

La guerre du Golfe (1990-1991) à la télévision française

Exemple de traitement de l'information télévisée
sur le monde arabe en France
en période de crise internationale

Mémoire de maîtrise d'Histoire

Paris-IV Sorbonne

1992

Patrice Sawicki

Introduction

INTRODUCTION

Médias, monde arabe, guerre du Golfe... Pourquoi ce sujet ?

Ces trois dernières années¹ ont vu se succéder en quelques mois une série de bouleversements internationaux comme le monde n'en n'avait plus connus depuis le début du siècle (Première Guerre Mondiale, effondrement des grands empires, Révolution soviétique, etc.). Cette mutation s'est faite à un rythme si rapide (elle est encore en cours) et a transformé tant d'aires géographiques en même temps, le tout en entrecroisant toutes les variables historiques, sociologiques, économiques et culturelles, qu'aucun des observateurs qualifiés habituels ne put vraiment rendre compte de cette nouvelle réalité (par le manque de pertinence de leurs outils d'observation et de leurs repères d'analyse classiques). La porte était alors ouverte à la "prise de pouvoir explicatif" par les médias, forts de leur influence. Ils avaient pour eux la variable temps (instantanéité, rapidité), la variable espace (multiprésence, ubiquité), la capacité de mobiliser les spécialistes de chaque domaine (Histoire, géopolitique, stratégie militaire, économie, psychologie, ...), et surtout la puissance de diffusion au plus grand nombre. De tous les médias, la télévision, de par sa nature, en fut la principale bénéficiaire.

C'est pourquoi nous avons fait le choix d'analyser l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, dans le cadre d'une étude du monde arabe, et de sa perception en Occident, et particulièrement en France. Car cette guerre a été un exemple pertinent de l'influence des médias audiovisuels sur les citoyens-téléspectateurs, comme elle demeure aujourd'hui encore l'illustration des risques encourus à ne privilégier qu'à un seul médium le soin d'informer un pays tout entier.

Tous les éléments réunis durant la crise du Golfe paraissaient semblables à ceux des pays de l'Est : remise en cause du tracé des frontières issus de la Première Guerre Mondiale (Machrek) et de la Seconde Guerre Mondiale (Israël-Palestine), remise en cause des alliances nées durant la Guerre Froide, crainte du surarmement de petits états jadis contrôlés par l'Union Soviétique (armes nucléaires, chimiques, bactériologiques). A cela devait s'ajouter un élément primordial à la survie des grandes puissances économiques occidentales : la protection des réserves pétrolières de la région du Golfe.

La crise du Golfe devait bien vite revêtir un aspect original et quasiment inconnu de la plupart des occidentaux, puisque ce fut la première crise de dimension internationale depuis la fin de la Guerre Froide. Cet aspect des choses n'échappa pas aux médias, qui y voyaient la continuation des changements opérés à l'Est de l'Europe. Car, pour la première fois, la crise prit réellement -et en toute légalité- un aspect international, puisque l'Irak était condamnée par l'ensemble des membres du Conseil de Sécurité de l'ONU, sans le veto de l'URSS ou de la Chine.

Il ne manquait aux médias qu'un seul élément pour se focaliser sur la Crise : l'aspect militaire de la Crise. L'occasion leur fut donnée d'envoyer des journalistes en très grand nombre dans les pays arabes, dès l'envoi par les américains de troupes en Arabie Saoudite en vue de protéger l'émirat d'une potentielle invasion de l'Irak. Or, depuis la guerre du Vietnam, jamais les États-Unis n'étaient intervenus militairement hors de leur continent. Et ce fut l'occasion de sortir leurs arsenaux d'armes technologiques nouvelles et secrètes, jusqu'alors réservées à une guerre contre l'Union Soviétique.

Il n'en fallait pas plus pour attirer les médias en Arabie Saoudite et dans l'ensemble des pays arabes. La conjonction de tous les faits sus décrits fut un moteur suffisant au lancement de la machine informationnelle à l'assaut du Monde Arabe. Dans l'attente d'une guerre, les médias du monde entier se mobilisèrent dès le mois d'août 1990. La crise diplomatique et politique durant laquelle l'ONU et différents pays tentèrent de convaincre Saddam Hussein d'évacuer ses troupes du Koweït afin d'éviter un conflit armé, fut médiatisée comme nulle autre crise diplomatique ne l'avait été. La technologie impressionnante à

¹ Ce mémoire a été rédigé en 1992

Introduction

laquelle ont accédé les médias audiovisuels durant ces vingt dernières années allait fonctionner en parallèle avec l'armada spectaculaire déployée par les États-Unis dans le Golfe.

Notre étude a donc pour but d'analyser la perception du Monde Arabe qu'ont eue les acteurs des médias durant cette période mouvementée. Car la crise et la guerre du Golfe (situations extrêmes) ont été "l'occasion" de réunir tous les éléments pour permettre l'analyse du comportement (euphorie) et du vocabulaire (stéréotypes et idées préconçues) utilisé par les journalistes. Cette étude est à la fois chronologique (contexte et déroulement de la crise à la télévision, images de la guerre du Golfe, analyse et tentatives d'explication du comportement des médias audiovisuels durant la crise et la guerre du Golfe), et thématique : analyse du traitement de l'information sur le monde arabe et ses spécificités par les journalistes, durant la crise et la guerre ("masses arabes", islamisme, terrorisme, Saddam Hussein, géostratégie et géopolitique du monde arabe et du conflit israélo-palestinien — le "lien" entre tous les problèmes de la région, proposé par Saddam Hussein). Cependant, cette analyse ne se limite pas seulement au seul domaine du monde arabe à travers la télévision, mais aussi au traitement médiatique de la guerre du Golfe par les journalistes et rédactions des télévisions françaises : occultation de certains faits, non-suivi et suivi de l'information, information en direct ("l'Histoire en train de se faire"), censure militaire et autocensure, manipulations réciproques, désinformations, et propagande à la télévision font aussi partie de ce travail d'analyse.

Pourquoi une étude de cet événement à travers la télévision ?

Cela résulte du rôle exorbitant joué par la télévision au quotidien. Elle constitue le plus important moyen de communication en France, et donc la source première d'information de la majorité des français :

"Selon les derniers sondages, la télévision est non seulement la principale source de connaissance et d'information des français, mais ceux-ci ont davantage confiance dans ce média que dans les journaux : en octobre 1990, 52% accordent crédit aux informations de la télévision, 53% à celles de la radio et seulement 44% à celles de la presse écrite. Enquête commanditée par le Ministère de la Culture (avril 1990) : 91% des français (soit 20,5 millions de ménages) possèdent la télévision. 89% en 1981, 63% en 1973, 1% en 1954. La télévision vient au troisième rang de nos activités après le travail et le sommeil, mais avant la lecture. Nous regardons la télévision entre 20 et 25 heures par semaine, soit une moyenne de trois heures par jour. Les enfants, eux, passent 900 heures par an en classe et 1200 heures devant le petit écran. D'où l'importance de cette révolution de l'information par l'image, pour l'avenir intellectuel de ce pays..."²

L'information dispensée à la télévision joue un rôle pédagogique essentiel à l'approche et à la connaissance et à du monde par la majorité de la population française.

Ce travail est le résultat de la conjonction d'un intérêt croissant pour le monde arabo-musulman et d'une passion : celle de l'image. A l'origine de cette dernière, il y eut avant tout la volonté de mieux comprendre les mécanismes (psychologiques et sociologiques) qui poussèrent des hommes à en manipuler d'autres, notamment au sein de régimes tels l'Allemagne nazie ou l'Union Soviétique durant la période stalinienne. Cette attirance se renforça lors de la diffusion à la télévision (FR3) en juin 1989 de l'émission PROPAGANDA, dans laquelle il était suggéré que les régimes totalitaires n'étaient pas les seuls à manipuler et désinformer leurs citoyens (Guerre d'Algérie en France, Guerre Froide et du Vietnam aux États-Unis). La conjonction de ces deux centres d'intérêt put être effectuée avec le déclenchement en 1990 de la crise, puis de la guerre du Golfe.

Le but de cette étude n'est pas de fabriquer un bêtisier de l'information, mais de montrer à quel point la télévision fut un vecteur de résurgence et de transmission de stéréotypes et d'idées préconçues.

² Alain Woodrow, "Information-Manipulation", Éditions du félin, juillet 1991, PP 22-23.

Introduction

Cependant, tromperies et rumeurs diffusées comme des informations, et citées tout au long de ce travail, pourront parfois donner l'impression qu'il s'agit bien d'un répertoire des erreurs de journalistes de la télévision. Nous avons en réalité tenté de retranscrire le plus fidèlement possible les informations telles qu'elles furent données à des millions de téléspectateurs français durant la guerre du Golfe.

Afin d'aborder ce sujet avec un maximum d'objectivité et d'exhaustivité, il était prévu de travailler avec l'accord et l'aide des rédactions des chaînes de télévision françaises, en particulier TF1 (chaîne privée) et FR3, (chaîne publique). Or, les rédacteurs en chef des journaux du soir de ces deux chaînes refusèrent d'apporter leur aide à l'accomplissement de ce travail. Il refusèrent aussi de nous laisser accéder aux sources écrites (conducteurs des journaux télévisés) et filmées qui auraient pu être utiles à une analyse véritablement scientifique et rigoureuse de l'influence de la télévision sur la compréhension par le grand public de la Crise et la guerre du Golfe.

Les principales sources utilisées sont donc essentiellement des sources écrites, des ouvrages publiés après le conflit, ainsi que de nombreux articles de journaux. Les autres sources sont constituées d'enregistrements privés des journaux télévisés du soir, sur la chaîne publique Antenne 2, enregistrements effectués durant la guerre du Golfe.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

CHAPITRE I

CONTEXTES DE LA CRISE DU GOLFE A TRAVERS LA TELEVISION

A) Contextes géopolitique et diplomatique de la Crise à la télévision : thèmes forts et mots-clés : “Droit International” - “lien”

Notre boulot, c'est les News, pas les cours d'Histoire-géo.”¹

1- Le Droit International

a) Historique

En 1990, l'invasion de l'émirat du Koweït par l'État irakien a été l'occasion pour la majorité de la Communauté internationale de s'aligner sur la même position : la condamnation de l'Irak dans le cadre de l'Organisation des Nations-Unies. Cette quasi-unanimité des Nations-Unies, événement exceptionnel depuis 1946, devait conduire les médias du monde entier à parler du droit international comme si celui-ci venait de naître à l'occasion de cette actualité brûlante. Or, la “Guerre du Droit” n'était pas une notion nouvelle subitement apparue le 2 août 1990. En effet, en 1914 déjà, cette notion avait été employée par les “Alliés”, afin de justifier la guerre auprès des populations d'Europe et d'Orient :

“La Guerre du Droit sort de la question d'Orient : De la Guerre du Droit sortira la paix durable qui résoudra une question qui, depuis plus de six-cents ans, ensanglante l'Europe. Quand éclata cette Guerre du Droit, un membre de la Chambre des Lords s'écria : « la vieille question d'Orient va donc bouleverser le monde »².

“Narrer les faits, au jour le jour, sous le feu des combats, c'est préparer à l'Histoire une contribution d'un prix inestimable (...). L'Allemagne combat, non pour son indépendance, non pour son honneur, mais pour la domination. Il s'agit pour elle d'écraser l'Europe et de dépouiller les autres peuples. Ce n'est pas seulement une guerre d'ambition, c'est une guerre d'appétit. La France, elle, qui a tout fait pour éviter ce désastre, la France lutte pour la vie. Et en luttant pour son existence, elle lutte pour la liberté du monde (...).”

“Mais aux côtés de la France, de la Grande-Bretagne, de la Russie, du Japon, de la Belgique, de la Serbie, du Monténégro, sont venus successivement se battre l'Italie, le Portugal, la Roumanie, les Etats-Unis, (...), toutes les nations loyales et clairvoyantes, qui comprennent que défendre le droit, c'est défendre leur existence. On a appelé d'abord cette Guerre du Droit: la guerre pour

¹ Gérard Carreyrou, directeur de l'information politique à TF1, in Téléràma n° 2153 du 17 avril 1991

² Emile HINZELIN, “Histoire illustrée de la Guerre du Droit”, Librairie Aristide Quillet, Paris, 1916, préface de Paul Deschanel

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

*l'indépendance européenne. Il faut l'appeler : la guerre pour l'indépendance universelle.*³

En dépit du nombre d'années qui séparent les deux événements aux contextes différents, les motifs et les prétextes justifiant l'entrée en guerre d'un pays, demeurent les mêmes : de nouveau en 1990, les valeurs universelles et démocratiques du droit international, respectées dans leurs principes par la plupart des nations, constituèrent les prétextes inattaquables d'une intervention :

*“La réprobation internationale fut si massive, et l'éventualité d'une guerre si tôt présentée comme inévitable, qu'il parut impossible, voire honteux, de ne pas s'associer au mouvement, c'est-à-dire aux Etats-Unis, et cela d'autant plus que le sujet fut formulé d'emblée, c'est-à-dire à l'heure où l'essentiel se décidait, sur le seul terrain du droit : la souveraineté du Koweït, voire celle de l'Arabie Saoudite et des émirats du Golfe fut le levier suffisant de la mobilisation.”*⁴

La crise du Golfe revêtait un aspect si original (la mobilisation internationale) et spectaculaire (la probabilité d'une guerre menée par les États-Unis), que les médias suivirent le mouvement. Les télévisions du monde entier offrirent alors à leurs millions de téléspectateurs des images du ballet diplomatique engendré par la crise : les caméras étaient fixées sur Bagdad, où se rendaient des hommes politiques provenant de tous les états concernés directement ou non par la crise : l'autrichien Kurt Waldheim, le politicien américain Jesse Jackson, ou Yasser Arafat.

Tous venaient demander à Saddam Hussein de se retirer du Koweït et de faire libérer les ressortissants étrangers servant, depuis le 18 août, de “boucliers humains” contre d'éventuels bombardements en Irak ou au Koweït.

Le flot continu d'images de ce ballet diplomatique, images accompagnées de commentaires sur “le droit international bafoué”, ne laissaient guère de doute à l'opinion sur le bien fondé de l'argument invoqué :

*“Les médias ayant très tôt, dans les basses eaux de l'information estivale, braqué les projecteurs sur l'affaire, les commentateurs étant aussitôt monté aux extrêmes dans une sorte de surenchère virtuose (“Le monde civilisé, désormais, n'a plus le choix”, écrivait le 19 août Franz-Olivier Giesberg à la une du “Figaro”), et une course aux rapprochements les plus sensationnels (“Un nouveau Munich”, “Un nouvel Hitler”), le Président de la République ayant dès le mois d'août décrété la “logique de guerre”, l'opinion commune fut vite constituée.”*⁵

Aujourd'hui, plus d'un an après la fin de la guerre, certains journalistes, intellectuels ou hommes politiques, n'hésitent plus à se poser certaines questions, qu'il aurait été osé (et “honteux” ?) de poser à l'époque de la Crise diplomatique du Golfe: et si cette notion tant invoquée de “défense du droit international” (puis de “guerre du Droit”), n'avait été qu'un prétexte, pour les Etats-Unis et les autres “alliés”, d'intervenir dans une région si convoitée par toutes les puissances industrielles ? Citons quelques réflexions faites sur ce thème par Michel Jobert, qui fut ministre des Affaires Étrangères sous la présidence de George Pompidou. A l'époque, déjà, il ne mâchait pas ses mots ni ne cachait ses engagements au sujet des conflits Israélo-arabes.⁶ Voici deux de ses articles rédigés respectivement le 12 octobre 1990 et le 24 novembre 1990 :

³ Ibid, Chapitre I

⁴ Paul-Marie COUTEAUX, “L'opposition française à la guerre”, *Stratégiques* n° 51-52, 3^e- 4^e trimestres 1991, p.181 .

⁵ Paul-Marie COUTEAUX, *idem*.

⁶ Nous serons souvent amenés à citer Michel Jobert, qui fut l'un des premiers opposants à la guerre à se manifester, notamment dans un ouvrage qui est la compilation d'articles rédigés de août 1990 à août 1991 dans divers journaux, ainsi que ses propos tenus sur une radio, Médi I. Ses écrits sont particulièrement critiques quant-à la crise et la guerre du Golfe, sans doute en raison de l'intérêt qu'il porte aux relations internationales en général et au monde arabo-musulman en particulier. C'est à lui que l'on doit cette phrase prononcée en 1973, peu après la guerre du Kippour déclenchée par les états arabes : “*Est-ce que tenter de remettre les pieds chez soi constitue forcément une agression impérialiste ?*”

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

“Il paraît que nous allons défendre le droit international en Arabie Saoudite, au Koweït et en Irak éventuellement. S’il ne s’agissait que d’Etats produisant des choux-fleurs, on n’aurait pas mobilisé.”⁷

“Elle brandit la défense du droit international. Mais chacun sait, chacun voit qu’il ne s’agit pas de conviction mais de prétexte. Parmi tant de proclamations entendues, seul ce qui n’est pas dit est important.”⁸

Le droit international seul semblait exister pour les médias, car aucun autre motif n’était invoqué par les dirigeants politiques. Or, en recherchant les discours de tous les hommes d’Etats qui engagèrent leur pays dans une guerre, il n’était pas difficile d’y retrouver presque toujours cette éternelle notion, de “défense du Droit”, international ou non, ou bien les termes de “guerre juste” (John Major, premier ministre britannique), “guerre du Droit” (François Mitterrand), ou encore “juste cause”, nom de l’opération lancée par les États-Unis au Panama, en 1989.⁹

“Au regard du droit international, il apparaît que l’annexion du Koweït par l’Irak est indéfendable et que l’intervention alliée dans le Golfe est conforme à la Charte. C’est sans doute ce qui permet à tant d’hommes politiques, à commencer par les présidents Bush et Mitterrand, d’invoquer le droit international, qui a rarement été mis autant à l’honneur. Et pourtant, cette constante référence au droit a quelque chose d’inquiétant, comme si ceux qui l’invoquent avaient besoin de se rassurer.”¹⁰

Aujourd’hui, face à des opinions publiques de plus en plus informées, (liberté et moindre coût de la presse) , vivant dans des pays en sécurité n’ayant connu la guerre bien souvent qu’à travers la télévision, il est bien difficile pour les chefs d’états de ces pays de faire accepter la guerre. C’est pourquoi les arguments les plus faciles à faire accepter par les chefs d’états de pays engagés dans un conflit, sont désormais d’ordre humanitaire ou moral, car ils passent mieux dans l’opinion.

b) Le droit international, un simple prétexte ?

Dans un ouvrage intitulé “la persuasion de masse ”, sorti peu après la guerre du golfe, Pierre Conesa suggère l’idée que cette notion de droit international faisait partie d’un vaste plan de manipulation des esprits. Dans un chapitre sur l’analyse stratégique de l’information¹¹, il décrit les règles de la propagande. Parmi celles-ci, il cite la “règle d’unanimité et de contagion”

“La règle d’unanimité et de contagion : L’Occident qui avait aidé Saddam Hussein se retrouve drapé d’une indignation sans faille pour le dénoncer, en utilisant l’arme que seules des circonstances exceptionnelles permettent: le droit international dans le cadre de l’O.N.U.”

Les citoyens-télespectateurs des pays démocratiques, pouvaient-ils douter de la sincérité des propos tenus par leurs chefs d’états, dont le contenu était confirmé par les journalistes et présentateurs des journaux télévisés qu’ils voyaient et entendaient tous les jours¹² ?

De même, l’opinion publique des pays démocratiques pouvait-elle douter des propos du président George Bush, sur le thème de la “guerre juste” ?

Presse écrite et médias audiovisuels occidentaux se firent les messagers, porteurs de cette notion de “Droit International”, oubliant bien souvent de préciser qu’elle était l’un des fondements de la Charte des Nations-Unies, et donc d’un usage qui n’aurait dû étonner personne.

⁷ Michel JOBERT, “Journal du Golfe (août 1990 - août 1991)”, p.84.

⁸ Michel JOBERT, idem.

⁹ Michael PALMER, “L’information de guerre agencée”, in “Médiaspouvoirs, les médias dans la guerre”, p. 135

¹⁰ Maurice FLORY, “La Guerre du Golfe et le Droit International”, in “Crise du Golfe, la “logique” des chercheurs.”

¹¹ “La persuasion de masse. Guerre psychologique, guerre médiatique”, sous la direction de Gérard CHALIAND, Editions Robert Laffont, Paris 1992, p.131

¹² Cf. Dominique WOLTON, “War Game “

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

Tenant avant toute chose à informer leurs publics le plus vite possible, les journalistes de l'audiovisuel ne firent bien souvent que relayer les discours officiels de chefs d'Etats sur la défense du droit, jouant ainsi le rôle de transmetteurs de discours, et non d'informateurs et analystes.

c) Un manque étrange de curiosité de la part des journalistes

En effet, peu de journalistes osèrent soulever certains points de détail -certes discrets- mais assez révélateurs d'une conception très occidentale du "Droit international":

"Ainsi, par étapes graduées sur plus de cinq mois, et prudemment contrôlées, le Conseil de sécurité a franchi le pas de l'autorisation du recours à la force. Il serait cependant faux de dire qu'il garde la maîtrise de la situation et que les moyens militaires déployés dans la région ont été soigneusement mesurés, quantitativement et qualitativement, aux opérations autorisées, ou encore que rien n'avait été mis en place avant que l'autorisation n'en fût donnée. Inutile d'insister sur des faits parfaitement connus: la possibilité du recours à la force a été largement anticipée, les moyens en ont été très tôt organisés avec la plus grande extension et sous la forme de dispositif offensif. Était-ce bien là l'exacte application de la légalité internationale ?"¹³

Notre objectif n'est pas de porter ici un jugement sur la politique américaine, ou celle des autres pays engagés au sein de la coalition, mais d'analyser le rôle du média de masse le plus utilisé en ce qui concerne l'information sur ce conflit. Or, l'information qui nous fut donnée à la télévision sur le thème du "Droit international", ne fut jamais autre-chose qu'une répétition des arguments de nos dirigeants politiques. Michel Jobert écrivait ainsi le 20 décembre 1990 :

"Dès qu'une autorité internationale, si autorisée soit-elle, parle de Droit, le premier devoir de tout individu est de la suspecter, de ne pas accepter d'emblée un discours qui se pare avant tout de la vertu pour capter l'attention, la confiance de l'opinion et -peut-être inconsciemment ?- pour lui mentir."¹⁴

Les journalistes de télévision jouèrent peu ce rôle de suspicion que Michel Jobert préconisait pour les individus, ils doutèrent rarement de la sincérité des propos des "leaders du droit", se bornant simplement à répéter leurs discours. Ils allèrent même jusqu'à participer à la valse diplomatique très médiatique qui avait lieu "en direct": Patrick Poivre-d'Arvor, pour T.F.1, en fut la preuve (certaines personnes parlèrent même de T.V.-diplomatie !).¹⁵ Des aspects essentiels de la diplomatie étaient ainsi occultés par les images "hyper médiatiques" d'une guerre en train de se préparer sous les yeux éblouis de millions de téléspectateurs. La "logique de guerre" décrétée par le président François Mitterrand dès le mois de septembre 1990 dépassait de loin la logique des explications, de l'investigation, du recul et de l'objectivité, exigés de la part des journalistes.

d) Pas de curiosité : tentatives d'explications

Sans doute la passivité (et la paresse ?) des journalistes s'explique-t-elle par le fait que l'actualité dans le Golfe était suffisamment riche en événements pour ne pas y ajouter des analyses, l'image spectaculaire étant suffisante. Cependant, il existait d'autres raisons :

- Depuis des années, l'actualité de l'été n'offrait guère d'autre choix aux chaînes de télévision que de présenter toujours les mêmes reportages et enquêtes sur les vacances à la mer accompagnées de leurs lots de problèmes (faits divers). Le geste de Saddam Hussein et l'internationalisation extrêmement rapide de la crise, furent l'occasion pour les télévisions de sortir des programmes

¹³ Monique CHEMILLIER-GENDREAU, "Que vienne enfin le règne de la loi internationale", in *Le Monde Diplomatique*, janvier 1991.

¹⁴ Michel JOBERT, op. cit.

¹⁵ Sur ce sujet, consulter les ouvrages de Dominique WOLTON, "WAR GAME" et de Alain WOODROW, "INFORMATION-MANIPULATION"

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

classiques de l'été et d'offrir à leurs téléspectateurs des images nouvelles d'une crise diplomatique en direct.

- La formidable Armada déployée en Arabie Saoudite par les Etats-Unis dès le 6 août, attira immédiatement toutes les télévisions dans la région du Golfe. Le but avoué des journalistes était de montrer, images à l'appui, une crise, puis une guerre "en direct". La recherche par les journalistes de motifs différents de ceux invoqués par les chefs d'états engagés, devait bien vite passer très loin derrière l'aspect spectaculaire, "sensationnel" des images de ce que certains (Patrick Poivre-d'Arvor sur TF1, par exemple) appelèrent avec empressement la "Troisième Guerre Mondiale".
- La peur ancestrale nourrie en l'Occident vis-à-vis du monde arabo-musulman concentre bien souvent l'attention des médias vers le sud de la Méditerranée, en particulier lors de périodes de crises ou de conflits.

Tous les facteurs attractifs pour les télévisions étaient ainsi réunis: originalité, spectacle et exotisme, et le tout en images. Dès lors, toute explication plus poussée et complexe sur le contexte politique dans lequel se déroulait la crise, n'avait plus d'intérêt. Quelques termes simples suffisaient à traiter un sujet, le "droit international" faisant partie de ceux-ci.

Cependant, l'argument du droit employé par l'ONU et les pays occidentaux n'avait pas convaincu les populations arabes, pour qui l'existence d'Israël et la question palestinienne étaient la preuve éclatante de l'existence d'un droit "à deux vitesses":

"On peut se demander, commente un journaliste arabe, s'il reste encore une seule personne au monde qui croit en ce que les médias occidentaux appellent la légitimité internationale, le droit international, le droit et la liberté de l'homme, l'ONU, la communauté internationale ou encore le Conseil de sécurité."¹⁶

Problème grave, car Saddam Hussein allait profiter de ce facteur historique pour tenter d'attirer la sympathie des populations arabes: dix jours après le début de l'invasion du Koweït, invoquant les résolutions de l'ONU, il lia tous les problèmes diplomatiques et militaires du Proche-Orient à celui de la "Crise du Golfe".

¹⁶ Al Chaab, 4 janvier 1991, in "War Game", Dominique WOLTON, p.169.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

2- Le Machrek : une région où tout est lié ?

a) Le lien établi par Saddam Hussein¹⁷

Le 12 août 1990, Saddam Hussein proposa un plan de règlement de la crise, dans lequel il préconisait une "solution globale" pour "tous les problèmes d'occupation, actuels ou à venir dans la région", selon les "mêmes principes énoncés par le Conseil de sécurité"¹⁸. Il établissait ainsi un lien entre le retrait israélien des "Territoires Occupés de Palestine, du Golan syrien et du Sud-Liban; le retrait de la Syrie du Liban", et des arrangements entre l'Irak et le Koweït. Progressivement, le chef de l'Etat irakien fit sienne la défense du peuple palestinien, si chère au cœur des populations arabes depuis 1948¹⁹ : "La mise en oeuvre de ce programme devrait commencer avec l'occupation (ou ce qu'on nomme telle) la plus ancienne..." Certes, ceci illustre l'un des multiples aspects de la propagande irakienne, destinée directement aux populations des états arabes : ces dernières nourrissaient en effet des sentiments de frustration et d'humiliation non seulement à l'égard d'un passé colonial proche, mais aussi en raison de l'existence d'Israël. Cependant, Saddam Hussein avait déclenché, par son discours du 12 août, une crise morale au sein des pays de la coalition en cours de formation, comme allait le démontrer la polémique engagée sur ce sujet.

b) Polémique diplomatique et traitement du problème par les médias

La "guerre médiatique"²⁰, qui est la capacité d'influencer, sous prétexte d'information, des masses d'hommes de plus en plus considérables grâce à la puissance, la permanence et l'ubiquité des médias, a sans doute débuté dès le début de la crise du golfe, lors de l'utilisation du prétexte du droit par les chefs d'états occidentaux. Cette "guerre médiatique" continua avec l'utilisation par Saddam Hussein de ces mêmes médias pour diffuser ses discours à l'ensemble des populations arabes (l'utilisation de la chaîne câblée américaine CNN en fut la meilleure illustration).

Le discours du 12 août fut celui qui déclencha sans doute le plus de polémique dans les chancelleries et au sein des médias des pays engagés dans le conflit : lien ou pas lien ? Tel était le sujet du débat. Ainsi, dès le 13 août, le président américain George Bush répondit au message de Saddam Hussein en qualifiant sa proposition de "marchandage", et le roi Fahd, lui, la qualifia de "débile"²¹. Cependant, les premières contradictions et désaccords partiels apparurent bien vite lorsque François Mitterrand déclara à l'O.N.U., le 24 septembre 1990, qu'il envisageait une "globalisation par étapes du traitement des conflits du Moyen-Orient", une fois la crise koweïtienne réglée. Il réitéra d'ailleurs cette proposition à maintes reprises. Dès le 4 septembre, le ministre soviétique des affaires étrangères, Edouard Chevardnadze, évoqua la tenue d'une conférence internationale sur l'ensemble des problèmes du Proche-Orient, position soviétique constante depuis 1967. Le 30 septembre, ce fut George Bush, devant l'Assemblée générale des Nations-Unies, qui déclara que l'évacuation inconditionnelle du Koweït pourrait créer des "occasions" qui permettraient de "résoudre le conflit qui oppose les Arabes à Israël". Le 20 décembre, le Conseil de sécurité des Nations-Unies adopta une résolution portant sur la protection des Palestiniens des Territoires Occupés et comportant une annexe favorable à une conférence internationale sur le conflit israélo-arabe. Enfin, une dernière attitude paradoxale fut illustrée à la veille du 15 janvier par l'un des membres de la coalition : au nom de la Communauté Européenne, Gianni de Michelis, le ministre italien des Affaires Etrangères, demanda à l'O.L.P., qui "détient la clé de la paix", d'appeler Bagdad à se retirer.

A travers tous ces discours, un lien entre tous les problèmes de la région était établi de facto par les principaux protagonistes du conflit. A la télévision, les journalistes avaient déjà créé ce lien, puisqu'ils étaient déjà présents en Israël dès le début de la crise.

¹⁷ Voir en annexe les extraits du discours de Saddam Hussein

¹⁸ Cité par Alberto B. MARIANTONI et Fred OBERSON, in "Le non-dit du conflit israélo-arabe; les clés cachées du problème", Collection Tribune Libre, Éditions Pygmalion, Paris, 1992.

¹⁹ Sur ce point, voir l'article d'Amir TAHERI dans "Politique Internationale" no 51, p 70, dans lequel il refuse toute notion de lien entre la question palestinienne et le problème du Koweït.

²⁰ Terme employé in "la persuasion de masse", op. cit., p. 27

²¹ Voir la chronologie détaillée de la Crise et de la Guerre du Golfe, en annexe

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

c) Le conflit israélo-palestinien dans le cadre de l'information sur la crise du Golfe.

En effet, des équipes de reporters envoyés dans les pays limitrophes d'Israël, effectuaient et diffusaient régulièrement des reportages composés d'interviews de gens critiques vis-à-vis de l'O.N.U. et des pays occidentaux : *"l'O.N.U. et les pays occidentaux mènent une politique du deux poids, deux mesures"*²². Les commentaires des journalistes succédant à ces "témoignages" établissaient alors un lien avec le conflit israélo-palestinien : *"L'homme de la rue se sent frustré, humilié en raison des résolutions de l'O.N.U. votées contre Israël et jamais appliquées."*²³

Le journal télévisé du 9 janvier 1991 en est un des nombreux exemples²⁴ : ce jour là le journal télévisé consacra une grande partie de l'actualité sur le Golfe à l'échec de *"l'entrevue de la dernière chance"*, c'est à dire la conférence de Genève entre Tarek Aziz, ministre irakien des Affaires Étrangères, et James Baker, son homologue américain. Le sujet suivant concerna l'une des nombreuses conférences de presse de François Mitterrand sur la crise du Golfe. Les passages de la conférence de presse diffusés lors du journal télévisé résumèrent les principaux thèmes développés par le Président français :

- Pas de soldats du contingent dans le Golfe,
- François Mitterrand continue de croire à la paix jusqu'à la date du 15 janvier, date de la fin de l'ultimatum
- Pas de report de l'ultimatum.

Lors de l'analyse des déclarations de François Mitterrand, George Bortoli, spécialiste des questions politiques de la Rédaction d'Antenne 2, s'attarda plus longuement sur le désaccord franco-américain au sujet du problème palestinien : *"Il y a donc harmonie avec les Etats-Unis, sauf sur le problème palestinien, donc sur la question d'une conférence internationale. Ceci, car les Etats-Unis ne peuvent pas accepter maintenant ce qu'ils refusent depuis toujours. Mitterrand, lui, demande cela depuis six, sept ans"*. Immanquablement, le sujet sur le conflit israélo-palestinien, et donc le problème posé par les Territoires Occupés, refaisait surface.

Puis, après un sujet sur les mesures prises en cas de guerre et la situation du jour à Bagdad, vint un sujet historique sur... la Palestine :

- Sur fond de musique arabe, des images d'archives de la Palestine sous protectorat anglais, en 1920.
- Puis, une succession rapide d'images d'archives des années 20-30.
- Troisième étape, les conséquences de l'extermination nazie : 1947-48, le vote de l'O.N.U., la fondation de l'Etat d'Israël, avec ce commentaire: *"Depuis, les Arabes ont l'impression d'expier une faute commise par l'Occident."*

La suite explique, par des cartes et des images d'archives, les principaux événements liés à l'existence de l'Etat hébreu, et ses conséquences sur la population palestinienne ainsi que sur les différents pays de la région²⁵ :

- l'échec de la fondation d'un état palestinien dès 1948,
- la Jordanie en 1950,
- Suez,
- la "guerre des six jours" en 1967,
- la résolution 262 de l'O.N.U. "jamais appliquée",
- puis la succession d'attentats revendiqués par l'O.L.P.,
- et, pour terminer, la situation en 1990 : l'intifada.

Le thème du "lien", mis en avant par le chef de l'Etat irakien, revêtait certes un aspect propagandiste, mais il ne manquait pas de troubler les esprits, comme l'ont démontré les multiples déclarations contradictoires des chefs d'états occidentaux. Les journaux télévisés d'information, relatant les faits au jour le jour, ne pouvaient échapper à ce trouble. Ce trouble fut accentué par différentes déclarations des leaders politiques arabes et israéliens. Or, chacun donnait sa propre opinion sur ce thème, ce qui ne facilita pas la compréhension des données du problème. Pour éclaircir une situation peu compréhensible par un non-averti, il restait donc les reportages, en Israël même. Il ne se passa alors plus un seul jour, sans qu'un reportage sur Israël, avec son lot d'interviews de "gens de la rue" ou de représentants politiques palestiniens et israéliens, ne soit diffusé : en six jours²⁶, Antenne 2 interviewa trois fois Yasser Arafat, une fois Fayçal Hussein, deux fois Avi Pazner (Conseiller spécial du Premier Ministre israélien Yitzakh Shamir), et une fois chacun les ministres israéliens

²² Journal Télévisé de 20 heures, du 9/1/1991, Antenne 2

²³ Voir l'opinion de Élias HRAOUI sur ce thème in "Politique Internationale", n° 51, p. 21.

²⁴ Journal Télévisé de 20 heures, du 9/1/1991, Antenne 2.

²⁵ Notons, au passage, une erreur : les images d'archives des accords de Camp David, étaient datées de 1982

²⁶ Journaux télévisés de 20h d'Antenne 2, des 10, 13, 14, 15, 16, et 17 janvier 1991. Le journal du 11 janvier est manquant dans les sources vidéo. Dans le journal du 12 janvier, il n'y eut pas de sujet sur Israël.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

Moshe Arens et David Lévy, le tout suivi ou précédé d'interviews de "gens de la rue", israéliens et palestiniens.

d) Le "lien": incitation à l'investigation

En Occident, la polémique diplomatique engendrée par Saddam Hussein sur la question du "lien", permit à beaucoup de gens de prendre conscience de la dimension réelle du problème palestinien. Car, lien ou pas, les caméras de télévision montraient désormais aux téléspectateurs la situation des Palestiniens dans les Territoires Occupés, mais surtout les files de réfugiés palestiniens fuyant l'Irak, puis plus tard le Koweït. Parmi tous ces réfugiés, nombreux étaient ceux ayant fui la Palestine dans les années 1950. Avant la guerre du Golfe, les palestiniens étaient près de 400.000 au Koweït. Ces reportages ne constituaient certes pas la preuve selon laquelle le règlement de la crise koweïtienne était lié au problème palestinien, mais ces images suffisaient à montrer que depuis plus de quarante ans, le conflit palestinien concernait la plupart des pays arabes (la guerre du Liban en est sans doute l'un des meilleurs exemples).

Le contexte géopolitique et diplomatique sur la crise était bien plus complexe qu'il ne fut présenté à la télévision :

"Pour l'Irak, le maintien de (la) supériorité israélienne se traduit par une atteinte concrète à sa propre sécurité et à l'efficacité de sa défense. C'est pourquoi ce fameux "lien" opéré par Saddam Hussein, dans son discours du 12 août 1991, entre l'avenir du Koweït et celui de la Palestine n'est pas une argutie juridique à propos de l'application des résolutions du Conseil de sécurité, mais l'exposé d'une vision stratégique globale de la région entre Méditerranée et Golfe"²⁷

La télévision insista peu sur cet aspect compliqué de la crise en cours, car, comme le remarquent les experts des médias audiovisuels : la télévision n'apprécie pas les événements d'actualité trop compliqués (la crise yougoslave le démontre bien, comme d'autres événements tels le Soudan, l'ex-URSS, etc.²⁸). A la complexité de l'événement, exigeant analyse et investigation, s'ajouta un facteur cher aux journalistes de l'audiovisuel : la transmission en direct des événements. Ce mode de fonctionnement de l'information pouvait-il permettre une bonne analyse du contexte ?

²⁷ Elisabeth PICARD: "l'Irak de Saddam Hussein: de l'ambition modernisatrice à la logique sécuritaire", in " Crise du Golfe, la "logique" des chercheurs ", p.45

²⁸ Cf. les analyses faites sur ce thème dans les ouvrages de Dominique WOLTON, "War Game ", de Alain WOODROW, "Information-Manipulation ", et l'ouvrage collectif sous la direction de Gérard CHALIAND, " La persuasion de masse ".

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

3- L'actualité en direct à la télévision, empêche-t-elle l'analyse du contexte ?

a) Passé-présent : l'instantanéité du direct, source de l'irréel ?

Depuis l'affaire du faux charnier de Timisoara²⁹, le direct télévisé est un objet de débats en France, en raison de tous les risques de manipulation et que cela implique. Le système de retransmission d'un événement en direct, ne permet pas toujours au téléspectateur d'établir une distinction entre l'actualité (l'information du jour) et l'Histoire, c'est-à-dire l'événement qui n'appartient plus au présent, mais au passé, même si les conséquences de cet événement se font encore ressentir. Dans ces conditions, comment le téléspectateur peut-il réagir face à un événement d'actualité présenté par le journaliste comme étant de "L'Histoire en direct", ou bien encore, "L'Histoire en train de se faire sous vos yeux" ? Voici ce qu'écrit le sociologue Dominique Wolton à ce sujet³⁰ :

"Le direct casse la proportion indispensable entre passé, présent et futur, proportion peut-être encore plus importante en temps de conflit que de paix, alors même que le poids écrasant de la guerre semble éliminer tout le reste. L'instant et l'Histoire, voilà les deux dimensions contradictoires que l'information doit continuer de gérer simultanément, même si tout pousse vers la logique de l'instant : l'instant roi, ou le piège dans lequel l'information doit éviter de tomber."

Le système du direct a ses perversions : il exige de se soumettre, non pas aux événements, mais à la demande d'images des rédactions de télévision parisiennes. En définitive, le direct est un événement, il crée l'événement.

b) Perversion du direct : la non-investigation

Ainsi, les journalistes présents à Riyad, Amman ou Tel-Aviv, en étaient réduits à demeurer à leur poste, près du matériel de transmission, afin d'être à l'heure au moment des informations en France. Ils ne pouvaient donc pas se rendre à la source de l'information, accomplir leur travail de journalistes, c'est-à-dire un travail de recherches et d'investigation et de vérification, qui aurait permis aux téléspectateurs de recevoir des informations plus intéressantes, instructives et variées que celles proposées : caméra fixe sur un journaliste (toujours le même), "en direct" d'une base aérienne (toujours la même) où des avions (toujours les mêmes) décollent vers un objectif inconnu :

"Interrogé à haute dose, on finit par ne plus rien avoir à dire, reconnaît Jean-Luc Mano de TF1. (...) La pression de l'antenne était telle que nous n'avions plus le temps d'aller aux sources de l'information. La logique aurait voulu qu'on fasse un break et qu'on aille chercher la confirmation de ce qu'on disait, mais nous avons été tous pris dans les tourbillons de ces premiers directs..."³¹

"L'évènement directement adressé au public ne constitue pas une information, puisque disparaît entre les deux le travail qui est le fondement du métier de journaliste: prendre de la distance, trier, vérifier, recouper, douter, choisir, interpréter et décider."³²

²⁹ En décembre 1989, lors de la "révolution" roumaine, la télévision diffusa des images d'un charnier découvert à Timisoara, et dont les responsables auraient été des membres de la Securitate, la police spéciale du pouvoir communiste des Ceausescu. Il s'avéra peu de temps après que ce charnier n'était autre qu'un ensemble de cadavres sortis d'une morgue et autopsiés peu de temps avant. Cette manipulation des médias fut sans doute orchestrée par ceux qui prirent le pouvoir plus tard. Leur but, en attirant les médias occidentaux vers ce faux charnier, fut d'émouvoir les populations d'Europe, de légitimer la "révolution" et surtout ses nouveaux chefs.

³⁰ Dominique WOLTON, "War Game", op. cit., pp. 157-158

³¹ Cf. l'article de Thierry Leclere, "les télé au rapport", in *Télérama* n° 2145 du 20 février 1991, p. 10.

³² Dominique WOLTON, "War Game", op. cit., p. 86.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

De plus, les règles du “pool”³³ appliquées en Arabie Saoudite engendraient une uniformité des images³⁴, puisqu'un même reportage était simultanément diffusé sur les six chaînes de la télévision française³⁵. Il se produisit alors ce que beaucoup de journalistes et d'intellectuels redoutaient : le système se mordait la queue, les journalistes s'entre citaient et communiquaient à titre d'informations les moindres rumeurs qui leur parvenaient.

c) Dangers du direct : la propagation des rumeurs implique des risques plus grands de manipulation

Afin de justifier aux yeux des téléspectateurs les promesses de “guerre en direct”, faites par les grandes chaînes de télévision dès les mois de novembre-décembre, il fallait évidemment émettre en direct. Or, émettre en direct, c'était aussi courir le risque de répéter à chaud ce que l'on venait juste d'apprendre par des sources non connues, peu sûres et bien souvent ni vérifiées ni recoupées: “*Je vous cite une rumeur provenant d'Amman, selon laquelle...*”, disait un journaliste, alors que régulièrement, le présentateur Henri Sannier, d'Antenne 2, nous prévenait en ces termes : “*une information selon laquelle, ... , vient de me parvenir... mais cela est à prendre au conditionnel*”. Bien souvent, les présentateurs de Paris et les journalistes présents dans une capitale arabe, ne faisaient d'ailleurs que citer ... CNN. Voici des extraits de “l'agenda des rumeurs, de la désinformation et des mystères” (durant la guerre) donné par Dominique Wolton³⁶ :

- 15/01/91: Cinquante chars irakiens se rendent avant toute offensive.
- 17/01/91: La guerre est gagnée et 18000 tonnes de bombes sont tombées sur l'Irak.
- 19/01/91: La marée noire la plus importante du monde / Les Irakiens ont mis le feu au pétrole déversé dans le Golfe / Israël va répliquer dans les minutes qui suivent (Tous les présentateurs).
- 23/01/91: Selon l'hebdomadaire allemand Bild, la famille de Saddam Hussein se trouverait à Gstaad, en Suisse.
- 11/02/91: On parle russe sur les fréquences militaires.
- Mi-février: Saddam Hussein a disparu.

Ce sont ici quelques exemples de rumeurs données par les occidentaux, mais les télévisions occidentales diffusaient aussi les rumeurs irakiennes :

- 5000 prostituées égyptiennes sont envoyées en Arabie, pour distraire les GI's
- 21/01/91: La famille royale saoudienne est partie se réfugier au Maroc.

Toute information était bonne à prendre, vérifiée ou non, sûre ou non. C'est ce que déclara Gérard Carreyrou, de TF1, qui considérait une rumeur comme étant une information, et le démenti de cette même rumeur, une information elle aussi. La loi du direct et son coût faramineux imposèrent aux rédactions et aux journalistes de se consacrer exclusivement à la crise et la guerre du Golfe, occultant ainsi le reste de l'actualité.

d) Perversion du direct : occultations

Dès le mois de janvier, par exemple, Antenne 2, à la fin de chaque journal informait ses téléspectateurs que la chaîne diffuserait “dès la fin de l'ultimatum, dès le 15, la guerre en direct”.

Ainsi, lors du journal du matin, “*Télématin*”, du 16 janvier, une bande-annonce toute en images (moyen généralement employé pour les films) défilait sur l'écran : images d'avions décollant, de soldats à l'entraînement, de blindés, des portraits de Saddam Hussein, de George Bush, etc. En accompagnement, une voix “off”, rapide, saccadée, appuyant bien sur les mots, prévenait : “

³³ Le pool est une invention américaine qui a pour but d'intégrer un petit nombre de journalistes aux opérations militaires, qui partagent ensuite anonymement leurs informations avec ceux restés à l'arrière. L'état-major peut concilier une double exigence : garantir la sécurité des journalistes et contrôler l'information puisque l'armée ne les emmène que là où elle le veut bien.

³⁴ Pour plus de détails sur l'uniformisation de la télévision, voir au chapitre III : “l'information en uniforme”.

³⁵ Cf. l'article de Thierry Leclere, “les télé au rapport”, in *Télérama* n° 2145 du 20 février 1991, p.8

En complément, lire les explications données dans *Télérama* n° 2139, par Valérie Peronnet: “L'info sur le pied de guerre”, p. 52

³⁶ Dominique WOLTON, “War Game”, op. cit., pp. 255-256

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

Dès le début des combats, Antenne 2 diffusera les images de la première guerre en direct... Antenne 2 se mobilise (sic) pour ses téléspectateurs”

La bande-annonce se terminait sur ce montage révélateur du choix de la chaîne de privilégier l'évènement à l'analyse : sur la dernière image qui se figeait, s'inscrivirent violemment en bleu, blanc et rouge, les mots :

ANTENNE 2 MOBILISÉE

Et, en effet, les chaînes de télévision (pas seulement la seconde) furent mobilisées. Elles le furent, au point d'occulter le reste de l'actualité : le Soudan connaissait une famine terrible, les mesures économiques sévères prises en URSS et leurs conséquences, les émeutes et changements politiques en Afrique (Rwanda, Mali), la situation au Liban, les manifestations en Albanie, le début de la crise yougoslave, le démantèlement du Pacte de Varsovie, le coup d'état militaire en Thaïlande, etc. Après la guerre du Golfe, lorsque les médias détournèrent leur regard de la région du monde arabe, tous ces sujets avaient été occultés, et l'on ne pouvait pas revenir dessus. Il y avait eu une sélection de l'actualité au détriment des citoyens-téléspectateurs qui étaient peut-être intéressés par autre chose qu'une "guerre en direct". Comme l'a écrit Dominique Wolton :

“les citoyens consommateurs de l'Ouest pouvaient difficilement croire qu'il se passait quelque chose ailleurs.”³⁷

e) Dramatisation et émotion : le direct comme amplificateur

Le direct permet à tout rebondissement, même minime, de prendre de l'ampleur.

“A TF1, on admet quelques “petites fautes” pour mieux les justifier en disant que la télévision, c'est d'abord l'émotion et que celle-ci précède - et remplace ? - l'information.”³⁸

Interrompre une émission pour donner une information en direct, crée automatiquement chez le téléspectateur la sensation d'assister à quelque chose d'inédit, donc de “spectaculaire”, même si l'information en question n'a rien d'original. Durant la crise et la guerre du Golfe, le direct fut l'occasion de mettre en scène l'actualité, comme un film, empêchant tout recul, pourtant utile à la compréhension de l'évènement par le téléspectateur. Celui-ci n'avait pas le temps de réfléchir: il regardait, écoutait et réagissait, non pas à l'importance ou à la véracité de l'information qui lui était donnée, mais à l'évènement en lui-même, sans savoir s'il avait réellement eu lieu comme le disait le journaliste.

“L'émotion du direct tue la réflexion”, affirme le sociologue Paul Virilio dans une interview accordée au magazine de télévision Télérama .³⁹

Bien souvent, donc, en raison du ton dramatique employé par les envoyés spéciaux et présentateurs, le téléspectateur n'avait pas le temps de réfléchir et ne s'apercevait pas que le vocabulaire employé par les journalistes n'avait aucun rapport avec l'information. En effet, cette “information” était toujours “à prendre au conditionnel”, et traduisait une incertitude certaine de la part de ceux qui d'habitude donnent des informations plus sûres. Cette incertitude ne pouvait que persuader le téléspectateur qu'il se déroulait un évènement d'une extrême gravité.

“La technique (le direct) a pris le pas sur le contenu (l'information). De tous les multiplex organisés par les différentes chaînes de télévision qui avaient bouleversé leurs programmes, il est ressorti peu d'infos, encore moins d'analyses et beaucoup de dramatisation. Le timing des programmations d'émissions d'info imposait un maintien sous tension des téléspectateurs. La prééminence de l'image en direct a fait de l'info un spectacle, qui doit se

³⁷ Cf. Dominique Wolton, “War Game “, op. cit., p. 28

³⁸ Interview d'Etienne Mougeotte, directeur de la chaîne privée TF1 , citée par Elio COMARIN : “Guerre du Golfe: “davidisme” et “goliathisme” ou la logique de deux nationalismes parallèles”, in “MÉDIASPOUVOIRS“ op. cit., p. 172.

³⁹ Interview accordée à Télérama n°2141, p.14.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

poursuivre quoi qu'il advienne; dramatisation et besoin d'images en sont les deux principes. Le rythme de l'info s'en est trouvé changé. Le temps des médias et le temps du conflit ont suivi des rythmes parallèles : guerre courte, rythmée, variée, technologique. Scénario construit et crescendo ont garanti un grand succès d'audience⁴⁰.

Cette actualité vécue quotidiennement "en direct" donnait véritablement la sensation que la guerre se déroulait chez le téléspectateur même, tant l'émotion et l'angoisse des journalistes (aussi bien les envoyés spéciaux que les présentateurs) se lisait sur leurs visages.

En plus de l'émotion, le fait de vivre un "moment historique en direct" amplifiait l'excitation des présentateurs, qui perdaient tout sens des réalités et de la mesure : lors du journal de 20h du 18 janvier sur Antenne 2, **le présentateur Henri Sannier répéta 14 fois le mot "direct", sur 20 interventions**. La nuit, durant la guerre, des journaux quasi-permanents attendaient les "Scuds de la nuit": "le Scud de minuit", "le Scud de deux heures", comme les appelaient les journalistes présents à Tel-Aviv ou Riyad .

En se levant, en déjeunant, en dînant, en se couchant, il était impossible d'ignorer qu'il se passait quelque chose dans le Golfe .⁴¹

"Le dispositif s'est substitué à l'information puisqu'il n'y avait pas d'information. En tant que tel, il devenait lui-même information. Montrer l'envoyé de Dharan, le faire paraître, devenait une information."

La crise du Golfe en images défilait ainsi sous les yeux de téléspectateur vite lassés par les mêmes images et la stérilité de certains commentaires, qui ne les aidaient toujours pas à saisir objectivement les réalités du Monde Arabe.

"Au lieu d'aider à comprendre les caractéristiques des deux adversaires leurs moyens, leur psychologie, les valeurs et les intérêts qu'ils défendent, cette purée d'images augmente l'incompréhension et incite chacun à s'en tenir à ses idées préconçues. Alors qu'une information prend tout son sens lorsqu'elle est sertie dans un commentaire qui la présente, le "direct", déferlant en tempête, rend cela impossible. Il déforme complètement la réalité en privilégiant abusivement ce que les caméras ont glané, même si c'es tout à fait secondaire, et en omettant l'essentiel que les caméras n'ont pas pu fixer."⁴²

L'essentiel, que les caméras ne filmèrent pas (mais derrière la caméra, n'y a-t-il pas un journaliste ?), se trouvait pourtant tout autour des journalistes : les populations arabes, l'Histoire de ces pays et de ces peuples, la géographie, la richesse et la pauvreté, se trouvaient être les véritables explications à cette crise.

Pour s'y intéresser, nul besoin de technique, de "direct", mais seulement de connaissances, et un peu d'investigation. Le véritable contexte était celui du Monde Arabe, et non celui donné par la télévision : un feuilleton à suspens.

⁴⁰ Cf. "La persuasion de masse ", op. cit., p. 123

⁴¹ Cf. Marc FERRO in "L'INFORMATION EN UNIFORME ", op. cit.,p. 34

⁴² Cf. "La persuasion de masse ", op. cit., pp. 73-74

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

B) Les Arabes : contexte socioculturel

L'image des arabes n'a pas beaucoup évolué en Occident, selon un schéma séculaire donnant une image souvent négative des arabes. La Crise du Golfe en fut un révélateur. Cet événement démontra la constance de ce fait :

“Selon la logique habituelle de leurs rapports culturels, l'Occident construit une certaine image de l'Orient et, au bout d'un certain temps l'Orient renvoie cette image à l'Occident, confirmant ainsi la validité de la première analyse”⁴³

Cette phrase concerne une période de l'Histoire différente de celle que nous étudions ici, puisqu'il s'agit du dix-neuvième siècle. Cependant, la même analyse a été faite à l'occasion de la guerre du Golfe, ce qui nous permet de constater le phénomène sus décrit demeure la même, malgré les siècles :

“C'est ce qu'a fait très souvent Saddam Hussein pendant la guerre, l'information revenant comme un boomerang contre l'Occident. Le plus étonnant est que les médias se soient offusqués d'une telle utilisation de l'information, sans mesurer qu'il fallait y voir une simple fonction de miroir. Saddam Hussein ne détournait pas l'information; il montrait à l'Occident la caricature à laquelle celle-ci peut très bien conduire. Et ce sont bien les médias occidentaux, largement piégés par leur logique de la concurrence, du scoop et de l'évènement, qui ont dans l'ensemble permis à Saddam Hussein ce détournement.”⁴⁴

1- Les “masses arabes”: images et stéréotypes

a) Des journalistes peu curieux des réalités quotidiennes des populations arabes

N'oublions pas que les habitants des pays arabes ne se font pas sans arrêt la guerre; ils ont leurs propres traditions, et coutumes. Comme des dizaines de millions de téléspectateurs sur la planète, ils regardent la télévision, et connaissent Michael Jackson, Coca-cola, “Dallas”, Jean Paul Goude ou encore Albertville...

“Les médias étaient prêts avant les militaires. Ayant envahi l'Arabie, non sans quelque bousculade, ils attendaient en faisant du “tourisme audiovisuel”, sans être pour autant vraiment curieux des réalités arabes. Pourtant de nombreuses émissions spéciales ont eu lieu pendant l'automne sur cette “guerre annoncée”, ne donnant toutefois guère de clés de lectures historiques, culturelles et religieuses”⁴⁵

La crise du Golfe, d'une durée de cinq mois, aurait pu être l'occasion pour les journalistes de télévision, de présenter à leurs téléspectateurs les populations vivant dans le monde Arabe. Cela aurait peut-être permis d'éviter, lors du déclenchement du conflit, toutes les confusions, amalgames, et commentaires archaïques, dont sont si friands nos journalistes lorsqu'il s'agit d'informer sur des événements qu'ils ne comprennent pas et qui les dépassent.

⁴³ Henry LAURENS, “Le royaume impossible . La France et la genèse du monde arabe “, Éditions Armand Colin, Paris, 1990

⁴⁴ Dominique WOLTON, “War Game “, op. cit., pp. 165-166

⁴⁵ Dominique WOLTON, “War Game”, p.33

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

b) Climat de tension à la télévision : une perception fautive et imagée du monde arabe

Durant la crise, la télévision nous donna une perception imagée du monde arabe. Imagée, c'est-à-dire dont le contenu reflétait toutes les hantises ancestrales de l'Occidental vis-à-vis d'une culture et d'une civilisation qu'il ne connaît qu'à travers des stéréotypes développés au long des siècles, et qui restent d'actualité, notamment en France, pour des raisons historiques (guerre d'Algérie) ou politiques (l'immigration).

Parmi les confusions les plus "classiques", celle qui consistait à confondre une religion (l'Islam) et son utilisation à des fins politiques (l'islamisme).

Ainsi, le coup très médiatique de Saddam Hussein de faire inscrire "Allah Akhbar" sur le drapeau irakien (le 14 janvier 1991) eut pour conséquence chez les journalistes, de nous présenter tous les arabes musulmans comme étant des intégristes dangereux, prêts à déferler sur l'Occident, comme le démontre ce commentaire sur la "journée du défi", organisée à Bagdad le 15 janvier 1991 :

"Grande nouveauté du parcours: c'est ce cri, "Allah Akhbar", Dieu est grand, le cri des islamistes, qui va bientôt figurer sur le drapeau irakien, le cri de la guerre sainte (sic), que les inévitables colombes de la paix n'arriveront pas à nuancer".⁴⁶

De même, les manifestations anti-occidentales ou "Pro-Saddam" du Front Islamique du Salut (F.I.S.) en Algérie, polarisaient l'attention des journalistes, au point que l'on pouvait croire que le FIS représentait l'ensemble de la population algérienne. Ce fut le cas, notamment, lors du journal télévisé de 20 heures sur Antenne 2, le 14 janvier 1991, où la manifestation du F.I.S. servit à présenter une enquête intitulée "Islam" (mot incrusté en bas à gauche de l'écran). Pour illustrer "l'Islam" : une manifestation de soutien à Saddam Hussein, avec l'inévitable foule vociférant, et le numéro deux du F.I.S., Ali Ben Hadj, appelant à la guerre sainte. Ces images étaient accompagnées d'un commentaire d'une redoutable simplicité :

"Ali Ben Hadj appelle à la guerre sainte tous les vendredis".

Ce commentaire était redoutable et pernicieux, car il confondait tout simplement la prière du vendredi, acte religieux, avec un acte purement politique. De même, les journalistes tombaient dans le piège médiatique des leaders du F.I.S., car en attendant chaque vendredi soir que quelque chose se produise (la quête de spectacle), ils ouvraient chaque vendredi soir une tribune libre et gratuite à un mouvement politique, à l'origine confiné à quelques lieux de prière pour s'exprimer !

Cela n'échappa d'ailleurs pas à certains spécialistes des médias, tel Maurice Prestat, dans l'ouvrage intitulé "La persuasion de masse" :

"La tentation de prophétiser, d'être le premier à annoncer l'avenir, sans trop se soucier de bien connaître le présent, a entraîné de sérieuses dérives. Déclarer le 22 janvier, "le Maghreb en ébullition" était excessif. A cette date, au moins fallait-il faire la différence entre l'Algérie, d'une part, la Tunisie et le Maroc, d'autre part; entre les grandes villes et le reste du pays; enfin distinguer le fracas de l'agit-prop menée par le FIS d'Abassi Madani de son impact réel sur l'ensemble du peuple algérien."⁴⁷

Après de tels reportages, au sein desquels l'image tient une place extrêmement importante, comment serait-il possible de faire comprendre aux téléspectateurs que cela ne représentait pas le véritable visage de l'Islam ?

Une autre erreur des commentateurs consista à faire passer les musulmans pour des arriérés, notamment en remettant en cause leur religion et leurs croyances :

⁴⁶ Journal d'A2 du 15 janvier 1991, 20h.

⁴⁷ Maurice PRESTAT, "De la guerre psychologique à la guerre médiatique", in "La persuasion de masse, guerre psychologique, guerre médiatique", Ch.II, p.80

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

*“La ville (de Khafji, au nord de l’Arabie Saoudite) est totalement déserte. Il y a deux jours encore, bon nombre de ses habitants se promettaient de ne jamais partir, persuadés qu’Allah, de sa main (sic), détournerait les tirs irakiens. Aujourd’hui, tous se sont enfuis, la véritable guerre succède à la guerre des nerfs, et la raison l’emporte sur la foi”.*⁴⁸

Et pendant ce temps, les présentateurs et les journalistes délivraient des messages selon lesquels Saddam Hussein était d'une aveugle intolérance... (ce qui est le cas, comme tout dictateur. Mais était-ce là le meilleur moyen de le démontrer ?).

Bien souvent, les bombardements sur l'Irak étaient l'occasion d'interviewer des membres de la "communauté arabe" de France. Amertume, peur et tristesse se lisaient sur les visages des jeunes interrogés, mais là, les commentaires étaient bien plus modérés que ceux sur les arabes "Pro-Saddam" du Maghreb ou du Proche-Orient:

*“Déchirée, la communauté arabe n’a plus qu’une certitude, elle aspire à la paix”*⁴⁹

Enfin, comme cela se produisit assez souvent, ce furent des experts, spécialistes, ou des diplomates, qui nuancèrent, contredirent et critiquèrent les commentaires des journalistes de télévision⁵⁰. Ces personnes donnaient une interprétation plus nuancée des manifestations de joie ou de haine. En effet, leur parfaite connaissance des mœurs et des comportements des populations des pays arabes les conduisaient à moins d'emportement. Ils savaient parfaitement qu'il était absurde de comparer l'ensemble d'une population à un groupuscule. Ainsi, voici l'opinion de l'ambassadeur du Koweït, M. Tarek Razzouki, le 19 janvier, sur les risques d'extension du conflit à l'ensemble de la région :

*“Quant-à l’exploitation de Saddam Hussein de l’Islam pour bénéficier des compassions des mouvements islamistes, je crois que çà, c’est aussi loin (que les risques d’intervention d’Israël). Depuis trois jours maintenant, il y a cette guerre qui a commencé, et on n’a pas vu vraiment un embrasement du monde arabe. Même sur le plan des “masses arabes” - comme vous dites - on a vu quelques manifestations en Jordanie, en Algérie, en Tunisie. Mais dans notre région, il n’y en a pas, c’est-à-dire ceux qui sont engagés dans les forces. Quant-au Maghreb, je crois, ils sont...”*⁵¹

L'ambassadeur fut interrompu brutalement par Gérard Carreyrou, co-présentateur avec Michèle Cotta de l'émission. Celui-ci mit un terme brutal à la discussion en concluant d'une manière hâtive, incongrue et incompréhensible : *“Monsieur l’Ambassadeur, ceux qui sont plus loin sont plus véhéments, mais ceux qui sont dans la région sont plus modérés... merci messieurs.”*

Malgré ce contretemps, l'ambassadeur du Koweït en France avait réussi à glisser lors de son intervention une remarque révélatrice de la perception par les occidentaux - et en particulier par les journalistes - des populations arabes⁵² : *“Même sur le plan des “masses arabes” - comme vous dites – (...)”*

En effet, sur les écrans, l'Arabe "de la rue" n'était jamais seul : il était entouré d'une "foule" compacte de gens criant, vociférant, tendant les poings, ou brûlant des drapeaux. Ces images d'arabes -ou de musulmans ? - massés, regroupés, étaient toujours les mêmes clichés.

Arabes, Musulmans: peu importait la différence. L'image était la même: à la Mekke ou à la sortie d'une mosquée, ils étaient regroupés, accomplissant les mêmes gestes, en cadence, parfaitement synchronisés, comme une armée redoutable, aveugle, prête à exécuter les ordres du premier messie venu.

*“Les médias n’alimentent pas seulement l’imaginaire collectif du public en faits et représentations; ils témoignent aussi de ses hantises. On a beaucoup souligné le fait que dans la crise actuelle les médias réactualisaient nos vieilles peurs du monde arabe”.*⁵³

Non seulement les médias alimentaient cette peur, mais ils l'entretenaient, voire l'amplifiaient aussi.

⁴⁸ Antenne 2, 16/1, 20h

⁴⁹ Antenne 2, 17/1/1991, 20h

⁵⁰ Cf. ce point, développé au Chapitre III : “Les consultants”.

⁵¹ TF1, 19/1/1991, “spéciale”, 19h 20.

⁵² Ce fut Gamal Abdel Nasser, chef de l'état égyptien de 1954 à 1970, qui mit ce terme à la mode.

⁵³ Analyse de Jean-Robert HENRY, in l'ouvrage collectif “Crise du golfe, la “logique” des chercheurs”

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

Un reportage truqué en fut la preuve durant la crise: des images d'archives représentant une manifestation du mouvement Hezbollah à Beyrouth quelques années plus tôt, avaient été utilisées afin d'illustrer une manifestation du F.I.S. en Algérie. Le monteur de la bande vidéo, à qui l'on avait demandé d'urgence des images pour illustrer cette nouvelle manifestation en Algérie, avait simplement pris les premières images de "barbus" qu'il avait pu trouver dans les archives de sa chaîne de télévision.⁵⁴ En effet, pour certains, les musulmans sont tous barbus ou moustachus, et comme le déclara à l'hebdomadaire *Le Canard Enchaîné* Patrick Poivre d'Arvor, présentateur-vedette du journal du soir sur TF1:

"Ils se ressemblent tous."⁵⁵

Tous ces techniciens et journalistes, du simple monteur au présentateur-vedette, ne sont-ils pas représentatifs d'une certaine mentalité où les idées préconçues (même les plus anciennes) l'emportent sur le sens critique ?

Gabriël Perière, dans un article intitulé "L'Arabe, le Musulman, l'ennemi dans le discours militaire de la "guerre révolutionnaire" pendant la guerre d'Algérie", décrit assez bien cette image de l'Arabe véhiculée par le temps⁵⁶ :

"Des arabes mythiques (...) défaits en 732 ou 733 à la bataille de Poitiers, aux "masses arabes fanatisées" par un Gamal Abdel Nasser ou un Saddam Hussein, s'impose, dans l'histoire des français, l'image tenace et obsédante de l'Arabe agressif et guerrier. Notre mémoire collective du rapport à l'Autre, un certain Autre, est ainsi marquée d'une forme de représentation dans laquelle prédominent des images de violence, de brutalité et de destruction."⁵⁷

Lors d'un colloque sur le thème du Monde Arabe à travers les médias français , le sociologue et chercheur Rudolf El-Kareh, développait d'ailleurs les mêmes conclusions :

"L'image du Monde Arabe, dans les médias, en France, est d'abord une image piégée. Où, dans un effet de miroir, ces médias et ceux qui les vitupèrent se renvoient l'artifice d'une vision globalisante, toujours réductrice de la réalité. "L'Arabe" des médias et son "monde" sont souvent les héros négatifs d'une Histoire à problèmes"⁵⁸

A cette image tenace de l'Arabe s'ajoutait une vision manichéenne de la crise: il y avait un "bon" et un "méchant", schéma certes réducteur, mais ne correspond-il pas finalement aux habitudes des téléspectateurs, accoutumés par les médias à une certaine facilité ?

c) Une perception imagée du monde arabe : stéréotypes et peurs

Cette vision traditionnelle aboutit à une distribution des rôles digne des scénarios hollywoodiens. Les arabes incarnaient les "méchants" : Jordaniens, Algériens, ou Libyens apparaissaient régulièrement sur les écrans. Les Égyptiens et les Syriens, ralliés à la coalition, jouaient implicitement le rôle des "bons". Cette classification n'était pas représentative de la réalité, puisque même au Caire et à Damas, il y eut aussi des manifestations populaires anti-occidentales. La presse écrite fit part de ces événements. La télévision, elle, les passa sous silence.

Ces attitudes contradictoires témoignaient du degré de complexité extrême de la crise : des populations ne suivaient pas leurs gouvernements, et des gouvernements ne tenaient pas compte de l'avis de leurs

⁵⁴ Cf. Dominique WOLTON, in "War Game", op. cit. p. 171

⁵⁵ Au sujet de l'affaire du faux capitaine Karim, pseudo-ancien garde du corps de Saddam Hussein, qui s'est révélé être en fait un irakien étudiant en France. Voir "MEDIASPOUVOIRS, les médias dans la guerre", p. 170

⁵⁶ in "MOTS", op. cit., p. 53

⁵⁷ Ibid., pp. 13-14: Sur "l'affaire" des foulards de Creil (hiver 1989) : "Les intitulés empruntent au vocabulaire des perturbations météorologiques graves : "Tempête autour des voiles islamiques", "Foulard : rentrée (scolaire) dans l'œil du cyclone". Ces repères sont représentatifs d'une enflure générale des discours".

⁵⁸ Rencontre-Débat: "Le Monde Arabe à travers les médias français" du 6 février 1992, dans le cadre des <<Séances de l'Institut du Monde Arabe>>.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

citoyens. Cette complexité révélait les choix et le désir, pour certains médias, de simplifier la situation : Égypte et Syrie furent ainsi "exemptées" à la télévision de manifestations anti-occidentales. De plus, ces manifestations, n'auraient-elles pas illustré le risque d'une potentielle scission au sein de la coalition ? Le spectacle des manifestations d'Alger l'emporta sur la logique des explication. Les motifs qui poussaient ces "masses" à manifester leur mécontentement envers George Bush et François Mitterrand furent ainsi relégués aux oubliettes. Les rares explications furent simples, voire simplistes: ils étaient hostiles à l'intervention occidentale dans le Golfe, donc, ils étaient avec Saddam. C'était ignorer pour quelles raisons ces gens manifestaient, quelle était leur Histoire, quelles étaient leurs craintes et leurs espoirs :

"Saddam Hussein est perçu, à tort ou à raison, comme l'homme qui rend à la multitude l'honneur d'être arabe"⁵⁹

"Qu'on aime ou qu'on n'aime pas, le monde arabe existe, chez lui, dans la discorde, les rivalités, le rêve, les souffrances et aussi par une conscience collective populaire, que ses gouvernements oublient parfois de prendre en compte."⁶⁰

Au terme de cette analyse, une question demeure en suspens : pourquoi les journalistes de télévision se limitèrent-ils à ces clichés, ces stéréotypes devenus classiques, à ces amalgames et erreurs régulièrement renouvelés ? Il s'agit là d'une question importante, que nous aborderons en détail au cours d'un développement ultérieur⁶¹. Incompréhension de l'Autre, méconnaissance de cet Autre différent, entraînèrent les dérives les plus délirantes, comme le traitement de l'information sur l'islamisme le démontra.

"Cette mise en abîme de l'autre, cette présentation stigmatisante des populations arabes ont entretenu et aggravé des clichés qui, à leur tour, ont véhiculé la peur, voire le mépris à l'égard de populations déjà mal comprises. Et par effet de retour, ces images schématisantes, déformées, voire mystificatrices, ont alimenté la vindicte, l'agressivité à l'égard des populations maghrébines."⁶²

⁵⁹ Michel JOBERT, op. cit., p.29, le 16/8/90

⁶⁰ ibid., p.66, le 15/9/90

⁶¹ Voir au Chapitre III

⁶² Cf. Dominique WOLTON, in "War Game", op. cit. p. 171

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

2- Islamisme et terrorisme

Les documents sur l'Islam furent empreints de confusions, d'amalgames et de stéréotypes : de même que les arabes avaient été confondus avec les Musulmans, l'Islam fut confondu avec l'islamisme, et l'islamisme apparenté au terrorisme. Cet amalgame n'était pas nouveau, mais le langage journalistique le transforma en un véritable stéréotype.

a) L'islamisme

Depuis un peu plus de dix ans, le sentiment musulman est redevenu l'une des expressions marquantes des identités, notamment dans les pays arabes. Ce sentiment s'est caractérisé par une opposition aux idéologies et modèles occidentaux longtemps imposés (l' "impérialisme" occidental) aux pays de la région : formes d'États, modernité, frontières dessinées par les européens, Israël, etc. Puis l'opposition a pris la forme d'une contestation politique contre l'Occident et les gouvernements de certains états arabes : le Front Islamique du Salut en Algérie, les Frères Musulmans en Égypte, ou encore le mouvement Hamas dans les Territoires Occupés par Israël. Basée sur un Islam rigoriste, cette contestation politique s'est constituée en idéologie : l'islamisme. Ces mouvements et groupuscules, même s'ils se disent "islamistes", ne sont pas pour autant représentatifs de l'ensemble des populations musulmanes des pays arabes.

b) Le terrorisme proche-oriental

Depuis quelques années, certains mouvements et groupuscules utilisant cette idéologie politique fondée sur la religion musulmane traditionnelle, l'Islam, font parler d'eux à travers le monde entier, en commettant des actes terroristes (bombes, enlèvements, prises d'otages) suffisamment médiatisés pour que leur cause ne soit plus méconnue. Longtemps, les hauts lieux du terrorisme arabe furent Téhéran, Tripoli ou Damas, chaque gouvernement contrôlant divers mouvements terroristes d'obédiences différentes: extrémistes musulmans, groupuscules gauchistes, ou groupes opposés de Palestiniens plus ou moins proches de l'OLP de Yasser Arafat. Puisque l'Ayatollah Khomeiny était mort en juin de l'année 1989, Hafez El-Assad était passé du "bon" côté en 1990⁶³, il ne restait donc plus aux journalistes que le colonel Khadafi et Saddam Hussein pour illustrer le terrorisme proche-oriental. La crise du Golfe offrit une occasion de plus aux médias de trouver un nouveau lieu de résidence au terrorisme : Bagdad. En effet, dès que Saddam Hussein eût appelé⁶⁴ les "musulmans du monde entier" à "se soulever contre l'oppression et la trahison" afin de délivrer "la Mecque et le tombeau du prophète à Médine", les journalistes y virent le signe du trop fameux terrorisme arabo-islamiste renaissant. Des rumeurs (jamais démenties ni confirmées) furent alors diffusées par les médias du monde entier, rumeurs selon lesquelles les grandes figures du terrorisme arabe se seraient réfugiées à Bagdad⁶⁵.

c) Guerre du Golfe : la confusion médiatique

Les discours du président américain George Bush, discours repris par les médias, avaient toute l'apparence d'un syllogisme bien caché. L'analyse détaillée des propos de certains journalistes permet de constater que les Arabes sont bien souvent apparentés à des terroristes, selon un, raisonnement simpliste :

ARABES = MUSULMANS
MUSULMANS = ISLAMISTES-FANATIQUES
ISLAMISTES FANATIQUES = TERRORISTES
DONC,
ARABES = TERRORISTES

Depuis longtemps déjà, il existe une confusion au sein des médias, consistant à confondre Musulmans et Arabes, sans aucune distinction entre Arabes, Kabyles, Berbères ou Perses d'Iran. Comme nous l'avons déjà vu, l'invasion du Koweït par l'Irak fut très tôt considérée comme étant un acte terroriste par les États-Unis, les Irakiens furent même traités de "hors-la-loi" par le président américain George Bush le 5 août.

⁶³ Ainsi, on oublia bien vite les déclarations de George Bush à l'encontre de Hafez El-Assad, en 1988, déclarations selon lesquelles le président syrien était, "l'ennemi public numéro un".

⁶⁴ Discours de Saddam Hussein du 10 août 1990

⁶⁵ Dominique JAMET, "La partie de Golfe", collection <<Coups de gueule>>, Éditions Régine Déforges, 1991, p. 36 : "On apprit que la centrale mondiale du terrorisme (...) était désormais sise à Bagdad, là même où vivait Satan."

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

Le journal télévisé d'Antenne 2, le 10 janvier 1991, constitue un exemple particulièrement intéressant de ce syllogisme établi entre l'Islamisme et le terrorisme : l'un des sujets présenté au cours de l'édition de 20 heures s'intitulait "TERRORISME", et évoquait les mesures prises par le Ministre de l'Intérieur Français, Pierre Joxe (le plan "Vigie-Pirates").

Le reportage commençait par des images "classiques" :

- Des policiers portant des gilets pare-balles patrouillent dans les rues de Paris.
- Des vues de la Seine, des égouts de Paris et des usines d'épuration d'eau en banlieue parisienne sont accompagnées d'un commentaire sur les risques d'empoisonnement des eaux par de potentiels terroristes.
- Des diplomates irakiens, soupçonnés de pouvoir contrôler et cacher des terroristes sur le sol britannique, sont expulsés et menacent l'Occident de représailles terroristes. Le journaliste commente sur un ton angoissé et crédule les propos des diplomates : "*d'ailleurs, les diplomates irakiens expulsés de Londres, ont prévenu*", sans même comprendre que l'avertissement des diplomates ne pouvait être qu'une phrase lancée dans le but d'intimider les coalisés, et non un fait acquis, comme cela fut présenté durant le reportage.

Puis, à la suite de ces images et de ces commentaires, on passa directement sur Bagdad, toujours dans le cadre du reportage sur le terrorisme. En voici la description :

- Images de Bagdad, plans larges :
Bagdad réunit les spécialistes de la violence aveugle. Ils sont à peu près tous là; en cas de conflit, Saddam sait qu'il peut ouvrir un second front -terroriste celui-là- grâce à eux (Photos et images d'archives de terroristes) :
 - *Aboul Abbas, le chef du FLP⁶⁶ auteur de la prise d'otages sur le bateau "l'Achille Lauro",*
 - *George Habbache, du FPLP⁶⁷, irakien de longue date (sic), expert de la lutte armée,*
 - *Abou Nidal, un tueur, responsable de multiples attentats, il est revenu depuis peu en Irak...*
- De nouveau les plans larges de Bagdad :
... et puis tous les autres patrons de groupes clandestins, des groupes parfois créés de toutes pièces par Saddam Hussein, comme le Front de Libération Arabe, par exemple.
- Images de la conférence islamique, avec des gros plans des "barbus", tenant leurs chapelets dans la main, puis regroupés pour la prière :
L'actuelle Conférence islamique qui se tient actuellement à Bagdad, inquiète elle aussi les services de renseignements occidentaux: s'agit-il d'une éventuelle mobilisation de troupes sous couvert...religieux ?
- Images de gens dans une rue d'une ville arabe :
Tous savent que l'Irak ne manque pas de recrues possibles, des mouvements d'opposition nationalistes du Maghreb, jusqu'aux pays d'Asie. Pour toutes les polices impliquées dans la crise du Golfe, aujourd'hui le mot d'ordre est simple : vigilance absolue et tous azimuts.

Comme au théâtre, tous les éléments d'une pièce dramatique et à suspens étaient en place :

- des mots percutants évoquant la violence et la guerre se succédaient : "violence aveugle", "second front", "groupes clandestins".
- des questions restaient sans réponses, comme pour entretenir le suspens: "s'agit-il d'une éventuelle mobilisation de troupes ?"
- des images suggéraient des questions troublantes : les passants anonymes, qui auraient pu être des maghrébins de France, représentaient-ils les "recrues possibles" du terrorisme ?

⁶⁶ Front de Libération de la Palestine

⁶⁷ Front Populaire de Libération de la Palestine

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

- un certain flou était entretenu par l'emploi de certaines expressions: "à peu près", "tous les autres" (lesquels ?), ou par le manque d'explication sur les sigles cités.

- Les pires spécimens du terrorisme étaient réunis en un seul et même bloc, semble-t-il soudé, chacun étant -bien sûr- spécialisé dans une branche spécifique du terrorisme : le preneur d'otages, l'expert de la lutte armée, et le tueur professionnel.

- enfin apparaissait l'allusion inévitable à une "cinquième colonne", cachée, clandestine, prête à intervenir à tout moment : les "groupes clandestins" dirigés par des "patrons" (le mot "groupe" est utilisé deux fois). Le tout était illustré de plans larges de Bagdad, suggérant que ces inconnus (les "recrues possibles") pouvaient être cachés n'importe où et surgir de nulle part, ce qui permit cette merveilleuse conclusion: "vigilance absolue et tous azimuts", conclusion sans doute pas adressée uniquement à "toutes les polices impliquées"...

Cette succession d'images suggérait aux téléspectateurs français un lien entre une religion, l'Islam, et un acte politique, le terrorisme.

d) Amalgames

On ne peut certes pas nier les actes commis par les personnages sus-nommés, mais était-il bien légitime de tous les mêler, et de les confondre avec des fanatiques religieux ?

Ces mêmes noms sont ceux de palestiniens connus pour avoir commis des actes terroristes aveugles; n'aurait-il pas fallu préciser que ces individus n'étaient en rien représentatifs de l'ensemble de la population palestinienne ? Enfin, par des reportages de ce type, les journalistes mêlaient dans un "même bouillon d'inculture"⁶⁸ les musulmans extrémistes aux musulmans modérés, diffusant par là même un message sur les dangers de cette religion.

Dans sa nouvelle émission, "Bouillon de Culture", Bernard Pivot lui-même, pourtant si objectif et prudent, ne put s'empêcher de tomber dans le piège, comme l'écrivit Alain Rémond dans *Télérama*⁶⁹ :

"Pivot, dans sa nouvelle émission, annonce un débat sur l'Islam. (...) Alors on regarde, passionné, gagné d'avance. Et là, d'un seul coup, la rage. Passe à ce point à côté de l'essentiel ! Prendre le parti du leurre (...) et non de la vérité ! Sortir tous les clichés et n'exiger de ses interlocuteurs que de conforter ces clichés ! Faire preuve d'un tel aveuglement, exhiber un tel désir d'ignorance !"

Ainsi, durant cette période, même les plus modérés des journalistes et présentateurs, furent pris dans le jeu du "bon" et du "méchant". Dans le cadre de l'émission de Bernard Pivot, il s'agissait de mieux familiariser les téléspectateurs à certains préceptes du Coran. Mais le cliché qui revenait sans-cesse, et sur lequel insistait l'animateur de l'émission, fut de laisser croire que l'essentiel du Coran reposait sur un message de guerre et de haine. Cela apportait la confirmation que Saddam Hussein était un personnage dangereux, puisqu'il appelait à la "Guerre Sainte". Cependant, la véritable analyse des discours de Saddam Hussein utilisant un vocabulaire religieux, ne fut jamais faite.

Car Saddam Hussein n'avait pas fait appel par hasard au langage de l'Islam : il l'utilisa afin de mobiliser les "masses" arabes de l'ensemble des pays du Proche-Orient et du Maghreb, et de les pousser à se soulever contre leurs gouvernements engagés auprès de la coalition. Ce n'était là rien d'autre que l'utilisation politique d'une idéologie religieuse, à une époque où s'effondraient les grandes idéologies occidentales, jadis porteuses d'espoirs.

⁶⁸ Dominique JAMET, op. cit.

⁶⁹ "Mon oeil", in *Télérama* n° 2142 du 30 janvier 1991, p. 78. Alain Rémond parle dans son éditorial de l'émission de Bernard Pivot, "Bouillon de culture", sur le Coran, diffusée le 19 janvier, sur Antenne 2.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

3- Portraits de Saddam Hussein à la télévision : résurgence d'un type de propagande ?

a) Saddam Hussein, le Président

Le 2 août 1990, les médias découvrirent l'existence d'un nouveau dictateur sur la planète. Avant cette date, le chef de l'État irakien était appelé "président". C'était un personnage estimable en raison de son opposition de "bouclier" à l'Iran islamiste⁷⁰. Grâce à la guerre contre l'Iran de l'Ayatollah Khomeyni, le président irakien avait bénéficié de toute l'estime des occidentaux. En effet, Saddam Hussein constituait à l'époque un personnage d'autant plus appréciable pour les occidentaux, qu'il se disait chef d'un état laïque, proche de la France et de sa Révolution. En outre, pour les américains, le chef de l'état irakien représentait un élément essentiel à l'équilibre de la région : il protégeait les états producteurs de pétrole des menaces iraniennes. De plus, en dépit de ses affinités avec l'Union Soviétique, l'Irak du président Saddam Hussein était un pays reconnu comme étant ouvert à l'Occident.

En 1988, la guerre Irak-Iran prenait fin. Après huit ans d'hostilités, il n'y avait ni vainqueur ni vaincu. Dès lors, la réputation de Saddam Hussein, d'allié utile à la protection des intérêts occidentaux, allait se dégrader : à cette image admise durant huit ans, allait se superposer celle d'un autre personnage totalement différent.

b) 1990 : Saddam Hussein, le "dictateur" et le "boucher de Bagdad", apparition d'informations antérieures à la Crise du Golfe.

En effet, un an plus tard, les téléspectateurs occidentaux découvrirent une image nouvelle et inquiétante de Saddam Hussein, en raison de la révélation de certaines affaires. Toutes ces "affaires" étaient révélatrices du danger que représentait le dictateur irakien⁷¹ :

- Le 5 décembre 1989, Bagdad lança sa première fusée capable de placer un satellite sur orbite spatiale. Cela signifiait aussi que avait désormais les capacités de fabriquer des missiles à longue portée.
- Le 15 mars 1990, Saddam Hussein fit exécuter un journaliste britannique d'origine iranienne, accusé d'espionnage. Londres rappela alors son ambassadeur de Bagdad.
- Le 28 mars, après une enquête de dix-huit mois, menée conjointement par les Britanniques et les Américains, Londres saisit à l'aéroport d'Heathrow, des composantes nucléaires (détonateurs pour bombes nucléaires, appelés "Krytons") à destination de Bagdad.
- Puis, le 2 avril, Saddam Hussein menaçait de "mettre le feu à la moitié d'Israël" si l'État juif tentait "quoi que ce soit" contre son pays. Lors de cette allocution filmée, il démontra le sérieux de sa menace, en brandissant des "Krytons"⁷².
- Enfin, le 11 avril, les douaniers britanniques saisirent "le plus grand canon du monde", destiné à Bagdad.

Était-ce là une "campagne médiatique" orchestrée d'avance afin de préparer des esprits réticents à une guerre, ou le simple fait du hasard ? "Préparation" ou non de l'opinion, toujours est-il que les faits parlaient d'eux-mêmes : en peu de temps, le président irakien, l'un des plus ouverts du Proche-Orient, ami de la France et ennemi juré de l'Iran et de ses ayatollahs, était devenu un dictateur sanguinaire. Et l'on vit réapparaître sur nos écrans des images jadis diffusées à la hâte, comme celles des Kurdes gazés à Halabja, en 1988, sans toutefois préciser qu'à l'époque, la communauté internationale n'avait pas condamné directement Saddam Hussein, mais s'était simplement "émue" et "inquiétée" de la dérive de la guerre Iran-Irak. En plus de cette affaire, et afin d'argumenter leurs propos sur la personnalité de Saddam Hussein, les journalistes relatèrent des histoires jadis ignorées : le fils de Saddam Hussein battant à mort l'un des gardes du corps de son père, Saddam Hussein tuant de sang froid l'un de ses officiers durant un conseil de guerre (guerre Iran-Irak), Saddam Hussein faisant éliminer ses opposants,...

Le chef de l'État irakien était omniprésent, toute son enfance et son adolescence étaient passés au crible par des psychiatres, afin de démontrer que le personnage était prédisposé à se comporter en dictateur sanguinaire. Ces "informations", surgissant tout d'un coup, après une amnésie de plusieurs années, permettent aujourd'hui de constater que pour les médias, la crise du Golfe fut une occasion de mettre en

⁷⁰ La guerre Iran-Irak, appelée aussi "Guerre du Golfe", dura près de huit ans, de 1980 à 1988. Elle fut déclenchée par l'Irak, qui remettait en cause les accords sur le Chatt-el Arab, signés à Alger en 1975.

⁷¹ Cf. la chronologie détaillée du tome V de "L'HISTOIRE AU JOUR LE JOUR", publication des Dossiers et Documents du Monde, mars 1992.

⁷² Voir en annexe le document-photo.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

scène l'actualité, comme un film : le "bon" volait au secours du "faible" agressé lâchement par un dictateur menaçant la sécurité de la région.

Le "Mal personnifié" par Saddam Hussein, image tant recherchée par les médias, leur apparaissait tout d'un coup, avec en plus comme "héros" le shérif américain. Le "Mal" personnifié, est une notion constante aux États-Unis : arrestation d'anarchistes dans les années 1920-30 (affaire Sacco et Vanzetti), poursuite de communistes ou supposés tels (Maccarthysme des années 1950), psychose durant la guerre froide, et aujourd'hui, peur du "nouvel Hitler du Moyen-Orient"⁷³.

Durant la guerre froide, la diabolisation d'un adversaire était monnaie courante, c'était un procédé parfaitement admis, aussi bien par les populations que par les médias. En 1990, le même schéma prit forme, cependant, il provoqua des réactions. En effet, certains ont qualifié l'information à la télévision de propagande et de désinformation.

c) Analyse de la désinformation à la télévision par un sociologue, M. Pierre Fougeyrollas

Voici l'analyse, en direct, le 16 janvier 1991, de M. Pierre Fougeyrollas, sociologue, professeur à l'université de Paris-VII, invité au journal du matin d'Antenne 2. Il était interrogé par deux journalistes qui ne supportèrent pas d'être remis en cause dans leur façon d'informer⁷⁴ :

- **Pierre Fougeyrollas** : *En ce qui concerne la couverture de la crise du Golfe, là, j'ai nettement l'impression qu'on est passés de cette information habituelle (...) à une sorte de propagande ...*
- **William Leymergie** : *... de la part de ?*
- **Pierre Fougeyrollas** : *... de la part des télévisions, pas spécialement d'Antenne 2, cela m'a paru très général.*
- **Gérard Morin** (interrompant le sociologue sur un ton agressif) : *Vous avez des exemples... (il regarde William Leymergie, cherchant son approbation) ... précis ?*
- **Pierre Fougeyrollas** (calme, consultant ses notes) : *Oui, j'ai des exemples, ce sont ceux de l'image et ceux du commentaire. Par exemple, hier j'écoutais Henri Sannier (présentateur du journal du soir sur Antenne 2), qui disait : "le vent de l'intransigeance souffle toujours sur Bagdad", c'était vrai. Mais en même temps, l'intransigeance américaine, anglaise et israélienne faisait échouer le projet français. Alors il faut équilibrer.*
- **Gérard Morin** (parle en même temps que l'invité, ce qui rend ses paroles quasiment inaudibles) : *On a souligné sans arrêt le choc des deux intransigeances depuis ... heu ... une semaine ...*
- **Pierre Fougeyrollas** (imperturbable) : *Moi, je n'ai pas trouvé. En ce qui concerne les photographies, c'est intéressant, çà... bon... je n'ai pour Monsieur Saddam Hussein aucune sympathie particulière. Mais je constate qu'on le prend toujours en contre-plongée, on fait des montages... (interrompu)*
- **William Leymergie** (agressif, donnant au débat une allure de procès) : *Quand on vous fournit des images, Monsieur Fougeyrollas, vous les prenez telles qu'elles sont (sic). Vous croyez qu'il y a une intention particulière de faire de cet homme ... quoi ... plus diable qu'il ne l'est ?*
- **Pierre Fougeyrollas** : *Oui, c'est une tentative de diabolisation... la comparaison avec Hitler, par exemple. Bon, alors, Kennedy, Ted Kennedy nous a dit, a dit au monde entier, au sénat américain: "Saddam Hussein n'est pas Hitler, le Koweït n'est pas la Tchécoslovaquie" ...bon ... ça peut nous éclairer.(...) Les médias me semblent avoir aggravé le climat de tension, et y avoir contribué ainsi, par des déformations, des lacunes, un ton : "le maître de Bagdad", "le dictateur de Bagdad", ce qu'il est.*

⁷³ Terme le plus usité pour définir Saddam Hussein, durant la crise et la guerre du Golfe.

⁷⁴ "Télématin" Spécial-Golfe, A2, 16/1/1991, 6h55.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

-William Leymergie (tentant de se justifier par un argument absurde) : *Oui, ça se sont des formules qui ont toujours été utilisées par la presse ... on met des guillemets, d'ailleurs (sic).*
- Pierre Fougeyrollas : *Alors, (dites) "le maître de Washington", bien que ça ne soit pas comparable... enfin, tout de même! (...) "Le maître de...", c'est une formule de propagande !*

Les journalistes-présentateurs n'insistèrent pas, ne laissant en tout et pour tout que cinq minutes au sociologue pour s'exprimer. Ils acceptèrent très mal les constatations d'une personne extérieure à leur métier, et ne le cachèrent pas. Sans doute ne s'attendaient-ils pas à être ainsi jugés par l'un de leurs invités, ce qui peut expliquer - mais certes pas excuser - leur emportement. Cette scène fut un exemple concret du refus de la part des journalistes de se corriger. Les différents portraits de Saddam Hussein eurent ainsi tous la même apparence, même durant la guerre, et ce, malgré les conseils et critiques provenant de l'extérieur.

d) Saddam Hussein, "l'intransigeant"

Comme le faisait remarquer le sociologue Pierre Fougeyrollas, les journalistes employèrent très souvent l'adjectif "intransigeant" pour décrire Saddam Hussein. Ainsi, dans le journal de 20h00 du 15 janvier, ce terme fut répété pas moins de trois fois, dont une fois par Henri Sannier: "Le vent de l'intransigeance souffle toujours sur Bagdad". Puis vint un reportage qualifié d'"historique" (en fait un résumé des événements survenus depuis le 2 août 1990) :

- Décembre: "Saddam Hussein reste intransigeant, même si les otages sont autorisés à partir"
- Janvier: "Saddam Hussein fait approuver (sic) son intransigeance par le parlement irakien, qui lui donne les pleins pouvoirs"

Les journalistes qui rédigeaient ces commentaires exprimaient une opinion personnelle, et accomplissaient ainsi un travail contraire aux lois du journalisme d'investigation et d'analyse.

e) Saddam Hussein, le "nouvel Hitler"

Plus fort encore fut le parallèle établi entre Saddam Hussein et Adolf Hitler. L'idée de cette analogie provint des États-Unis, peut-être même de la Maison Blanche. En effet, le président américain George Bush, après avoir été ambassadeur à l'ONU de 1971 à 1973, dirigea la CIA de 1976 à 1977. Il connaissait donc bien les dessous de la "diplomatie onusienne", et quelques atouts majeurs en matière de services secrets et de fabrication des opinions. L'idée, de comparer Saddam Hussein à Hitler était osée, mais cela fonctionna à merveille, puisque tous les médias occidentaux prirent le relais, et diffusèrent à foison ce message. Afin de rendre crédible cet apparentement, il fallait des images. C'est peut-être pour cette raison que les journalistes de télévision utilisèrent les images de populations Kurdes gazées à Halabja en 1988 (parallèle avec la "Solution Finale" décidée par les nazis en 1942) ou des images de la guerre Iran-Irak. Aux États-Unis, certains magazines osèrent même truquer des photos de Saddam Hussein, en diminuant la longueur de sa moustache⁷⁵ ! Toutes les preuves de sa ressemblance avec Hitler semblaient exister : son amour pour la guerre, pour l'armée, son goût de la violence, le "gazage" des kurdes, et plus simplement l'analogie faite entre les deux régimes politiques.

"Saddam Hussein ne serait autre-chose qu'un Hitler resurgi dans l'Histoire. Significative est cette attribution à un pays du Moyen-Orient d'une idéologie qui prend racine et se définit dans une culture strictement européenne. Nous avons l'habitude de ces projections grâce à quoi, par ignorance et suffisance, on lit les autres comme on se lit soi-même. On fait alors usage de représentations et de grilles d'analyse toutes prêtes dans une entreprise qui répond exactement à la définition du bricolage"⁷⁶

⁷⁵ Cf. la comparaison entre deux magazines, "Time", du 13 août 1990, et le magazine incriminé, "The New Republic", du 3 septembre 1990, in "L'Autre Journal", mensuel, n° 9, février 1991, pp. 88-89

⁷⁶ Kamel Eddine BENCHEIKH, "Militarisme occidental et singularité maghrébine", in "Crise du Golfe, la "logique" des chercheurs", p. 170

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

Déjà, en 1956, Gamal Abdel Nasser fut traité de la même manière par la presse occidentale. Voici la description par Alain Rémond⁷⁷ d'une **émission diffusée sur TF1 le 28 janvier 1991, intitulée : "Saddam Hussein, nouveau Nasser ou nouvel Hitler ?"** :

"Gérard Carreyrou et Michèle Cotta, sur TF1, réunissent une demi-douzaine d'invités, pour répondre à cette question-choc : "Saddam Hussein, nouveau Nasser ou nouvel Hitler ? Béchir Boumaza, ancien ministre algérien, se permet une réflexion ironique en guise de préambule : "Je note avec satisfaction un certain progrès: voilà trente ans, la presse française qualifiait Nasser de nouvel Hitler. Aujourd'hui, c'est ou lui, ou Hitler..."
Qu'est-ce qu'il n'avait pas dit là ! Vlam, la volée d'exocets ! "Et qu'est-ce qu'il a mon titre ? Il est pas beau, mon titre ? Moi je le trouve très bien, mon titre..."
Résultat : pendant toute l'émission, il avait à peine le temps d'ouvrir la bouche, Boumaza, qu'il était aussi sec envoyé dans les cordes par le duo Cotta-Carreyrou. Lui et l'autre Arabe présent sur le plateau, ancien ambassadeur de la Ligue Arabe (Hamadi Essid, NDA). Les autres avaient le droit de dire tout ce qu'ils voulaient comme ils le voulaient. Les Arabes, non. (...) Boumaza, avant d'être définitivement interrompu, nous avait malicieusement suggéré de changer de lunettes. Ou de les nettoyer, comme dans cette pub où, disait-il, le mari accuse sa femme d'avoir mal lavé les verres. Alors que ce sont ses verres de lunettes à lui, qui sont sales."

f) Saddam Hussein, le "musulman fanatique".

Lors de la guerre Iran-Irak, l'Irak du président Saddam Hussein se battait contre les musulmans iraniens qualifiés de fanatique. A partir du 2 août 1990, le dictateur irakien Saddam Hussein fut à son tour qualifié de fanatique, puisqu'il employait dans ses discours le vocabulaire guerrier de l'Islam, chose nouvelle pour les occidentaux, qui avaient jusqu'alors vu en lui le chef d'un état laïc. On entendit alors de la bouche même de certains journalistes, que le dictateur s'était converti à la religion musulmane par pure démagogie. La preuve flagrante de ce discours fut avancée grâce à des images de Saddam Hussein en pèlerinage à la Mecque ou priant sur une plage du Koweït occupé. Les journalistes confondaient en fait les termes de laïcité et d'athéisme : ils avaient oublié qu'un homme, quel qu'il soit, peut être un ardent défenseur de la laïcité, tout en pratiquant une religion, à titre personnel. Les photos et les films de Saddam Hussein en pèlerinage dataient en réalité de 1987, ce qui ne fut jamais précisé.

Sur la cinquième chaîne, le présentateur-vedette du journal du soir, Guillaume Durand, demanda à des journalistes revenus de Bagdad, si la conversion de Saddam Hussein à l'Islam était récente. Réponse des journalistes : *"oui, depuis l'invasion du Koweït"*⁷⁸.

Ce qu'ils ne disaient pas, était que le chef de l'État irakien avait utilisé le discours religieux pour des raisons politiques et démagogiques. 'est uniquement cela que les journalistes auraient dû remarquer et approfondir, s'ils ne s'étaient pas précipités tête baissée vers ce qu'il y avait de plus médiatique dans les paroles de Saddam Hussein. Or, ils insistèrent essentiellement sur ce qu'ils qualifiaient de "soudaine conversion".

Cet aveuglement face à la réalité des faits peut nous conduire à penser, soit que l'ensemble des journalistes manque de culture et de vocabulaire, soit que ces mêmes journalistes ont consciemment pris le parti de diaboliser le président irakien.

Aucun journaliste, en revanche, ne fit de remarques sur les appels du président George Bush à des prières collectives pour que les soldats américains soient protégés par Dieu (15 et 16 janvier 1991). Personne ne fut pris de frisson lorsque les caméras de CNN filmèrent le couple Bush en prière, à la veille de la fin de l'ultimatum, le 15 janvier.

⁷⁷ Alain REMOND, Télérama n° 2143, 6 février 1991, p. 65

⁷⁸ Cf. La Cinq, le 21 janvier 1991, entre 23h15 et 23h20

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

C) Contexte politico-médiatique : la télévision, messenger de la guerre ?

“Dans les premiers jours de la crise, les télévisions n’ont pas suffisamment pris le soin d’expliquer à des téléspectateurs peu ou mal préparés, le contexte dans lequel elles avaient été amenées à travailler. Et l’on pouvait redouter qu’elles ne cèdent peu à peu à une course au scoop et au sensationnel.”⁷⁹

Après la description des différents contextes tels qu’ils furent présentés à la télévision, tentons de voir dans quelle mesure (procédés conscients ou inconscients) les journalistes de télévision furent responsables de la psychose guerrière qui s’était emparée d’une partie de la population française. Déclarer l’armée irakienne la “quatrième du monde”, l’économie française menacée de “pénurie en raison de l’insécurité grandissante”, ou sélectionner l’information afin de se limiter à un seul et même message, tels sont les points que nous allons traiter, avec en toile de fond cette question : la télévision fut-elle un messenger involontaire de la guerre auprès des populations occidentales ?

1- “La quatrième armée du monde”.

a) Une rumeur venant des États-Unis et jamais vérifiée.

L’affirmation selon laquelle l’armée irakienne était la “quatrième du monde” provenait, elle aussi, de la Maison Blanche, et fut reprise par le général Schwartzkopf. Or, aucun journaliste ne prit la peine de vérifier ni de corriger ces affirmations. Une simple vérification aurait pourtant permis de constater que l’armée irakienne se trouvait sans doute à la sixième ou septième place des armées mondiales.

b) Les médias, transmetteurs des messages politiques ?

Mais les journalistes se contentèrent de répéter les “sources officielles” et les rumeurs, confirmant ainsi ce que de nombreux esprits éclairés percevaient déjà depuis les “révolutions” de Chine ou de Roumanie : depuis quelques années, les médias de masse sont de plus en plus souvent apparentés à ce que le journaliste Alain Woodrow nomme un “robinet d’eau claire”⁸⁰. Le “robinet d’eau claire” consiste à diffuser n’importe quel message ou discours “officiel”, et pour peu qu’il ait l’apparence d’un “scoop”, les transmettre directement, sans passer par le “filtre” des vérifications.

“Là où ça commence vraiment à friser la manipulation, à l’égard des deux camps, c’est quand le général Schwartzkopf annonce le 17 décembre à la presse américaine que la guerre pourrait durer six mois, étant donnée la force gigantesque de l’armée irakienne, qui est la quatrième du monde; et pour la Terre entière, ce sera désormais la quatrième armée du monde. Sur quels critères ? En fait sur la lancée des méthodes de la guerre froide, où pour valoriser l’adversaire (soviétique en l’occurrence) et justifier la course aux armements, on a pris l’habitude d’estimer les armées en fonction de leur accumulation de quincaillerie guerrière, sans jamais s’interroger sur la valeur des armes en question, ni sur celles des hommes qui les servent, ni sur la compétence du commandement, ni sur le moral des troupes, ni sur la volonté de défense de la nation concernée.”⁸¹

C’est ainsi que l’on qualifia l’armée irakienne de “quatrième du monde” : que cette assertion soit vraie ou fausse, l’important pour les journalistes était de transmettre le message du général Schwartzkopf tel quel, avec à l’appui, des images et des chiffres suffisamment rediffusés et répétés pour que personne ne puisse douter de leur véracité.

⁷⁹ M. Jacques Boutet, président du CSA, le 12 septembre 1990, au journal Le Monde, in “Le Monde Diplomatique , Manières de voir”, n° 14, février 1992.

⁸⁰ Alain WOODROW, “Information-Manipulation”, op. cit.

⁸¹ Amiral Antoine Sanguinetti, “les militaires et le contrôle de l’information”, in “Guerres et Télévision”, actes du colloque de Valence 1991 (du 5 au 7 avril), Centre de Recherche et d’Action Culturelle, collection “25 images/seconde”.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

c) La magie de la télévision : images et chiffres à l'appui.

On cita donc des chiffres sur l'armée irakienne, chiffres accompagnés le plus souvent de termes techniques⁸². L'aspect "scientifique" donnait effectivement à l'information une valeur sûre.

Les téléspectateurs furent informés du danger irakien, chiffres à l'appui : 500.000 Irakiens au Koweït, sur une armée de un million d'hommes, dont l'Armée Populaire et la garde présidentielle (surnommée pour l'occasion "garde prétorienne"), 5.500 chars, plus de 2.500 pièces d'artillerie, plus de 32 rampes de missiles sol-sol (les Scuds), 513 avions de combat, 513 hélicoptères, etc. **L'énumération rapide, présentée sur un ton dramatique, ne pouvait qu'amplifier le sentiment de menace inspiré par l'armée irakienne.**

Ajoutées à cela, des images qui ne pouvaient plus laisser de doute dans les esprits, celles de la guerre du Golfe entre l'Iran et l'Irak : on y voyait des blindés irakiens en action, des troupes d'infanterie, ou des défilés militaires. La télévision nous présenta ces images comme étant celles de l'armée irakienne à la date du 2 août 1990, alors que l'Irak sortait depuis peu d'une guerre de huit ans, dans laquelle elle avait perdu entre 250 et 300.000 hommes, et comptabilisé environ 270.000 blessés, 60.000 prisonniers.

Deux ans après la fin du conflit irako-iranien, il eut été facile pour les journalistes - une simple analyse l'aurait confirmé - de préciser que l'armée irakienne était essoufflée et ne représentait peut-être pas un si grave danger face aux soldats de la coalition, mieux armés et plus nombreux⁸³.

Durant la crise du Golfe, certains chiffres furent exagérés, et certaines hypothèses et probabilités furent citées par les journalistes comme de véritables informations.

d) L'utilisation par Saddam Hussein des armes chimiques : hypothèses et suppositions présentées comme informations (analyse de l'émission "Envoyé Spécial" du 10 janvier, sur Antenne 2).

Ainsi, les bruits les plus fous coururent sur le potentiel offensif irakien, et les journalistes imaginèrent tous les scénarios sur de possibles attaques irakiennes avec des armes non conventionnelles. Les images des kurdes gazés à Halabjah en 1988 servirent à illustrer une potentielle **"troisième guerre mondiale"**⁸⁴, chimique et bactériologique, une guerre d'un genre nouveau, une "guerre des étoiles", comme certains présentateurs l'appellèrent. Les journalistes, dont le travail consiste à relater des faits d'actualité, allèrent même au devant de l'information. Ce fut le cas sur Antenne 2, qui diffusa le 10 janvier 1991 une émission, *Envoyé Spécial*, intitulée **"Scénario pour une guerre annoncée"**.

- **Première constatation** : les images de militaires à l'entraînement, d'avions prêts à décoller ou en plein ciel, de blindés à l'attaque dans le désert, filmées durant la crise et diffusées dans cette émission ..., furent à peu de choses près les mêmes images que celles qui servirent une semaine plus tard à illustrer la guerre, la vraie, celle du 17 janvier ! La télévision, grâce à l'image, pouvait donc montrer la guerre avant qu'elle n'ait lieu.
- **Seconde constatation** : dans un scénario, presque tout est autorisé, puisqu'un scénario est une mise en scène⁸⁵. Dans le cas présent, un scénario avait été écrit sur la base d'événements non existants. En règle générale cela est appelé de la fiction, et dans ce cas précis, de la science-fiction. Ecrire un scénario n'est pas défendu. Mais était-ce vraiment le rôle des journalistes d'actualité ? Car dans l'esprit du téléspectateur, l'émission qui lui était présentée, n'était pas un magazine d'information, mais un film, puisque le terme de "scénario" faisait partie du titre même du magazine. Avant même le début de l'émission, la confusion régnait donc : réalité, fiction ? Où se trouvait donc la vérité dans ce qui était présenté aux téléspectateurs ? De plus, ce document fut un fantastique vivier de rumeurs, d'erreurs, et d'exagérations : les commentaires dramatisaient toutes les situations et répétaient les rumeurs très nombreuses depuis le début de la crise, et provenant le plus souvent des états-majors.

Dans l'émission *Envoyé Spécial* du 10 janvier, il était fait un montage sur un cas d'attaque irakienne par des armes chimiques. Le mot "montage" est faible : les images étaient passées au ralenti (effet dramatique amplifié), avec un filtre vert par dessus, symbolisant les gaz chimiques. Le tout était accompagné d'une

⁸² Cf. l'ouvrage collectif "La persuasion de masse", op. cit., dans lequel il est fait une étude sur l'importance du vocabulaire "technique" employé par des journalistes de télévision, afin de rendre plus crédible une information.

⁸³ Dans un rapport daté du 23 avril 1992, soit un an après la fin de la guerre, le Congrès américain révéla que "les 700 000 soldats de la coalition n'auraient eu en face d'eux que 183 000 militaires irakiens retranchés dans l'émirat du Koweït."

⁸⁴ Terme employé par la plupart des présentateurs de journaux télévisés.

⁸⁵ Définition du Larousse Universel en deux volumes, Éditions Larousse, Paris, 1948

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

musique de synthétiseur lente et au rythme saccadé, le même type de musique utilisée dans des films de science-fiction à suspens. Tout était fait, donc, pour dramatiser et amplifier l'angoisse du téléspectateur. Le scénario continua sur les possibles conséquences d'une catastrophe écologique due à l'incendie de puits pétroliers : les commentaires faisaient part de la possibilité de la mort directe ou indirecte de près de 1 milliard d'êtres humains, en Asie surtout, car les puits ne seraient pas tous éteints avant une durée de 5 à 7 ans⁸⁶ !

Le téléspectateur, habitué à cette émission, ne pouvait pas douter de la véracité des propos tenus par les journalistes. Le message transmis par ceux-ci était d'autant plus crédible, qu'il était accompagné d'images "rassurantes". Ces dernières donnaient, en effet, un visage au danger, ce qui pouvait permettre à chacun de l'identifier facilement et de prendre ses dispositions pour le contrer. C'est en tout cas comme cela que réagirent certains citoyens. La peur d'une guerre tant annoncée poussa des Français à s'armer et à faire des réserves de nourriture.

2- Pénuries et insécurité

La télévision fut sans doute l'un des médias les plus responsables de la peur et de l'angoisse des français, qui retrouvèrent, durant la guerre du Golfe, des réflexes que nul n'avait connus en France depuis la dernière guerre mondiale.

a) Psychose guerrière et télévision

Ces réflexes, révélateurs d'une certaine psychose, ont été assez bien décrits et analysés par Évelyne Du Carroir⁸⁷.

"La crise et la guerre du Golfe ont provoqué, dans le conscient et l'inconscient des Français, de multiples effets. Pour en citer quelques-uns :
- *une surconsommation de produits alimentaires de base qui a renvoyé directement au syndrome des années 40 (en février 1991, ces produits de base ont réalisé des ventes en progression de 20 % par rapport à janvier 1991, le phénomène ne peut être considéré comme tout à fait marginal),*
- *une modification des comportements de consommation liée à la crainte de l'avenir (baisse du tourisme, de l'immobilier, etc...). Tous ces effets seraient à étudier pour rendre compte de l'amplitude à long terme de l'impact du Golfe sur les médias qui, explicitement ou implicitement, en étaient les miroirs."*

En effet, en véhiculant des images sélectionnées pour leur aspect spectaculaire, les médias audiovisuels ne furent sans doute pas étrangers à cette psychose. De la même façon qu'ils avaient informé sur le Monde Arabe, les médias traitèrent l'information sur la proximité de la guerre comme si celle-ci allait se dérouler sur le territoire national. Car l'un des premiers effets de la télévision, lorsqu'on la regarde non plus comme un loisir, mais comme une fenêtre tournée vers la réalité et l'actualité, est de fausser tous les points de repère : espace et temps.

Ainsi, pendant la guerre du Golfe, le téléspectateur assidu voyait chaque jour chez lui, dans son salon, au milieu de ses meubles, des images de guerre. Il intégrait totalement ces images à son univers quotidien. Ces images lui étaient proposées par son présentateur favori, lui-même élément constitutif, voire intime du décor du téléspectateur. Il l'avertissait des dangers d'une "troisième guerre mondiale", en lui montrant entre autres des interviews de la communauté arabe de France sur ses opinions, liant de fait ces gens à ceux que la France combattait dans le Golfe. Affirmer de telles choses peut paraître exagéré, mais la preuve existe : il suffit de visionner certains journaux télévisés du mois de janvier 1991, pour voir des reportages sur des armureries de la région de Nice "dévalisées" par des gens qui se sentaient menacés.

⁸⁶ Ils furent tous éteints en moins d'un an.

⁸⁷ Évelyne DU CARROIR, "l'impact des événements du Golfe sur les médias", in "Médiaspouvoirs", op. cit., pp. 220-221.

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

La psychose de la guerre atteignait tous ceux qui n'avaient pas compris que la télévision relatait et montrait des faits qui se déroulaient à des milliers de kilomètres de nos frontières. La télévision abolit les distances (espace et temps) au point que certains téléspectateurs pouvaient croire la guerre menaçant directement leur intimité⁸⁸.

*“Aux États-Unis, comme en Europe occidentale, la menace d'une menace à caractère terroriste a suffi à modifier durant plus d'un mois les comportements dans les grandes villes d'une partie non négligeable de la population. (...) **La fausse guerre fait en quelque sorte plus peur que l'état de guerre réel.** L'arrière aujourd'hui est devenu plus vulnérable que les combattants du front. Ce fait augmente de façon considérable la dimension sociale de la stratégie.”⁸⁹*

Pourtant, il suffisait de regarder une carte du monde, afin de constater que la guerre ne pouvait pas toucher directement les populations occidentales. Mais la dimension psychologique de la guerre, liée à la peur du terrorisme arabe et à la dramatisation vécue chaque jour à travers les médias de masse, prit le dessus. Les événements étaient bien souvent déformés en passant à travers les écrans de télévision : certains faits minimes prenaient une ampleur démesurée, alors que d'autres plus importants étaient passés sous silence.

Dès lors, peut-on dire que la télévision participa à cette stratégie, qui consista à faire entrer la “dimension sociale” dans la guerre ?

b) Des citoyens qui s'arment

Sûrement, puisque la télévision a été le médium d'information le plus suivi durant la guerre du Golfe. Or, comme nous avons pu le constater précédemment, les images de “masses” arabes à la sortie des mosquées d'Alger et de Paris ou Marseille, ne pouvaient que provoquer dans l'esprit de certains la crainte d'une “attaque de l'intérieur”, comme le pensaient ceux qui s'armèrent⁹⁰ :

“La guerre du Golfe a eu pour effet induit de mettre à nouveau sur la sellette médiatique et politique les populations issues de l'immigration maghrébine en des termes renvoyant à leur éventuelle double allégeance. La guerre du Golfe aujourd'hui, mais surtout le traitement médiatique qui en est fait, ont contribué à accroître pour le moment le repli des individus. Ceci s'explique par le fait que la situation de guerre a pour conséquence d'alimenter la peur des réactions xénophobes et racistes du reste de la population et par contre-coup renforce le sentiment déjà dominant au sein de ce groupe d'être en situation illégitime et précaire en France. Notons simplement que l'accroissement des ventes d'armes, les attentats qui ont pu être perpétrés sur des lieux de culte, ont contribué à accroître cette peur sourde que nous avons décelée dans ce milieu face aux réactions éventuelles de l'environnement extérieur.”⁹¹

Les téléspectateurs n'ont pas su faire la différence entre les images qu'ils voyaient défiler sur leurs écrans, et la réalité. C'est pourquoi certains citoyens eurent un réflexe d'autodéfense et achetèrent des armes afin de se protéger contre une éventuelle “attaque de l'intérieur”. Au même moment, d'autres personnes convaincues que la guerre du Golfe allait prendre une dimension mondiale, retrouvèrent d'autres vieux réflexes liés à la peur de l'avenir.

⁸⁸ Voir les ouvrages de Dominique WOLTON, “War Game”, et de Alain WOODROW, “Information-Manipulation”.

⁸⁹ “La persuasion de masse”, op. cit., pp. 22-23

⁹⁰ Voir le reportage d'Antenne 2, au journal de 13h du 19 janvier, sur des armureries de Nice dévalisées par des consommateurs apeurés.

⁹¹ Jocelyne Césari : “Guerre du Golfe et Arabes de France”, in “Crise du Golfe, la “logique” des chercheurs”, op. cit., pp.125 à 127

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

c) Des citoyens qui stockent des biens de première nécessité

Voir des soldats français en Arabie Saoudite, et dans le même journal télévisé, un reportage sur la sécurité à Paris, ne pouvait qu'amplifier la crainte des français accrochés à leurs postes et les persuader que la guerre allait se dérouler aussi sur le sol français :

“En moins d'une trentaine d'années, les attitudes et la sensibilité à l'égard de la violence ont beaucoup évolué. L'image télévisée, terrain de l'affect, y a beaucoup contribué. Le besoin de sécurité des sociétés prospères et protégées, de surcroît vieillissantes, s'est beaucoup renforcé. En France, par exemple, durant la guerre d'Algérie, où les attentats vers 1961-1962 étaient quasi-quotidiens, la vie continuait dans un Paris où la violence était infiniment plus présente concrètement que durant la guerre du Golfe.”⁹²

Cette psychose surréaliste de la guerre fut encore plus visible, lorsque l'on s'aperçut que les gens faisaient des réserves de nourriture chez eux. Les images à la télévision de rayons vides dans les grandes surfaces, montrèrent à quel point les français craignaient que la guerre n'arrive chez eux, ou du moins que les conséquences d'une guerre longue ne les touche directement⁹³.

“La population, consciente d'avoir assisté à un évènement qui la dépassait et qui marquait la fin d'une ère de paix, d'équilibre de la terreur entre l'Est et l'Ouest, a vu repasser l'ombre de ce qu'elle redoute le plus : une guerre mondiale. J'ai vu resurgir un phénomène que j'avais connu sous l'Occupation : la peur de masse. Elle n'a rien à voir avec la peur individuelle. Elle se cache sous une indifférence apparente, voire une certaine joie de vivre. C'est une peur profonde qui conduit à nier les faits.”⁹⁴

Cette psychose prenait sa source dans le traitement médiatique de la préparation à la guerre, car la télévision diffusait chaque jour des chiffres sur l'économie, l'état de la bourse, et bien sûr, les inévitables “enquêtes” sur les risques de pénuries en cas de guerre longue et “mondiale”⁹⁵. Les téléspectateurs français voyaient quotidiennement une quantité non négligeable de reportages, basés sur des “prospectives d'avenir” (terme préféré d'Henri Sannier, un des présentateurs du journal télévisé du soir sur Antenne 2), où divers scénarios étaient suggérés : réapparition des tickets de rationnement, augmentation fulgurante du prix de l'essence, vitesse des voitures limitée progressivement afin de diminuer la consommation d'essence, restriction de la consommation d'essence,... Ces images étaient accompagnées de commentaires “rassurants” sur les parisiens “redécouvrant les joies du vélo”. Fait révélateur de la volonté des journalistes de mettre en scène l'actualité : durant toute la période de la crise et de la guerre du Golfe, la rubrique “Bourse” faisait partie intégrante du journal. Le lien entre la guerre et les risques de crise économique était fait à la télévision, avant même le début de la guerre. Une nouvelle fois, l'information précédait l'évènement (qui ne se produisit d'ailleurs jamais).

Après avoir de tels montages en images et avoir entendu de tels commentaires, fallait s'étonner de voir des citoyens faire des réserves d'essence dans leurs baignoires, ou dévaliser les grands magasins, vidant en priorité les rayons de pâtes, de sucre, farine, riz et huile ? Il y eut progressivement des “enquêtes” de la part des journalistes, sur ces attitudes plus qu'illogiques, qui témoignaient avant tout d'une incompréhension de la réalité. Dans une rubrique “psychose guerrière”, Antenne 2 diffusa les images de consommateurs se précipitant sur les rayons de sucre, huile ou pâtes dans des grandes surfaces du Sud de la France.

⁹² “La persuasion de masse”, op. cit., p.22

⁹³ Voir en Annexe le montage photos

⁹⁴ Paul VIRILIO, interview accordée à “Télérama”, n° 2192 du 15 janvier 1992

⁹⁵ Voir en Annexe le montage photos

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

Après avoir interviewé des consommateurs qui déclaraient “c’est la guerre” (nous ne sommes alors que le 13 janvier, la guerre ne commencera que le 17 janvier,... en Irak), et un manutentionnaire qui semblait dépassé par les événements, un comportementaliste fut appelé à la rescousse :

“C’est pathologique: c’est le comportement d’amasement d’un animal de laboratoire qui a peur.”⁹⁶

Peur de quoi ? Peur due à quoi ? Quelle fut la cause de ce mouvement de masse ? Tant de questions que de bons journalistes auraient dû poser, mais qu’ils ne posèrent pas. Les médias ont-ils alors servi de caisse de résonance, amplifiant et déformant la réalité, en surinformant les citoyens sans relativiser leurs propos ? Analyser les événements, leurs causes profondes et leurs conséquences - après les événements en question, et pas avant -, tel aurait dû être le véritable travail d’information des journalistes. La situation de crise internationale fut déformée, car les caméras étaient essentiellement tournées vers le sensationnel. Saddam Hussein diabolisé, les arabes massés, l’armée irakienne prête à gazer tout le monde et menaçant les citoyens occidentaux : l’information n’a-t-elle pas été sélective, les journalistes se fixant essentiellement sur l’exceptionnel et le spectaculaire ?

3- Une couverture sélective de l’information ?

Tous les discours enflammés de Saddam Hussein “le fanatique”, adressés directement aux populations arabes et aux occidentaux, furent durant plus de cinq mois l’une des principales informations données sur nos écrans de télévision (avec les préparatifs militaires, bien sûr). Nul besoin d’analyses, les images parlaient d’elles-mêmes, les discours étaient parfaitement compréhensibles. C’est du moins comme cela que l’information donnée à l’époque peut aujourd’hui être interprétée. Ce mode de fonctionnement de l’information, privilégier la simplicité spectaculaire à la complexité de la réalité, avait cependant ses inconvénients. Ces défauts d’une information-spectacle ne passèrent cependant pas inaperçus. En voici quelques exemples.

a) Éviter de parler de ce qui dérange : le vrai visage de l’Arabie Saoudite / George Bush en prière

De nombreuses informations furent occultées, et quelques images méritant des commentaires et des analyses poussées, furent passées rapidement sous silence. Le rôle de l’Arabie Saoudite dans le financement de mouvements islamiques arabes, en est un exemple :

“Les États-Unis n’ont jamais eu de mots trop forts pour condamner le fondamentalisme musulman. Se sont-ils aperçus que le siège mondial de ce fondamentalisme était ... l’Arabie Saoudite ? Celle-ci a financé à portefeuille ouvert, (...) les mouvements intégristes musulmans du monde entier ! Entre autres, et depuis des années, c’est elle qui finance les intégristes algériens.”⁹⁷

L’appartenance de ce pays à la coalition, et sa position de pays directement menacé par l’Irak, dispensèrent ce pays de certaines d’enquêtes de la part des journalistes. De même, au moment où Saddam Hussein était qualifié de fanatique, que les arabes musulmans étaient filmés sortant en “masses” des mosquées, le président George Bush faisait régulièrement des appels à la prière, invoquait Dieu pour chacun de ses actes, et allait même prier en compagnie de sa femme face aux caméras de télévision américaines, à la veille du début des combats. Il n’y eut pas de commentaires engagés, et critiques sur cet homme d’Etat qui, comme le président Irakien, allait prier et invoquait Dieu. La sélection faite dès le début de la crise, continua jusqu’à la fin de la guerre, sans remise en cause ni autocritique de la part des journalistes.

Pourtant, après la guerre, quelques journalistes révélèrent l’existence de montages et de trucages fabriqués durant la guerre. Le but de ces montages avait été de donner une fausse image du Monde Arabe basée sur des stéréotypes.

⁹⁶ Journal du 13 janvier, A2, 20h00

⁹⁷ Michel JOBERT (16/08/90), op. cit., p. 28

Chapitre I : contextes de la crise à travers la télévision

b) Stéréotypes en images

Voici trois exemples révélateurs de la fabrication de stéréotypes par certains journalistes :

“Une équipe filme un supermarché. Dans un coin, une vendeuse nettoie à l'eau de Javel une dizaine de rayons qu'elle vient de débarrasser. Le caméraman, délaissant les victuailles qui regorgent dans son dos, filme les rayonnages déserts. La femme se met en colère. “Filmez le reste, la nourriture! Pourquoi seulement ce qui est vide ?” Au montage, le son est coupé. Reste cette femme, les bras levés, semblant se lamenter devant tant de misère

Une télévision paie un pompiste égyptien d'Amman. On lui demande de s'habiller en Koweïtien. Tout en blanc, superbe, l'homme glisse sa pompe dans la voiture, l'air soucieux. Beau sujet sur ces émirs qui vendaient du pétrole au monde entier, obligés désormais de faire le pompiste dans la capitale jordanienne.

Une autre équipe envahit l'aéroport international, havre de milliers de réfugiés, pose de la nourriture sur une couverture et filme les pauvres affamés mangeant à même le sol.

“Quel image donne t-on de notre pays à l'étranger ? Interroge (un) journaliste jordanien. Pauvres gens affamés ou psychopathes assoiffés de sang hurlant “Saddam” à longueur de journée !”⁹⁸

Les journalistes ont-ils voulu préparer les populations des pays engagés à une guerre, en diffusant certains reportages sélectionnés, voire truqués, afin de bien montrer le visage de l'ennemi et ce dont il était capable ? Ces trucages démontraient toujours la lâcheté ou la barbarie des irakiens et de leurs “alliés” arabes. Les prématurés koweïtiens arrachés de leurs couveuses par les soldats irakiens, la “catastrophe écologique du siècle” déclenchée par les mêmes soldats, les prétendues usines de lait en poudre fabriquant des gaz de combat, faisaient partie de cette sélection de l'information : les ennemis devaient avoir tous les défauts véhiculés par des rumeurs, d'où la fabrication d'images pour les illustrer.

Mais parfois, nul besoin de fabriquer des reportages. A la fin de la guerre, lorsque de nombreux soldats se rendirent, la télévision diffusa une image que l'on pourrait qualifier aujourd'hui de “classique”, la chaussure d'un soldat, abandonnée sur le sable :

“Cette terrible chaussure montrée le 26 février avec cet éternel commentaire : “dans la fuite, certains soldats ont préféré...” Cette chaussure, c'est la même que celle de 1956 dans le Sinaï, ou celle de 1967 ou 1973, celle du symbole constant du mépris occidental, de l'humiliation arabe.”⁹⁹

Confusions, amalgames, stéréotypes, information sélective, oublis et occultations diverses, nous incitent, deux ans après la guerre, à nous demander si les médias n'ont pas joué inconsciemment le rôle de messagers de la guerre. La question se pose différemment en ce qui concerne l'information donnée durant les quarante-deux jours de guerre. L'actualité de ce début d'année 1991 à la télévision fut consacrée uniquement à cette guerre. La crise d'une durée de plus de cinq mois fut suffisamment longue, pour que les journalistes aient le temps de présenter à leurs millions de téléspectateurs la première “guerre en direct”, la “guerre en images”.

⁹⁸ Alain WOODROW, op. cit., p. 151 à 153

⁹⁹ Dominique WOLTON, op cit., p. 173

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

CHAPITRE II

L'ACTUALITE DE LA GUERRE EN IMAGES

A) Images brutes : la « victoire inconditionnelle » après 48 heures de guerre

Le média électronique a complètement révolutionné nos notions du temps et de l'espace. La radio, puis la télévision, et aujourd'hui le satellite et l'informatique ont réalisé le miracle d'abolir la distance.(...) Dès à présent, l'image se substitue progressivement à l'écrit pour faire circuler l'information à travers le monde.(...) L'image, quoi de plus séduisant ? Elle se donne totalement, dans l'instant, à un public devenu blasé, pressé, qui n'a ni le temps, ni l'envie, ni parfois la capacité de s'attarder, d'examiner, encore moins d'analyser le message reçu. L'image, c'est la facilité : elle encourage la paresse, la passivité. Elle fait d'abord résonner l'hémisphère gauche du cerveau, en appelant plus à l'émotion qu'à la raison.(...)¹

1- L'euphorie des journalistes durant les premiers jours de guerre télévisée

a) Explications

Employer le terme "euphorie" pour décrire l'attitude des journalistes durant la guerre, peut paraître exagéré. Pourtant, il n'existe pas d'autre définition de cette attitude, qui a consisté à nous présenter "la guerre en images" comme s'il s'agissait de la suite de "la guerre des étoiles"² ou d'un film à grand spectacle.

Les présentateurs et les envoyés spéciaux "jouèrent" tellement à la guerre qu'ils en oublièrent tout sens de la réalité. Qui, en effet, n'a pas vu, avant le début des combats, au moins un journaliste se parer d'un masque à gaz en direct de Tel-Aviv ou de Riyad ? Cérémonie télévisuelle macabre, où le spectaculaire l'emporte sur l'information, où l'excitation de l'attente de la guerre se lit sur les visages, et s'entend à travers les commentaires : "Ici, chacun est prêt", ou encore, "C'est avec une certaine appréhension que nous attendons la fin de l'ultimatum, dans..."³.

L'euphorie de la guerre se lisait sur les visages des présentateurs et des envoyés spéciaux dès les premiers bombardements de Bagdad :

"Les premiers jours, c'était l'euphorie. La télévision avait découvert la guerre technologique, aseptisée, presque bénéfique: le mot clé était "chirurgical". Ce n'était qu'un gigantesque jeu électronique. A tel point, ironisait le New York Times, que les téléspectateurs pouvaient "s'imaginer qu'ils suivaient une importante manifestation sportive"⁴.

L'image étant le principal souci des rédactions, le commentaire passa bien loin derrière.

¹ Alain WOODROW, "Information-Manipulation", op. cit., pp. 21-22

² Henri Sannier, au journal d'Antenne 2 de 20h, du 20 janvier : "C'est un peu la guerre des étoiles avant l'heure".

³ Expressions entendues sur toutes les chaînes de télévision, et citées dans la plupart des ouvrages sur la télévision et la guerre du Golfe.

⁴ Alain WODROOW, op. cit., p. 114.

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

b) Guerre chirurgicale : contradictions dans les images et les commentaires

Ainsi, la guerre "chirurgicale", puisqu'elle était d'un genre nouveau, plus "humaine", plus "propre", pouvait se montrer sans aucune gêne. Et on ne se priva pas de nous montrer ce que les avions avaient filmé : une cible dirigée sur un objectif en noir et blanc, avec la voix à peine audible d'un pilote avertissant qu'il allait tirer. Un commentaire s'ajoutait à ces images, afin de d'expliquer en des termes simples ce qu'il s'était passé, là sous les yeux ébahis des téléspectateurs. Ce commentaire se termina par ce mot démontrant que le journaliste était pris dans le jeu et l'excitation de la guerre, "**touché !**".

Sur Antenne 2, le présentateur Henri Sannier ne pouvait pas s'empêcher, chaque soir, d'invectiver les téléspectateurs, de leur signaler qu'ils "*devaient regarder*", que les images étaient "spectaculaires", etc.

Chaque sujet sur les armes utilisées par les coalisés était commenté d'une manière qui ne pouvait pas laisser de doute sur l'étonnement de certains journalistes, et l'euphorie qui les gagnait chaque fois que des avions décollaient. Lors de certains reportages sur "la guerre chirurgicale", la télévision nous diffusait des défilés d'images d'avions furtifs "F-117", ou de Mirages, de missiles "intelligents" entrant dans les immeubles par une fenêtre, pour détruire exactement ce pour quoi l'ordinateur du missile était programmé. D'après les commentaires des journalistes qui n'avaient aucune preuve de ce qu'ils avançaient - à part la parole des militaires - la guerre était "propre", les bombardements étaient faits "au scalpel", avec "une précision inimaginable"⁵. Or, il arriva lors de la présentation quotidienne des bombardements que le commentateur se trompe, pris par le rythme effréné de l'euphorie des images d'une guerre propre. Ainsi, à la fin d'un reportage, précisément intitulé "guerre chirurgicale", le commentateur décrit la dernière image de la sorte : "**et ce soir, les B-52 décollent, pour continuer...**" Sans doute ce journaliste ne connaissait-il pas la réputation des B-52, dont la spécialité est le largage de bombes en tapis, c'est-à-dire des bombardements visant essentiellement des zones habitées et non des "sites stratégiques".

L'erreur était à la mesure de la jouissance éprouvée à la vue de ce spectacle : énorme.

c) Une information faite de rumeurs, de confusions, d'erreurs et d'hypothèses

Méconnaissance et euphorie se mêlaient pour donner à la guerre un aspect humain, le tout amplifié par le fait que les journalistes dépendirent uniquement des militaires pour s'informer et informer leurs téléspectateurs du bon déroulement de la guerre. Les deux principales sources d'information utilisées par les journalistes de la télévision française au début de la guerre furent CNN, présente à Bagdad et les militaires basés en Arabie Saoudite. Les premiers briefings des militaires ne laissaient pas de doute sur une victoire inconditionnelle de la coalition après 48 heures de bombardements. Ces communiqués de victoire furent tout simplement repris intégralement par la télévision, la radio et par les journaux, sans que ces informations aient été au préalable vérifiées par les journalistes, comme les lois de leur métier les y incitent⁶:

"Les communiqués de victoire annoncés par l'état-major américain sont repris, amplifiés, commentés. Dans l'effervescence ambiante, les chiffres les plus fantaisistes circulent. 18.000 tonnes de bombes déversées sur Bagdad, au lieu de 1.800, toutes les télés et radios l'ont dit. Mais alors que New York reprend le train-train quotidien de l'information, sitôt passé le premier coup de chauffe, Paris, pris dans l'euphorie des premières heures, continue à diffuser des journaux à rallonge.⁷ Le début des opérations aériennes (17/1) n'a pas contribué (...) à la crédibilité des médias. Ceux-ci, dès le lendemain, célébraient une victoire écrasante des coalisés, faisant écho à des déclarations prématurées annonçant que la défense irakienne avait été submergée, que le bombardement avait détruit tous les objectifs désignés. Bref, la guerre avait été gagnée en 24 heures.(...) Le public attend du journaliste, exempt de cet épreuve, un jugement plus serein. S'il est dupe, lui aussi, de l'enthousiasme des premières heures, qu'il soit au moins le premier à réagir contre les illusions, au nom de sa vocation de démystificateur."

⁵ Ce furent les termes exacts employés durant les premiers jours de la guerre par les journalistes.

⁶ Maurice PRESTAT, chapitre II (Guerre médiatique) de l'ouvrage collectif "La persuasion de masse", pp. 79-80

⁷ Olivier TOSCAR, "Audiovisuel : l'offensive de l'information en continu", in "Médiaspouvoirs", op. cit., pp. 164- 165

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

La précipitation, cette précipitation qui veut que le journaliste d'une chaîne informe le plus vite possible le téléspectateur, avant la chaîne concurrente, est la cause d'erreurs énormes que l'on pourrait qualifier de désinformation.⁸

Le terme de "mal-information"⁹ serait peut-être plus approprié. Mal-information, car l'information qui nous fut donnée durant toute la durée de la guerre, ne fut que la simple répercussion de rumeurs, la répétition et la déformation des propos des militaires ou d'autres personnes. Pour l'audience, il fallait annoncer des nouvelles que d'autres n'avaient pas. Quoi de mieux que de les inventer, les créer de toutes pièces ?

Alors, les journalistes devancèrent de nouveau l'évènement, comme durant la crise.

Ainsi, sur TF1, au journal de 20 h, le 21 janvier 1991, Charles Villeneuve, qui s'était auto-proclamé "spécialiste" des questions militaires, affirmait que l'attaque sur le Koweït commencerait "début février". Elle commença le 24 février! L'euphorie avait amené les journalistes à faire des prévisions que personne ne contesta.

d) La télévision, arme de guerre ?

Dans le chapitre précédent, nous posons la question de savoir si la télévision, par ses effets émotionnels puissants, pouvait influencer l'opinion. Il convient à présent de reposer cette question à propos de sa responsabilité dans la perception par l'opinion d'une "guerre propre". En effet, l'excitation qui se lisait sur les visages de certains des présentateurs-vedettes, n'a-t-elle pas influencé l'opinion, quant à l'idée d'une guerre "humaine", d'une victoire inconditionnelle, et lui donner ainsi de bonnes raisons d'être euphorique et de ne s'intéresser qu'au côté spectaculaire et technique de la guerre ?

Le sentiment des journalistes d'avoir à informer les téléspectateurs sur quelque chose de totalement nouveau, les rendit capables de tout, même d'inventer l'information ou de la transformer afin de ne pas décevoir la "clientèle". De ce fait, beaucoup de commentaires étaient démesurément irréalistes : la plupart des envoyés spéciaux décrivaient la guerre comme s'il s'agissait d'une superproduction hollywoodienne :

"Je parle de l'hystérie de divers milieux, notamment celui de l'audiovisuel. Les gens paraissent ravis de ce qui arrivait : les petits drapeaux, les flonflons, le Clemenceau, les belles images dans les magazines..."¹⁰

"Cette mise en scène autour de la mort par la violence, se couronne du panache sinistre de la haine. Je les ai tous écoutés, nos commentateurs habituels, se précipitant sur les mêmes nouvelles et les mêmes images, avec la hâte d'insecte assoiffés."¹¹

Avec un certain recul, on peut aujourd'hui constater que les médias furent une arme de guerre efficace.

Personne ne pouvait, durant les premiers jours de la guerre, douter de la sincérité des propos et des images qui étaient transmis. Et ces images étaient si "belles", si surprenantes, que peu de gens pouvaient réaliser qu'elles représentaient une véritable guerre. De plus, les journalistes et techniciens de la télévision insistèrent tant sur l'aspect technique de leur travail, qu'il n'était plus possible à la fin de se demander ce que cette guerre impliquerait pour la région, quelles en seraient les conséquences, etc.

La guerre en direct, c'était surtout une démonstration des capacités des armées occidentales de mener une "guerre propre". Le type de guerre que seul l'Occident semblait être capable de mener. Un journaliste de TF1 parla même de "**victoire du monde civilisé**"¹². Les journalistes, par l'emploi de telles formules faisaient de la télévision une véritable arme de guerre, une arme psychologique adressée directement aux citoyens français apeurés, donc fragiles. C'est du moins l'analyse qui peut être faite deux ans après, avec un certain recul.

Le reste de l'actualité n'intéressait pas les journalistes, qui admiraient leurs prouesses techniques uniques dans l'histoire de la télévision.

⁸ Mais ne s'agissait-il pas en fait simplement d'une incompétence interne à certaines rédactions ?

⁹ Cf. Dominique WOLTON, "WarGame" et Alain WOODROW, "Information-Manipulation"

¹⁰ Michel JOBERT, "Journal du Golfe", op. cit., p.130 (le 20/12/90)

¹¹ idem, p. 165 (le 26/01/91)

¹² Charles Villeneuve

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

D'ailleurs, lors du journal de 20h du 19 janvier sur Antenne 2, le ministre de la défense Jean-Pierre Chevènement, en direct de Riyad, déclara :

“Si je peux dire quelque chose aux Français, c'est que ce n'est pas la même chose sur place, et ... peut-être à la télévision : dans la réalité (sic), ces scuds ont une portée de 600 kilomètres, donc l'alerte est donnée dans un cercle de 1200 kilomètres de diamètre ; il y a très peu de chance que ces missiles très peu précis nous tombent sur le nez, il n'y a pas encore eu un seul mort, c'est une arme psychologique redoutable. (...) Mais un conflit comme celui-là ne se réduit pas à l'aspect technologique. (...) Et puis surtout, derrière l'aspect militaire, il y a l'aspect culturel : il y a l'affrontement des intégrismes, des nationalismes rivaux, il y a une région qui est un baril de poudre. Prenons toujours une vue large du problème, tout cela ne se réduit pas à la dimension militaire”.

Ce message s'adressait directement aux journalistes, notamment à ceux de la télévision, cette dernière étant nommément citée. En effet, la télévision se bornait à ne diffuser que des images spectaculaires de la guerre, se réduisant à la dimension strictement militaire du conflit. Cela ne dura pas longtemps, car une donnée imprévue allait s'imposer aux journalistes : l'actualité, la vraie, allait prendre le pas sur l'euphorie des premiers jours.

2 - Les nouvelles réalités de la guerre apparaissent après une semaine

Diaboliser l'adversaire paraissait chose facile, Saddam Hussein n'étant pas le modèle du parfait démocrate, tel qu'il est défini en Occident. Faire passer les “masses” arabes pour des fanatiques, des gens naïfs, ou des barbares sans civilisation fut tout aussi facile (sélection des reportages, montages, etc.). Déclarer l'armée irakienne comme étant la “quatrième du monde” était simple, ce n'était pas Saddam Hussein, trop fier de son armée, qui allait contredire nos journalistes sur ce point. Mais déclarer la victoire certaine au bout d'une nuit et d'un jour de bombardements “chirurgicaux”, fut une information moins aisée à justifier, car cette fois-ci, Saddam Hussein avait un moyen d'infirmer les déclarations faites au début des bombardements : la riposte militaire.

a) La riposte irakienne : une guerre plus longue que prévu

A partir du 18 janvier, les caméras étaient toutes tournées vers l'Irak, car on s'aperçut avec surprise que Saddam Hussein pouvait répondre. Ainsi, l'envoi de Scuds irakiens sur Tel-Aviv et Dhahran, dès la nuit du 18 janvier remit pour une première fois en cause les médias. Ceux-ci avaient annoncé une victoire inconditionnelle après quarante huit heures de guerre, mais la riposte irakienne démontrait qu'il s'étaient trompés dans leurs prédictions. La durée de la guerre constitua une nouvelle remise en question des médias. Ces derniers avaient pronostiqué une “guerre courte”. Elle dura quarante-deux jours. **Les journalistes, qui avaient répété comme paroles d'évangiles ce que les militaires leur avaient déclaré, n'avaient jamais pris la précaution de vérifier leurs dires, ou du moins d'en douter...** L'emploi de leurres par l'armée irakienne peut illustrer ce manque de curiosité et d'investigation de la part des journalistes durant les cinq mois de préparation à la guerre :

“Voilà que la presse italienne révélait opportunément qu'une société de Turin avait vendu à l'Irak des milliers de faux chars, de faux avions, de fausses rampes de fusées... En matière synthétique. Quoi ? Saddam Hussein s'était donc préparé à l'attaque qu'on lui annonçait depuis six mois ?”¹³

Aucun journaliste n'avait accompli de véritable enquête sur le système défensif de l'Irak. Tous ne s'étaient intéressés qu'aux préparatifs de guerre de la coalition qui avait promis que la guerre serait propre et “chirurgicale grâce à leur armement “intelligent” et ultra-sophistiqué.

¹³ Jean-François KAHN, “le choc des mensonges”, “L'Évènement du jeudi”, n° 325, semaine du 24 au 30 janvier 1991

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

b) Bombardements “chirurgicaux” : nouvelles réalités

Le concept de bombardements “chirurgicaux” fut discuté bien après le début des combats, mais il était trop tard pour réagir contre une guerre qui s'avéra être une guerre comme toutes les autres. Face à une machine avide d'informations et d'images sensationnelles, le Quartier Général américain n'eut aucun mal à faire passer ses communiqués de victoire. Ceux-ci avaient été amplement repris par des journalistes ébahis par les capacités militaires américains. Les images des bombes guidées constituèrent dès lors l'essentiel des informations télévisées.

“Comme toujours les officiels américains ne furent pas avares de chiffres sur lesquels les médias pouvaient laisser aller leur imagination : 88 500 tonnes de bombes lancées pendant le conflit (mais 70% ont raté leurs cibles, on ne le saura que plus tard), de fiches techniques (armes chimiques, les fossés remplis de pétrole, les leurres, le demi-million de mines en partie chimiques). La fonction de caisse de résonance des médias a été utilisée à plein par le commandement allié.”¹⁴

Cette fonction de caisse de résonance fut telle, que la guerre vécue quotidiennement par les téléspectateurs tourna rapidement au spectacle. Parler de “spectacle” peut paraître exagéré, mais le vocabulaire empreinté par certains envoyés spéciaux et présentateurs de journaux confirme cet aspect¹⁵:

*“C'est superbe”,
“regardez ce déploiement de force fantastique”
“les images que vous allez voir sont uniques en leur genre”*

Beaucoup ne pouvaient pas contenir leur fascination devant les images d'une guerre “en direct”. Cependant, après quelques semaines, la guerre “chirurgicale” fut moins présente sur les écrans de télévision, car moins efficace que prévu : elle permettait effectivement de détruire les moyens de transmission irakiens sans toucher de civils, mais l'impact psychologique des bombardements “classiques” était inexistant. Or, dans toute guerre, l'impact psychologique des bombardements intensifs sur les troupes ou les populations permet une victoire rapide. Les troupes de la coalition et les médias, face à la capacité de résistance inattendue des militaires et des civils irakiens, durent bien vite se rendre à l'évidence : la guerre ne pouvait pas être gagnée si le moral des irakiens n'était pas atteint.

Les reportages à la télévision changèrent alors d'aspect deux semaines environ après le début des bombardements. A base d'images d'archives des armées américaine et britannique, les médias audiovisuels diffusèrent des reportages sur les dernières armes ultra-modernes que les américains et les britanniques utilisaient. Ce fut le cas pour la bombe américaine F.A.E (Fuel Air Explosive) décrite ainsi dans un reportage¹⁶ : “Elle se situe entre la bombe au napalm et la bombe à neutrons”. Ce reportage était fait à partir d'un montage de dessins montrant le fonctionnement de cette arme : l'ionisation de l'air résultant de l'explosion de la bombe, brouillait tous les systèmes électroniques et électriques de l'ennemi.

Mais le plus terrifiant fut la série de dessins montrant les effets de cette bombe sur les troupes adverses : “Le mélange de propane et de napalm, en s'enflammant, consomme tout l'oxygène et asphyxie les soldats”.

Les images des premiers jours sur la première guerre “propre” cédèrent progressivement la place à ce type de reportages sur le nouveau tournant de la guerre.

Nous fumes ainsi informés des discussions qui s'engageaient au Sénat américain sur l'utilisation ou non de la bombe à neutrons, comme s'il s'agissait d'un fait banal. Aucun journaliste de télévision ne releva ni n'analysa le changement de discours de la part des sénateurs américains, comme lors du journal télévisé du 15 janvier :

¹⁴ In “La persuasion de masse”, op. cit., p. 133. L'état-major américain reconnut par la suite (près d'un an après la fin de la guerre) que ce type de bombe n'avait représenté que 7% du total des bombes utilisées.

¹⁵ Ces phrases, ou des phrases du même type, exprimant le même étonnement, furent prononcées par pratiquement tous les présentateurs et journalistes envoyés sur les lieux des combats. Dans tous les ouvrages concernant la télévision, que nous citons, cette constatation est faite, que les journalistes travaillant en direct ne surent pas se contenir.

¹⁶ Journal d'Antenne 2 du 15 janvier 1991, 13h.

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

“La bombe à Neutrons, les américains avaient dit qu'ils ne l'utiliseraient pas. Il y avait un fort pourcentage de l'opinion américaine qui était contre son utilisation. Néanmoins, les sénateurs, ces derniers temps, commençaient à en parler, et peut-être, si vous voulez, que Saddam Hussein, en se disant que, à la fois l'offensive terrestre était imminente, et à la fois que les américains avaient l'air décidés d'utiliser d'autres types d'armement pour cette offensive, peut-être que, à ce moment là, cela explique sa décision”¹⁷.

Les journalistes se contentaient de cette “explication”, comme chaque fois qu'une arme non conventionnelle, en possession des armées de la coalition, était décrite. De nouveau, aucune suggestion n'était faite quant-à l'abandon par ladite coalition de la stratégie de la “guerre propre”. Cependant, tous ces éléments nouveaux mis bout à bout forcèrent les rédactions des télévisions et des médias en général, à plus de méfiance et de précautions. Les nouvelles réalités de la guerre s'imposaient aux journalistes. Ce changement soudain les incitèrent à accomplir leur travail et à se poser des questions, notamment sur les buts de guerre américains.

c) Premières questions sur les motivations américaines

* Détruire la puissance militaire de l'Irak ?

“La victoire militaire relança le débat “d'un droit à deux vitesses”, et une rumeur, qui avait couru sans être relayée au début du conflit, réapparut. Elle prétendait que les Américains avaient en réalité tendu un piège à Saddam Hussein pour se débarrasser d'une puissance militaire trop importante dans cette région. L'implicite dans cette rumeur était celui-ci : les Occidentaux ont été victimes, médias en tête, d'une énorme entreprise de désinformation bien orchestrée par un président américain issu des services secrets et habitué à de telles pratiques.”¹⁸

Tout, dans le déroulement de la guerre, donnait l'apparence que cette thèse était bonne. Les bombardements intenses, les discours de plus en plus fréquents quant-à une destruction du potentiel militaire irakien en Irak même, et non plus uniquement au Koweït, démontraient cette volonté de détruire l'armée irakienne. Le Droit cédait la place à l'individualisme sécuritaire occidental, et les médias s'en rendirent compte lorsque la guerre revêtit son vrai visage : frapper abondamment, partout, le plus longtemps possible. Les analyses “historico-stratégiques” rares durant la crise, firent leur véritable apparition lorsqu'il parut évident que les américains avaient d'autres choses à défendre que le droit dans la région du Golfe. Des journalistes remarquèrent que l'Occident avait commencé à craindre l'Irak lorsque la guerre avec l'Iran avait pris fin. L'Irak se trouvait alors être la principale puissance militaire de la région, avec Israël. Les puissances occidentales, connaissant bien la question, pour avoir fourni à l'Irak la plupart de son armement (avec l'Union Soviétique), virent bien vite en Saddam Hussein un dangereux personnage, capable d'utiliser son potentiel militaire à des fins différentes de celles prévues par elles. La polémique sur les buts de guerre occidentaux aidant, les chancelleries ne cachèrent plus leur principale crainte : empêcher l'Irak de posséder l'arme nucléaire.

“Au mois de novembre 1990, le président George Bush affirmait que, dans un délai de six mois, l'Irak pouvait se doter de l'arme nucléaire. Jusque là, les prévisions de la CIA étaient de l'ordre de cinq ans... Cette menace contribua à mobiliser l'opinion internationale en faveur de la guerre”¹⁹.

¹⁷ Journal d'Antenne 2 du 15 janvier 1991, 13h.

¹⁸ Cf. “War Game”, op. cit., p.37

¹⁹ Alain GRESH, “M.Bush, la bombe et le dictateur de Bagdad”, in “Le Monde Diplomatique”, juillet 1992, p. 23. La suite de l'article est révélatrice de l'utilisation des médias par les gouvernements coalisés : on ne sut que plus tard que l'Irak n'était pas un véritable danger nucléaire : “Aujourd'hui, c'est sur la base (d'un document réunissant 45 000 pages sur le programme nucléaire de l'Irak) qu'une réunion secrète d'experts(...), conclut dans un sens totalement différent: à la veille de la guerre, il fallait trois ans au moins, et sans doute plus, pour que l'Irak acquière l'arme nucléaire.”

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

Avant le conflit, des opposants à la guerre avaient déjà évoqué la volonté des États-Unis de détruire le potentiel nucléaire irakien comme buts de guerre. Mais les médias ne s'y étaient pas intéressés. Les pacifistes n'avaient pas manifesté leur mécontentement uniquement sur ce point. Ils furent les premiers à déclarer que cette guerre était une guerre américaine, pour "la défense des intérêts pétroliers américains dans la région". Lorsqu'il parut évident que le pétrole était l'un des autres enjeux de la guerre, la thèse des opposants au conflit fut reprise par les médias.

* Le contrôle du pétrole

Durant les premiers jours de la crise, les chiffres les plus fous furent cités au sujet du contrôle du pétrole par Saddam Hussein. Les médias dramatisèrent la situation : ils parlèrent du contrôle par l'Irak de plus de 50 % des réserves de pétrole, si on laissait Saddam Hussein annexer le Koweït. Or, en cherchant dans n'importe quel dictionnaire, ouvrage spécialisé, ou simplement dans une encyclopédie, tout journaliste aurait pu constater que l'Irak possède environ 10 % des réserves mondiales de pétrole, le Koweït 9,4 %. Donc, si l'Irak avait annexé le Koweït, ce seraient environ 20 % des réserves mondiales de pétrole qui auraient été détenues par l'Irak, et non les 50 % tant cités par les médias.

Pour expliquer l'acharnement américain à détruire l'Irak, les médias suggérèrent que la coalition avait aussi pour but de protéger l'alimentation en pétrole des pays industrialisés. Ceci justifiait de détruire le potentiel offensif de l'Irak. Cette argumentation était déjà bien éloignée de celle défendue par les pays de la coalition aux premiers jours de la crise (la défense du Droit International), mais elle se rapprochait plus de la réalité.

d) Censure, erreurs et désinformation : les nouvelles réalités

A la fin de la guerre, après une phase terrestre des combats qui avait duré 100 heures seulement, une question était sur toutes les lèvres des téléspectateurs : **mais où était donc la "quatrième armée du monde" ?** Il n'y eut pas de réponse, mais elle était évidente, les effectifs de l'armée irakienne avaient été amplifiés, exagérés par les états-majors, puis relayés par les médias. Cela illustre ce que des spécialistes des médias et sociologues²⁰ nomment "DESINFORMATION".

Les premières analyses sur les erreurs des journalistes furent faites seulement après la guerre :

"La guerre du Golfe a fait apparaître ce trait que même dans les pays libres, l'information pouvait être à la fois victime d'interdits et sujette elle-même à une mise en cause"²¹

Censure, mal-information et désinformation sont ici dénoncées comme ayant été l'un des aspects les plus visibles de l'information durant la guerre du Golfe. On s'aperçut aussi que dans nos démocraties, la censure était possible :

"Il est singulier qu'une partie des professionnels des médias en Occident aient paru découvrir, à l'occasion de la Guerre du Golfe, qu'ils sont, en temps de guerre, manipulés, comme si la propagande était seulement destinée à l'adversaire"²²

Les nouvelles réalités qui s'imposaient aux journalistes les incitèrent à plus de modération dans leurs propos. Ils furent aidés à cet effet par des spécialistes de la guerre, présents quotidiennement sur les plateaux de télévision. L'aspect spectaculaire de la guerre demeurait, mais les informations données semblaient toutefois plus crédibles, car les spécialistes invités avaient l'avantage de savoir de quoi ils parlaient.

²⁰ Cf. les ouvrages d'Alain WOODROW, "Information-Manipulation", Dominique WOLTON "War Game", et Gérard CHALIAND, "La persuasion de masse", op. cit.

²¹ Marc FERRO, "L'information en uniforme", op. cit., p. 8.

²² cf. "La persuasion de masse", op. cit., p. 21

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

3- Remises en cause de la télévision : les consultants corrigent et relativisent

Les événements étant bien plus complexes que prévu et la guerre ne se déroulant pas selon le scénario des militaires et des "journalistes-spécialistes-de-la-guerre", les rédactions des chaînes se trouvèrent bien vite devant une évidence : elles étaient incapables d'informer correctement leurs téléspectateurs sur la guerre, et surtout, elles ne désiraient pas commettre les mêmes erreurs d'appréciation que celles commises dès le début de la crise.

a) Pourquoi ce besoin ?

Rappelons certaines scènes vues sur les télévisions du monde entier : des journalistes envoyés dans une capitale d'un pays arabe, et censés dissenter sur des questions précises concernant la région, étaient bien souvent incapables d'être clairs, car ils ne méconnaissaient les pays dans lesquels ils se trouvaient (histoire, géographie, civilisation, langue).

Sur les plateaux des chaînes de télévision, les présentateurs posaient des questions d'ordre militaire et tentaient d'y répondre. Parfois, d'autres journalistes de la chaîne s'improvisaient "spécialistes" des questions militaires. Les journalistes en arrivèrent ainsi à s'entre citer, à répéter des informations non vérifiées, qu'ils ne comprenaient pas toujours. A force d'erreurs, et afin d'expliquer au mieux une actualité qui les dépassait, les différentes rédactions prirent le parti de faire venir sur leurs plateaux des consultants : militaires, diplomates en retraite ou en fonctions, géopoliticiens reconnus.

"L'augmentation de la masse d'informations a créé un besoin d'explications, d'analyses et de commentaires que les journalistes savaient (...) ne pas pouvoir satisfaire. Ils ont pourtant été obligés de les fournir, en recourant à un nombre croissant de spécialistes. En apportant une "matière première" de plus en plus importante, et en direct, les journalistes créaient automatiquement un autre "marché" de l'information, celui de l'explication et de l'analyse, courant le risque supplémentaire de déqualifier le travail du journaliste généraliste. Ce dangereux dérapage n'a pas eu lieu. (...) Au début, les journalistes occupaient tout l'écran. A la fin, les tables rondes succédaient aux tables rondes et les spécialistes aux spécialistes."²³

Selon le journaliste Alain Woodrow²⁴, du quotidien *Le Monde*, les mensonges répercutés par toutes les rédactions de télévision durant les événements de Roumanie (le faux charnier de Timisoara, en décembre 1989), incitèrent (avec retard) les journalistes à une certaine prudence et à un ton plus mesuré. Ceci explique la présence quotidienne de consultants militaires qui conduisirent les journalistes à plus de précautions et à plus de sérénité dans la présentation de la guerre.

b) Qui sont-ils²⁵ ?

A partir du 8 janvier, les spécialistes invités furent essentiellement des représentants des pays du Maghreb et du Machrek (diplomates en poste ou anciens diplomates), des diplomates et hommes politiques français, ou encore bon nombre de géopoliticiens, géostratèges ou militaires :

- **les militaires** (le général Forget pour Antenne 2), commentaient le déroulement de la guerre.
- **les géostratèges et géopoliticiens** : Michel Foucher, Gérard Chaliand, (grand spécialiste de la question palestinienne et de géopolitique), et plus irrégulièrement, Ghassan Salamé (Université Paris-I), ou Yves Lacoste (directeur de la revue Hérodote),
- **les diplomates et hommes politiques français** connaissant bien les questions proche-orientales faisaient part de leur expérience et de leurs opinions : André Giraud (ancien ministre des Affaires Étrangères), Michel Vauzelle, du Parti Socialiste (président de la commission des Affaires étrangères de l'Assemblée Nationale), ou Jean-François Deniau, de l'U.D.F.),
- **les diplomates et hommes politiques directement concernés** par la crise et la guerre du Golfe, tels Sidahmed Ghozali (ministre algérien), Ovadia Soffer (ambassadeur d'Israël en

²³ Cf. Dominique WOLTON, "War Game", op. cit., p. 49

²⁴ Cf. "Information-Manipulation", op. cit.

²⁵ Journaux d'Antenne 2, 20h00, du 8/1/91 au 1/2/91, puis journaux des 15/2 et 22/2, A2, 20h00.

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

France), ou l'ambassadeur d'Irak en France, exposaient leurs opinions et tentaient de justifier leurs engagements personnels.

Cependant, les spécialistes les plus présents à l'écran (à partir du 17 janvier 1991 surtout) étaient des militaires, invités quotidiennement. De plus, ils furent à l'origine d'une polémique virulente après la guerre²⁶, sur la capacité des journalistes à informer convenablement leurs téléspectateurs, sans pour autant faire de leurs plateaux de télévision des messes d'officiers à la retraite. C'est pourquoi nous nous intéresserons uniquement à eux, et à ce qu'ils apportèrent à la compréhension des événements.

Leur dénomination passa de "spécialistes" à "experts", puis finalement, ils furent appelés "consultants". Chaque chaîne de télévision avait ainsi son consultant militaire, comme lors d'une retransmission sportive, où est invité un sportif dont le rôle est de commenter les images de la discipline dans laquelle il excelle. En tant que spécialiste, le consultant militaire donna une analyse différente de celle des journalistes sur la guerre en cours.

c) L'apport : relativisation des chiffres et des faits

Les premiers jours de la guerre avaient été, comme nous l'avons écrit précédemment, l'occasion de multiples dérives et erreurs de la part des journalistes. La venue de consultants militaires permit de rectifier les erreurs des premiers jours. Ainsi, sur Antenne 2, le général Forget commenta presque quotidiennement le déroulement du conflit, avec modération : il expliquait les opérations militaires, sans hypothéquer sur l'avenir, et tentait de comprendre la stratégie irakienne, rien de plus. Aux questions posées par les présentateurs, il ne répondait jamais à la légère, et parfois préférait garder le silence, surtout lorsque les journalistes posaient des questions du genre de celles-ci :

*"savez-vous quand commencera la phase terrestre des combats ?"
"Savez-vous où se trouve actuellement Saddam Hussein ?" (sic)
"Où se trouvent les rampes de missiles scuds, et combien en reste-t-il ?" (sic)*

Parfois, en raison des questions insignifiantes que lui posaient les présentateurs, le consultant militaire s'énervait, tel le général Forget, le 18 janvier au soir, lorsqu'il coupa court aux propos de Henri Sannier : *"Écoutez, on ne va pas épiloguer"*, lança-t-il.²⁷

Sur A2, le général Forget était généralement modéré, voire prudent quant aux sources d'informations sur la guerre, pourtant sources d'origines ... militaires ! Il se devait aussi d'être calme, car le présentateur du journal et le journaliste "spécialiste-des-questions-militaires" insistaient parfois plus sur ce que le consultant ne pouvait pas savoir, que sur ce qu'il était capable d'expliquer. Par exemple, il fallut que le général Forget insiste, le 19 janvier au soir, pour faire comprendre aux journalistes qui lui posaient des questions, que le chiffre de 18.000 tonnes de bombes larguées en 24 heures, était sans doute une erreur, et qu'il s'agissait en fait de ... 1.800 tonnes :

"...alors, parler de dizaines de milliers de tonnes de bombes, vraiment, pour moi, cela n'a pas de sens."²⁸

Mais malgré tout ce que les consultants pouvaient apporter de modération aux chaînes de télévision, cela n'empêcha pas les journalistes de s'intéresser surtout à la guerre et à ses images. De même, ils ne voulurent pas reconnaître ouvertement leurs erreurs, malgré l'évidence de leur responsabilité dans la propagation de fausses informations.

Ainsi, toujours au sujet de l'information sur le tonnage de bombes larguées sur Bagdad, le colonel Meyer, sur Antenne 2, confirma les affirmations de son supérieur : *"cela paraît énorme; cela fait une fois et demie la bombe d'Hiroshima, ce qui paraît énorme"*. Le présentateur du journal, sentant que le militaire contredisait les assertions de certains membres de sa profession, lança un argument prouvant son incapacité à reconnaître ses torts : *"Ce sont des chiffres américains"*²⁹.

²⁶ Voir l'ouvrage de Dominique WOLTON, op. cit.

²⁷ Journal du 18 janvier, Antenne 2, 20h

²⁸ Journal d'Antenne 2 du 19/1/91, 20h00.

²⁹ Journal d'Antenne 2 du 19/1/91, 13h00.

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

La présence de militaires sur les plateaux de télévision, s'il elle n'avait pas servi de leçon à quelques journalistes, permit cependant de prouver que ceux-ci n'étaient pas les meilleurs dispensateurs d'une information objective et mesurée. Les invités avaient donné la preuve que l'image était essentiellement utile à l'illustration de l'actualité, mais ne représentait pas l'actualité en elle-même, comme les journaux de télévision le faisaient penser, par leur façon de fonctionner.

La guerre du Golfe révéla la plupart des défauts de la télévision, dont beaucoup ont été décrits précédemment. L'utilisation pernicieuse de l'image comme représentante exclusive de l'actualité (donc de l'information) est tellement entrée dans les mœurs, qu'elle parvint à occulter certains faits d'actualité qui avaient eu la malchance de ne pas être filmés.

B) Télévision : pas d'information sans images ?

“En prenant la tête dans la hiérarchie des médias, la télévision impose aux autres moyens d'information ses propres perversions. En premier lieu: sa fascination pour l'image. Et cette idée fondatrice : seul le visible mérite information. Ce qui n'est pas visible et n'a pas d'image n'est pas télévisable, donc n'existe pas. Les évènements producteurs d'images fortes (violences, catastrophes, souffrances) prennent, dans ce contexte, le dessus de l'actualité.”³⁰

1- Une actualité sans suite : la démocratie au Koweït

La crise du Golfe n'avait pas seulement révélé qu'il existait au Moyen-Orient des dictateurs et des querelles frontalières issues de la première guerre mondiale et de la décolonisation, mais elle fut aussi l'occasion pour les dirigeants des démocraties occidentales d'assurer à leurs citoyens que la guerre finie, la démocratie, gage de sûreté, s'établirait dans la région du Golfe, et avant tout dans l'émirat du Koweït.

Les dirigeants des démocraties occidentales engagées dans le conflit répondaient en fait au désir de leurs citoyens de ne pas voir leurs armées défendre des états ne respectant aucun des principes des droits de l'homme.

En effet, la façon dont les travailleurs immigrés étaient traités au Koweït et en Arabie Saoudite fut révélée aux occidentaux grâce à des reportages d'investigation des médias. Cela eut pour conséquence de choquer bon nombre de citoyens et de médias sur l'action entreprise par les grandes puissances démocratiques : défendre un État agressé par un autre était un fait acceptable; mais défendre un État ne respectant aucun des principes démocratiques fondamentaux, et ce, au nom du droit, devait surprendre une grande partie de la population. Il fut donc suggéré par les présidents Bush, Mitterrand et d'autres, qu'une fois l'émir du Koweït rétabli dans ses droits, l'émirat retrouverait une constitution plus démocratique.

Un an après la guerre, la télévision ne revint jamais sur ces promesses avec autant de vigueur qu'elle avait informé sur la guerre. Les médias suivirent quelques temps la suite des événements, et constatèrent que les palestiniens accusés de collaboration avec les troupes d'occupation irakiennes furent pour la plupart exécutés sans procès ni preuves de leur culpabilité. *Amnesty International* condamna les exactions commises par les “résistants” et la police koweïtiens après la libération de l'émirat³¹, mais les conséquences de la guerre n'intéressaient pas les rédactions des chaînes de télévision.

Après la guerre, il n'y eut plus d'images sensationnelles à montrer, l'actualité reprenant un cours normal. Les téléspectateurs furent ainsi lésés d'informations sur une région qui s'était trouvée au premier plan de l'actualité de la planète durant plus de sept mois.

³⁰ Ignacio RAMONET, “L'ère du soupçon”, in “Le Monde Diplomatique : médias, mensonges et démocraties “, op. cit.

³¹ Cf. Rapport 1992 d'Amnesty International

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

2 - Irak, deux ans après

a) Saddam Hussein : Pourquoi est-il encore au pouvoir ?

Plusieurs fois, nous avons précisé qu'au mois d'août 1992, Saddam Hussein était toujours au pouvoir. A la télévision, aucune tentative d'explication et d'analyse sur les raisons pour lesquelles les coalisés laissèrent cet homme au pouvoir en Irak ne fut avancée³².

Cependant, ce que la télévision n'osa pas suggérer, de nombreux journalistes et universitaires osèrent l'écrire peu de temps après la fin de la guerre³³. En voici un exemple :

“ Et si Saddam était un moindre mal ? Et si un Kurdistan irakien autonome était de nature, par l'exemple donné, à déstabiliser toute la “région”, et précisément la Turquie, l'Iran, l'URSS ? Et si un Irak aux mains des intégristes musulmans, représentait une avancée décisive de l'Iran diabolique ? Et si un Irak relativement fort, unifié et laïque, était un facteur d'ordre ? ”³⁴

Un minimum de suivi de l'information, et d'investigation aurait pu permettre de faire comprendre aux téléspectateurs que la guerre du Golfe n'avait pas eu pour unique but la défense du droit et l'instauration de la démocratie en Irak et au Koweït. Il fallut se tourner vers les journaux de la presse écrite pour constater ce fait. Les informations télévisées, une fois la guerre finie, ne firent plus mention des promesses tenues par George Bush sur le retour du droit. La guerre finie, c'est l'aspect géopolitique et géostratégique qui reprit véritablement ses droits dans la région.

Une seule émission fit mention de la duperie américaine : **Autopsie d'un conflit**, de Patrice Barrat et Olivier Da Lage³⁵. La thèse du “complot” ourdi par les États-Unis contre Saddam Hussein y fut largement développée, suggérant que le but premier de l'administration américaine était de détruire le potentiel offensif irakien. Saddam Hussein, malgré ses erreurs, ne semblait pas visé personnellement. Sa présence au pouvoir semblait au contraire rassurer les américains, car il s'opposerait à la sécession du Kurdistan irakien, et à la prise du pouvoir par les chiites du sud du pays.

Les occidentaux, souhaitant conserver l'alliance de la Turquie, ne pouvaient pas permettre la création d'un état kurde. De même, une seconde république chiite était inconcevable pour les américains. Saddam Hussein demeurait donc le seul gage de “stabilité” dans la région. D'ailleurs, il le prouva bien vite.

b) Répression interne

La répression des opposants à l'Irak par les troupes de Saddam Hussein, mit les Kurdes au premier plan des journaux télévisés en France. Pendant plus d'une semaine, il n'y eut pas un jour sans images de l'exode kurde, comme si le problème kurde venait de naître. Si les kurdes s'étaient ainsi révoltés, c'est parce qu'ils y avaient été invités par les États-Unis (des avions américains lâchèrent des quantités de tracts sur les villes et villages du nord de l'Irak, durant la guerre, promettant leur soutien militaire aux opposants à Saddam Hussein). Mais l'aide militaire américaine ne vint pas, et après de durs combats et une vaine tentative de prise du pouvoir dans le nord du pays, des dizaines de milliers de kurdes durent se réfugier dans le sud de la Turquie. Privés de l'aide militaire - pourtant promise - des coalisés, il ne leur restait plus qu'à fuir (fin mars, début avril 1991). La télévision, et la presse en général, montrèrent l'exode, la mort, les enfants tendant la main pour réclamer à manger, etc. Il fallut attendre deux mois pour que les puissances occidentales, poussées par une opinion publique choquée par ces images, interviennent :

“Première réaction positive de la communauté internationale, la résolution 688 du Conseil de sécurité, adoptée le 5 avril, “exige que l'Irak mette fin sans délai à la répression” et “insiste “ pour que l'Irak “permette l'accès immédiat des organisations humanitaires à tous ceux qui ont besoin d'assistance et mette à leur disposition tous les moyens nécessaires à leur action. Et le 10

³² Les journaux de la presse écrite en ont souvent parlé, s'attachant moins que la télévision à l'évènement qu'à l'actualité. Cf *Le Monde* et les différentes publications du *Monde Diplomatique* et *Courrier International*.

³³ Pour plus de détails, lire les ouvrages de Michel Jobert, “*Journal du Golfe*” et Claude Le Borgne, “*Un discret massacre*”.

³⁴ Dominique JAMET, “*La partie de Golfe*”, op. cit., p 89

³⁵ Enquête diffusée sur FR3, le mercredi 22 janvier 1992, à 23h 35, dans le cadre de l'émission “*Traverses*”

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

*avril, les E.U. interdisaient aux avions et hélicoptères irakiens tout vol au nord du 36^e parallèle.*³⁶

Réfugiés, en Turquie, et enfin protégés par la coalition, la télévision s'intéressa de moins en moins aux kurdes³⁷. Pourtant, la question kurde demeurerait une réalité aussi bien en Irak qu'en Turquie, où ce peuple est mal considéré :

*“En Turquie, les Kurdes sont considérés comme des “Turcs des montagnes”, contre toute vérité historique, anthropologique ou linguistique.*³⁸

Durant le massacre des populations kurdes, les journalistes ne se livrèrent pas à une analyse stratégique de la situation...

La situation des chiites irakiens du sud du pays ne fut pas plus suivie par les médias. Pourtant, les chiites irakiens du sud de l'Irak avaient eux aussi tenté de profiter de la guerre pour se révolter contre Saddam Hussein et, peut-être, faire sécession. Mais ils ne furent pas plus soutenus par les coalisés que ne le furent les Kurdes. Dès le mois de mars, alors que les caméras fixaient encore les Kurdes, la population chiite était oubliée. Il fallut attendre le mois d'août 1992 (la campagne pour les élections présidentielles américaines aidant), pour que Français et Américains étendent, avec l'accord des Nations-Unies, leur protection à la population chiite du sud de l'Irak. Avant cette décision, peu de médias avaient relaté le massacre qui se déroulait en Irak contre les chiites, car ils ne disposaient pas d'images de sur conflit interne et que la situation leur semblait trop complexe pour leurs téléspectateurs. La réalité des faits, de nouveau, n'était que très peu mentionnée à la télévision, car cette réalité n'avait pas attiré les caméras autant que le spectacle de la technologie guerrière.

3- Les tentatives arabes de règlement du conflit

a) Absence à la télévision

Du 2 août 1990 au 17 janvier 1991, les télévisions ne nous montrèrent que des images des allées et venues en Irak de chefs d'états, de diplomates ou politiciens très médiatiques (Kurt Waldheim, Jean-Marie Le Pen), afin de faire libérer les otages détenus par Saddam Hussein en Irak ou au Koweït.

Sur les instances de réglementation du droit au sein d'organisations inter-arabes, il n'y eut aucune information aussi détaillée. Ne pouvant expliquer clairement les rôles (certes faibles) de ces organisations, la seule information qui nous fut donnée sur ce thème concerna surtout le vote des sanctions votées contre l'Irak, au sein de la Ligue arabe: 14 voix pour, 7 contre.

*“L'OCI (Organisation de la Conférence Islamique) est restée étrangement discrète (...), le Conseil de Coopération Arabe (CCA) a volé en éclats dès le début de la crise (...), le Conseil de Coopération du Golfe (CCG) a fait preuve de son incapacité à assumer seul la défense d'un de ses membres victime d'une agression...”*³⁹

Les organisations arabes furent - il est vrai - très tôt absentes du terrain du droit. A travers nos médias tout semblait se jouer au sein du Conseil de sécurité de l'ONU. Pourtant, dans la réalité, les organisations et états arabes s'étaient proposés dès le début du conflit, de créer une “force arabe de dissuasion”, qui se serait interposée le long de la frontière irako-saoudienne, laissant ainsi aux seuls états de la région le soin

³⁶ Kendal NEZAN, historien, président de l'Institut kurde de Paris: “Une croix sur les Kurdes”, *ibid.*, pp. 143-144

³⁷ Voir au chapitre III, les diagrammes représentant l'intérêt porté par les journaux télévisés de FR3 sur la guerre du Golfe, par rapport au reste de l'actualité, durant les six premiers mois de l'année 1991.

³⁸ Marc LAVERGNE, “les clés de l'après crise”, in “POLITIQUE INTERNATIONALE”, No 51, printemps 1991, éditée par Politique Internationale S.A Directeur de publication: PATRICK WAJSMAN

³⁹ Marc LAVERGNE, “Les clés de l'après crise”, in “Politique Internationale”, no 51, printemps 1991, pp. 115-116

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

de régler un litige considéré pour beaucoup comme étant strictement arabe, comme le suggéra, entre autres, le Premier Ministre yéménite, M. Eyad ad Athas, le 14 janvier 1991.

Les journalistes de télévision s'intéressèrent peu à ces propositions, car les véritables images originales étaient celles des pourparlers occidentaux et des préparatifs militaires de ces mêmes occidentaux.

b) Un monopole occidental sur les questions arabes ?

Dès le 4 août 1990, Michel Jobert, qui suivait de très près les événements politiques, répondait aux questions d'un journaliste du *Quotidien de Paris* :

“Les grandes puissances devraient laisser ouvertes les portes qui se déclarent ouvertes. Ainsi, la Ligue Arabe met en garde contre toute intervention extérieure, induisant par là-même que cela se réglera entre arabes.”⁴⁰

Mais comme chacun put le constater, dès le début de la crise, tout se “jouait” déjà entre les États-Unis de George Bush et l'Irak de Saddam Hussein, les commentaires des journalistes de télévision le laissant penser à chaque instant :

*“La balle est désormais dans le camp de Saddam Hussein”,
“Le président américain devrait faire une déclaration dans les minutes qui suivent”,
“Le dictateur irakien va-t-il saisir la perche qui lui est tendue par le président américain?”*

Autre exemple flagrant de cette acceptation par les journalistes de ce “monopole américano-occidental” sur les discussions de paix : au journal de 20h du 9 janvier sur A2, George Bortoli et Henri Sannier analysèrent la possibilité présentée par l'Élysée d'une initiative franco-arabe en cas d'échec de la conférence de Genève, prévue pour le 10 janvier. Après l'analyse de George Bortoli, le présentateur Henri Sannier ne put s'empêcher de suggérer ceci : “Cela ne risque-t-il pas de faire éclater la coalition ?” Henri Sannier transmettait ici le principal souci des chefs d'États occidentaux : faire tenir la coalition. Toutes les solutions inter-arabes étaient oubliées, occultées, étouffées par l'aspect hyper médiatique des discussions engagées par les États-Unis, et les nombreuses navettes de James Baker dans les différents pays de la coalition, occidentaux ou arabes. Tout le long de la crise diplomatique, l'intérêt principal des journalistes concerna essentiellement la position de la France, les hésitations du Président français à s'engager dans une guerre... mais toujours rien sur les différentes positions des états arabes quant à une tentative de règlement de la crise entre les pays arabes. Les images représentant Yasser Arafat discutant avec Saddam Hussein, furent toujours interprétées comme étant le signe d'une collaboration entre les deux hommes. Il était inimaginable de penser que le leader de l'OLP puisse convaincre le président irakien de quitter le Koweït ; jamais ce scénario (et pourtant les scénarios furent nombreux au sein des rédactions des journaux) d'un règlement “interne” du conflit ne fut suggéré par nos journalistes de télévision.

Les principales déclarations de chefs d'états arabes qui nous furent communiquées, ne concernaient qu'un seul et même sujet : le souhait qu'Israël n'intervienne pas dans le conflit.

Voici l'opinion de Michel Jobert sur cette absence des états arabes dans les tentatives médiatiques de réglementation du conflit :

“Nous autres, occidentaux, nous avons une chance inespérée de voir cette histoire réglée par les pays arabes entre-eux. Or, à l'instigation de M. Bush, nous poussons les arabes qui aiment les négociations interminables à prendre des décisions tranchantes et immédiates”⁴¹

“Il y a eu probablement une possibilité assez ténue pour que, provisoirement, les Arabes s'arrangent entre-eux. Mais je constate que les États-Unis ont torpillé dès le début la possibilité d'une négociation. C'est que, par conséquent, ils souhaitaient l'escalade.”⁴²

⁴⁰ Michel Jobert, op. Cit, p. 15

⁴¹ Michel Jobert, 8 août 1990, op. Cit. , p. 17

⁴² Michel Jobert, 25 août, op. Cit., p. 50

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

En termes certes plus diplomatiques, François Mitterrand déclarait lors de sa huitième conférence de presse (celle du 10 janvier) :

“J’ai exprimé le souhait (...) que M. Perez de Cuellar pût organiser cette dévolution, appuyé sur des pays arabes, reprenant ainsi une proposition initiale, qui a suivi aussitôt le début de cette affaire, c’est-à-dire peu après le 2 août de l’an dernier.”

Les journalistes de télévision auraient pu insister sur les allusions faites par le président français. Lors de la conférence de presse du 9 janvier, seule une journaliste arabe osa poser une question sur une initiative franco-arabe.

c) Occultation à la télévision des possibilités de règlement inter-arabes

A force d’insister sur “ce qu’il pourrait se passer”, sur “le possible” échec des négociations, “la possibilité de l’intervention d’Israël”, bref, sur des hypothèses, prospectives, suggestions et suppositions, les journalistes qui travaillaient essentiellement en direct -donc avec de moins en moins de préparation- en arrivaient à ne penser l’actualité qu’au futur, et les événements passés comme étant trop éloignés de cette actualité pour y porter un quelconque intérêt. Ils oubliaient donc - comme pour le droit international - les possibilités passées et les tentatives de paix non médiatiques engagées ou prévues par d’autres que les États-Unis, l’ONU ou la France, notamment la Syrie. En effet, dès l’invasion du Koweït, près de 20.000 soldats syriens équipés de 200 chars T72, furent acheminés en Arabie Saoudite afin de protéger le royaume. Car il ne faut pas oublier qu’à l’origine, l’envoi de troupes en Arabie Saoudite avait pour but de dissuader le président irakien d’envahir le royaume wahhabite, et non de faire la guerre à l’Irak. D’ailleurs, l’opération initiale ne s’appelait-elle pas “Bouclier du désert” ? Afin de démontrer le peu d’enthousiasme des états arabes à revoir les troupes américaines se rendre dans la région, la Syrie, l’Égypte et les six pays du Conseil de Coopération du Golfe signèrent un accord sous le nom de “Déclaration de Damas”, en mars 1991 :

“La présence des forces syriennes et égyptiennes dans le Royaume d’Arabie Saoudite et dans les autres pays arabes du Golfe, en réponse au désir de leurs gouvernements de défendre leurs territoires, représente la base d’une force arabe de paix qui défendrait la sécurité et l’intégrité des pays arabes de la région du Golfe”⁴³

La télévision ne fit pas mention de cette initiative proprement arabe de régler de potentiels conflits dans la région. A l’époque de la crise puis de la guerre, le principal message diffusé était celui d’un appel à l’aide du Royaume d’Arabie saoudite, lancé en direction des États-Unis, qui répondirent bien rapidement.

d) Questionnements sur l’empressement américain

C’est après la guerre que des rumeurs de complot ourdi par les États-Unis pour s’installer dans la région se propagèrent. Certains journalistes, tel l’américain Bob Woodward, suggérèrent que les États-Unis avaient fait croire -photos satellites à l’appui- à une invasion imminente de l’Arabie Saoudite par les troupes irakiennes, dans le but d’intervenir rapidement, avant toute initiative des états arabes :

“Il était urgent de persuader le roi Fahd de la nécessité d’un soutien américain. (...) M. Cheney aurait confié au roi : “si nous ne ripostons pas, cela aura de graves conséquences pour l’Arabie saoudite et de sérieuses conséquences pour les États-Unis”. Des photos satellites montrées au roi indiquaient la position des troupes irakiennes prêtes à franchir la frontière koweïto-saoudienne. (Mais en fait) aucune concentration de troupes n’avait signalée sur la portion irakienne de la frontière, ce qui excluait une initiative préméditée de M. Saddam Hussein pour envahir l’Arabie saoudite.”⁴⁴

⁴³ Cité in “Stratégiques”, op. cit., p.266 : “La stratégie syrienne après la guerre du Golfe”, par G. LABAKI.

⁴⁴ Chapour HAGHIGAT, “ Comment les États-Unis avaient prévu d’écraser l’Irak : Les dessous de la guerre du Golfe”, in “Le Monde Diplomatique “, avril 1992. Pour plus de détails sur ce point, lire l’ouvrage de Bob WOODWARD, “Chefs de guerre ”, p. 267 et suivantes

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

Pourquoi un tel empressement à intervenir dans la région, empressement "justifié" par les résolutions de l'ONU, accepté par l'Occident tout entier, filmé par toutes les télévisions du monde, sans aucun commentaire critique ? Comme presque toutes les questions posées, les réponses (ou suppositions) qui furent apportées, arrivèrent après la guerre, après que tout ait pris fin. C'est après la guerre, une fois que les promesses des États-Unis et d'autres pays ne furent pas tenues (les Kurdes, la démocratie au Koweït et en Irak), que les journalistes se posèrent les questions que d'autres avaient osé poser à l'époque de la guerre : et si tout cela avait été prévu afin de contrôler les réserves pétrolières de l'Arabie saoudite et d'autres états de la région ? Ou encore, afin de détruire le potentiel militaire irakien, accumulé au fil des années ?

C) Questionnement sur l'image : descriptions d'images et exemple de manipulation

1-Fonctionnement de la télévision : évènements et non-évènements en images

a) Explications

Durant la guerre, différentes équipes de télévision étaient réparties dans les pays arabes afin d'envoyer à Paris des reportages sur les réactions arabes lors de la guerre. Parmi ces reportages, la plupart provenaient des pays arabes directement ou indirectement concernés par la crise et la guerre du Golfe : Djedda, Dhahran, Riyad (Arabie Saoudite), Bagdad (Irak), Tel-Aviv, Jérusalem et les Territoires Occupés (Israël), Amman (Jordanie), Alger (Algérie).

Après avoir visionné les journaux télévisés d'Antenne 2 des mois de janvier et février, nous pouvons identifier deux types de reportages passés sur les chaînes :

1. ceux relatant des faits politiques ou militaires (manifestations, réactions d'hommes politiques, mouvements de troupes, interviews de soldats sur le front),
2. ceux que l'on pourrait classer dans la rubrique "faits divers". Ils étaient liés à la situation de crise et de guerre, mais n'apportaient rien à la compréhension de la situation.

Dans les deux cas, les reportages étaient composés d'interviews de "gens de la rue". Les personnes interviewées servaient en quelque sorte de témoins lorsque les journalistes n'avaient pu assister personnellement à l'évènement relaté.

"Dans l'info télévisée, c'est l'image choc ou la petite phrase qui sont retenues, elles frappent la mémoire, l'imagination et font de l'audience."⁴⁵

La "petite phrase" prononcée par un autochtone ému ou en colère avait bien plus de poids que l'analyse du journaliste. Cependant, ces témoignages n'aidaient pas les téléspectateurs à clarifier une situation confuse, car chaque témoin faisait part de sa propre opinion sans neutralité ni objectivité.

Images et témoignages servaient à illustrer des reportages sur des évènements importants, comme sur des faits anodins, que nous qualifierions de "non-évènements".

b) Évènement principal : une guerre censurée

L'actualité de la guerre fut le principal évènement télévisuel des mois de janvier et février 1991. Or, toutes les images de cette guerre hyper médiatisée, suivie en direct par les télévisions du monde entier, étaient triées et censurées par les militaires des deux camps. Les journalistes, en faisant le choix de ne s'intéresser qu'au spectacle de la guerre, opéraient d'emblée une première sélection de l'information sur la crise du Golfe. La censure militaire continua le travail.

Les évènements en images qui étaient relatés étaient donc peu représentatifs de la réalité, chacun des belligérants utilisant les images à des fins stratégiques. Ainsi, le ministère de l'information irakien autorisait CNN à filmer les décombres d'immeubles, afin de prouver au monde entier que les "dégâts collatéraux", comme les appelaient les militaires, n'étaient pas de simples erreurs d'appréciation de la part des pilotes, mais bien des bombardements délibérés visant des civils.

⁴⁵ Marc FERRO, "L'information en uniforme", op. cit., p. 69

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

Sur les écrans de télévision, chaque soir, le téléspectateur pouvait donc voir des images de Bagdad, avec comme indication, en bas à gauche de l'écran: "censuré par l'armée irakienne". Le choix des reportages était fait par les autorités irakiennes, et les journalistes présents à Bagdad n'avaient pas le droit de tout filmer : ils avaient des "guides", qui les conduisaient là où il fallait, afin de prouver aux yeux du monde entier que les américains bombardaient délibérément les populations civiles.⁴⁶

Les images de la guerre étaient donc filtrées, mais pas par les journalistes. Ceux-ci, en acceptant le contrôle de l'information par les autorités militaires, acceptaient le risque de diffuser des images fabriquées, destinées à tromper l'adversaire.

Ce fut le cas lorsque les journalistes diffusèrent des images de blindés américains remontant vers le nord de l'Arabie Saoudite, ou encore des images de Marines américains s'entraînant en vue d'un débarquement sur les plages du Koweït, afin de contourner les forces irakiennes. En réalité, on apprit que les blindés filmés descendaient vers le sud de l'Arabie Saoudite, et étaient pour la plupart des véhicules de ravitaillement.

De même, le débarquement américain sur les plages du Koweït, tant annoncé à la télévision, était un mensonge fabriqué dans le but de tromper les troupes irakiennes. L'utilisation à des fins stratégiques de la télévision par les forces militaires des deux camps était flagrante.

Les interviews de "témoins" peu sûrs complétaient les risques de relater des événements inexistantes. Ce mode de fonctionnement de l'information comportait aussi ses défauts et ses risques de manipulation : la guerre était décrite par ces témoins, sans objectivité, puisque chacun répétait les propos officiels de son pays, défendait ses intérêts par l'intermédiaire des caméras de télévision du monde entier. Les images étaient censées montrer la vérité, et les témoins servaient à confirmer ces images.

Autre "événement", sans doute l'un des plus marquants en raison de son originalité : les briefings quotidiens des militaires, surtout américains. Les briefings étaient l'occasion de montrer au monde entier l'efficacité militaire américaine. Lors de ces briefings, les journalistes posaient des questions auxquelles les militaires ne répondaient pas toujours. Cependant, la télévision diffusait tout de même les images de ces réunions où l'on n'apprenait rien d'autre que ce que l'on était censé déjà savoir : la guerre était propre, chirurgicale ; d'ailleurs, les images filmées à partir des bombardiers le démontraient⁴⁷.

L'"événement", c'était encore le départ des avions, le retour des avions, ou les rumeurs sur une riposte terrestre de l'Irak. L'événement concernait rarement le "monde arabe": l'événement, c'était la guerre, rien que la guerre et ses images, toujours les mêmes, inlassablement diffusées et rediffusées.

c) Non-événements: combler le vide de l'actualité par de l'émotionnel ?

L'actualité de la guerre n'étant pas toujours variée, et la censure militaire jouant son rôle, il fallait varier les reportages afin que les téléspectateurs ne se lassent pas de regarder la télévision. Il fallait tout tenter pour les fidéliser. Ce que nous qualifions ici de "non-événements", ce sont des reportages ayant peu de rapport avec la politique ou la diplomatie, mais liés à la situation de guerre. Ces reportages étaient plus proches de l'"information-émotion", que de l'information d'investigation capable de faire comprendre le contexte de la guerre aux téléspectateurs. La télévision proposa donc chaque soir, des sujets plus "proches" des téléspectateurs, des sujets plus "humains" et émouvants : la vie quotidienne des soldats en Arabie Saoudite, leur opinion, leurs sensations, leurs émotions. Sur Antenne 2, chaque soir, au journal de 20h, le résumé de la journée de guerre était l'occasion de diffuser ces reportages parfois filmés plusieurs jours avant de passer à l'antenne⁴⁸. Ainsi en fut-il de la présence d'un petit contingent de soldats sénégalais venus se battre pour défendre le droit international : images émouvantes, interviews, et commentaires assez paternalistes, voire... nostalgiques. Peu de temps après la fin des combats, ces soldats sénégalais profitèrent de leur présence sur la Terre Sainte de l'Islam pour faire leur pèlerinage à la Mecque. Certains ne retournèrent

⁴⁶ Pour plus d'informations et de détails sur le fonctionnement de la censure et de la prise en charge des journalistes par le ministère irakien de l'information, lire: "EN DIRECT DE BAGDAD: Le patron de CNN en Irak raconte", par Robert WIENER Éditions Robert Laffont, Paris, 1992, 407 p.

⁴⁷ Voir les photos de la "guerre chirurgicale" et des briefings en annexe

⁴⁸ Certains reportages furent même diffusés plusieurs fois, à quelques jours d'intervalle.

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

cependant jamais dans leur pays, car l'un de leurs avions s'écrasa suite à un incident technique. La télévision n'en parla pas.

Autre sujet, inclus dans le résumé du "ixième" jour de guerre, un reportage sur les femmes soldats de l'armée américaine⁴⁹ :

"Phénomène inédit, la féminisation pourtant partielle de la guerre, n'a pas échappé aux médias, qui ont parfois préféré exploiter cet aspect original mais périphérique du conflit que des thèmes plus centraux."⁵⁰

Quelques unes de ces femmes étaient interrogées sur un thème précis : la réaction des Saoudiens à la vue de femmes militaires. De même, l'émotion devait être garantie, grâce à un reportage aux États-Unis sur la répercussion de la guerre sur les enfants. Le reportage était accompagné d'interviews de mères apeurées, ou de psychiatres pour enfants⁵¹. Toutes ces enquêtes donnaient la sensation que les rédactions des chaînes de télévision souhaitaient combler un vide. Les divers reportages sur les soldats, leurs états d'âme, leur vie quotidienne sous la tente, sur la logistique française, étaient abondants, et ce, dès le mois de septembre 1990, soit quatre mois avant la guerre:

- La fabrication du pain par les cuisiniers français, et le succès de la baguette chez les troupes américaines.
- La maintenance: installation des toilettes dans le désert et "enquête" sur le fabricant de ces sanisettes, en France.

Ces sujets ne manquaient pas d'intérêt, ils étaient distrayants, permettaient de connaître un peu mieux le mode de vie des soldats en campagne, et rassuraient les familles ayant un fils en Arabie Saoudite.

Mais cela n'éclairait pas plus le téléspectateur sur les raisons - les vraies - qui avaient poussé la France à s'engager dans une guerre située ailleurs que sur son territoire.

Cependant, il ne faut pas généraliser, car durant ce conflit, la télévision permit à de nombreuses personnes de prendre conscience de certaines réalités du monde arabe, grâce à des reportages paraissant classiques, mais en fait révélateurs des véritables problèmes de la région. Dans ce cas précis, la télévision joua véritablement son rôle de média d'information, ne serait-ce que par le travail de quelques journalistes, véritable travail d'investigation et de recherche.

2 - L'investigation journalistique réapparaît en l'absence d'événements spectaculaires

a) Arabie Saoudite: l'image permet une étude sociologique

Les médias en général furent un outil essentiel à la connaissance par les occidentaux du problème de l'immigration dans les émirats arabes.

"En Arabie Saoudite., au début des années 1980, le nombre des travailleurs étrangers s'élevait à environ 3,5 millions ou 4 millions, selon les estimations, ce qui représentait environ 35 à 40% de la population totale. Les contingents les plus nombreux étaient les Yéménites qui étaient plus d'un million. Venaient ensuite les Pakistanais, les Égyptiens, les Sud-est asiatiques, les Soudanais, les Sud-Coréens, les Palestiniens, les Libanais, etc. Au total les Arabes représentaient approximativement 60% de la force de travail étrangère présente en Arabie Saoudite et les Asiatiques 40%."⁵²

L'arrivée de cette force de travail étrangère a été telle que dans certaines monarchies du Golfe, comme Koweït, Qatar ou les Emirats arabes unis, les étrangers étaient depuis de nombreuses années majoritaires, et représentent entre les deux-tiers et les trois-quarts de la population totale résidant dans ces émirats.

⁴⁹ Reportages de la chaîne américaine CNN, diffusés les 27 janvier et 1er février sur Antenne 2, aux journaux de 20h.

⁵⁰ in "La persuasion de masse", op. cit., p. 145

⁵¹ Antenne 2, 24 janvier, 20h.

⁵² Cf. "Crise du Golfe, la logique des chercheurs", op. cit.

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

La télévision permet, grâce à l'image, de voir et entendre les personnes concernées.

En Arabie Saoudite, les journalistes prirent conscience des conditions de vie des travailleurs immigrés, notamment lors de la distribution par les autorités des masques à gaz : les immigrés n'y avaient pas tous droit. Il y eut de nombreuses interviews de ces étrangers, qui n'osaient pas toujours parler, par crainte de représailles de la part de leurs employeurs. Ces interviews étaient bien plus significatives que tous les commentaires des journalistes. Au journal de 20h du 14 janvier, sur Antenne 2, un français fut interviewé sur les conditions de vie des travailleurs étrangers en Arabie Saoudite. Sa réponse révélait la crainte dans laquelle pouvaient vivre ces travailleurs immigrés : *“Je ne peux pas dire ce que je pense.”*

On apprit cependant que ces gens ne bénéficiaient d'aucun droit dès leur arrivée dans le royaume Wahhabite. La confiscation par leurs “patrons” de leurs passeports afin qu'ils ne quittent pas l'Arabie Saoudite avant la fin de leur contrat, le démontrait aisément : *“Nous ne pouvons pas partir, c'est le patron qui garde nos passeports”*, témoigna l'un de ces travailleurs asiatiques face aux caméras de télévision⁵³.

“En fait, tout étranger demeure toujours dans l'étroite dépendance de son garant, appelé Kalif (en arabe) ou sponsor (en anglais). Dans les pétromonarchies du Golfe, pour y séjourner ou y travailler, tout étranger, qu'il soit entrepreneur ou simple ouvrier, a besoin d'un Kalif, qui est à la fois le garant de ses activités et de ses comportements et un intermédiaire avec la société locale. Le recrutement de la main-d'œuvre asiatique est mieux contrôlé, et de plus en plus assuré par des agences spécialisées, qui traitent directement avec les gouvernements des pays exportateurs et importateurs de main-d'œuvre. Ces agences conservent les passeports des travailleurs étrangers, et durant la crise engendrée par l'invasion du Koweït on a vu des travailleurs asiatiques dans l'impossibilité de fuir car n'ayant plus de passeport.”⁵⁴

De même, la condition des femmes philippines dans la plupart des émirats, fut condamnée par l'ensemble de la presse, qui prenait conscience que les gouvernements occidentaux défendaient des régimes où les viols commis sur les femmes immigrées n'étaient pas condamnés, et où ces mêmes femmes étaient traitées comme des “esclaves”.

La pauvreté des images de la guerre, permet donc de céder la place à des reportages d'investigation, révélant de nombreux faits qui demeuraient jusqu'alors inconnus des médias audiovisuels. Le problème de l'immigration dans les pays du Golfe, dévoilé “grâce” à la guerre, permit de connaître un aspect différent de la question palestinienne. Jusqu'alors, seuls les Territoires Occupés, l'Intifada ou les attentats faisaient parler d'eux. La guerre du Golfe impliqua directement le peuple palestinien en raison des prises de position de l'OLP, mais aussi du fait que beaucoup de palestiniens vivaient au Koweït depuis 1948.

b) Le problème israélo-palestinien

“Seul l'émirat du Koweït avait une majorité de travailleurs étrangers d'origine arabe (63,3% des étrangers en 1985), en raison de l'importance de la communauté palestinienne présente dans l'émirat (350 000 à 400 000 Palestiniens au Koweït, dont certains établis dans l'émirat depuis 1948, c'est-à-dire depuis la naissance d'Israël). Au total, à la fin des années 1980, il y avait 1 200 000 étrangers au Koweït, qui représentaient les deux tiers de la population totale de l'émirat.”⁵⁵

Il était porté à la connaissance du monde entier que la question palestinienne concernait bien l'ensemble du monde arabo-islamique. De plus, les Palestiniens des émirats ne posaient pas ici un réel problème politique, mais un problème social et humain, à la différence de ce que la crise israélo-palestinienne laissait transparaître depuis 1948.

⁵³ Journal d'Antenne 2, 14 janvier 1991, 20h.

⁵⁴ André BOURGEY, “les travailleurs étrangers dans les pays arabes du Golfe”, in “Crise du Golfe, la “logique” des chercheurs”, op. cit., pp. 130 à 135

⁵⁵ ibid. De plus, voir “ Le Monde Diplomatique “ de juillet 1992.

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

Les règlements de compte au Koweït après la guerre, touchèrent de plein fouet la communauté palestinienne, accusée de collaboration avec l'armée irakienne. Les exécutions sommaires qui s'ensuivirent et ne touchèrent pas seulement des "collabos", sensibilisèrent l'opinion publique sur les promesses non tenues de démocratie au Koweït et dans les émirats. Les reportages provenant d'Israël sur les conditions de vie des Palestiniens des Territoires Occupés firent de plus en plus souvent l'ouverture des journaux télévisés. La "guerre des pierres" et les fréquentes émeutes et manifestations qui sont d'habitude le lot quotidien de la vie des Territoires Occupés, furent perçus différemment par les journalistes et l'opinion publique, grâce aux images diffusées à la télévision.

Voici un commentaire entendu le 29 janvier 1991 à Antenne 2, sur une distribution de masques à gaz par l'armée israélienne à Naplouse :

"Depuis quelques jours, l'armée israélienne distribue des masques à gaz à la population de Cisjordanie. Jusqu'à présent, 30.000 masques ont été distribués, ...30.000 pour une population de 900.000 habitants"⁵⁶

Il avait fallu une guerre pour mettre en évidence la discrimination opérée en Israël vis-à-vis des Palestiniens des Territoires Occupés. Il est regrettable que des analyses poussées n'aient pas été faites sur d'autres thèmes concernant les véritables fondements de la crise du Golfe.

Si les exposés sur les problèmes du monde arabe furent rares à la télévision, c'est parce que l'image choc s'imposait sans cesse au reste de l'information.

3 - dysfonctionnement de la télévision et manipulation : la "Marée Noire du siècle"

a) Fausses images, commentaires imagés et exagérations

Voici un des nombreux commentaires que firent les journalistes de télévision, en nous présentant les images de la "marée noire du siècle".

"Selon nos confrères de la BBC, les irakiens déversent à nouveau du pétrole en mer, au large de Fao, cette fois. Une deuxième nappe de pétrole aurait donc fait son apparition dans le Golfe. Les experts évoquent maintenant le spectre d'une marée noire généralisée, qui serait complètement incontrôlable"⁵⁷

Comme nous pouvons le constater, les sources citées ne sont pas celles de journalistes de la chaîne, mais des sources étrangères, britanniques en l'occurrence. Ici comme ailleurs, les médias s'entre citaient, n'ayant bien souvent pas le temps de vérifier l'information communiquée. Dans le cas présent, le présentateur décrivit la marée noire en termes très imagés: "apparition", "spectre", "incontrôlable". Ces mots étaient suffisamment forts pour dissiper tout doute sur l'importance de la catastrophe dans l'esprit du téléspectateur, d'autant plus qu'en Occident, le public est de plus en plus sensible aux discours écologistes. Ainsi, lors du journal d'Antenne 2 du 26 janvier, à 20h, le présentateur parla de "**terrorisme écologique**" (sic) en tant que nouveau concept. Comment ne pas être angoissé en entendant de tels propos de la part d'un journaliste, censé cacher toute émotion et demeurer neutre ?

"Les marées noires ont été une nouvelle occasion de délirer. La première a été qualifiée de "plus grand désastre écologique" jamais vu. A entendre les présentateurs, elle allait polluer la plus grande partie des rivages saoudiens du Golfe. Devant ce désastre, comment susciter l'émotion dans le public ? La vue d'un rivage désertique léché par la marée noire, est particulièrement décevante.(...) La télévision a quand même trouvé le moyen d'attendrir ses fidèles, en montrant un malheureux cormoran, englué de mazout, victime de

⁵⁶ Journal du 29 janvier 1991, Antenne 2, 20h.

⁵⁷ Henri Sannier, Journal du 31 janvier 1991, Antenne 2, 20h

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

*la méchanceté des hommes en général, et de Saddam Hussein en particulier. On trouvait là de quoi satisfaire tout le monde: les bellicistes, les pacifistes, et les Verts par dessus le marché. Des esprits pervers se sont avisés qu'il n'y avait pas de cormorans dans le Golfe. Certains ont même prétendu reconnaître la victime qui, dans ce rôle tragique, avait déjà fait le bonheur de la télévision lors d'une marée noire bretonne.*⁵⁸

“Les images ne mentent pas”, telle est la croyance de ceux pour qui la télévision est le reflet de la réalité. Pourtant, la polémique engendrée après la diffusion des images du cormoran, était la preuve que l'actualité pouvait se fabriquer. Il suffisait pour cela de quelques images bien choisies. Le vocabulaire employé pour décrire la pollution, et l'exagération qui suivit, démontraient que pour les rédactions, le spectaculaire l'emportait sur la réalité. La télévision, sorte de miroir déformant, amplifiait les faits. La caméra, dont le champ est étroit, fixait l'image choc, le spectaculaire, ce qui n'était pas représentatif de la réalité. Les propos tenus par les journalistes, le vocabulaire employé, déformaient la réalité. Par exemple, au fur et à mesure du déplacement de la nappe de pétrole, elle prenait plus d'ampleur dans la bouche du présentateur Henri Sannier :

*“La guerre tourne à la catastrophe écologique. Aux dernières nouvelles, le déversement de pétrole dans les eaux du Golfe semble stoppé. Apparemment, c'est le bombardement des installations pétrolières par les américains, qui a redonné un peu d'espoir. Mais la nappe de pétrole continue de progresser -lentement mais sûrement- vers l'Arabie Saoudite au rythme de vingt-quatre kilomètres par jour.”*⁵⁹

La veille et l'avant-veille, Henri Sannier avait déclaré que la marée noire progressait de “un kilomètre par heure”. Certes, le résultat était le même, mais le téléspectateur avait-il eu le temps de le remarquer ? Il est probable que bon nombre de téléspectateurs aient saisi, d'un jour sur l'autre, que la marée noire progressait de plus en plus rapidement, 24 fois plus vite que la veille. La masse de commentaires entendus sur cette marée noire dénotait un phénomène intéressant : le moindre fait nouveau dans cette guerre était l'occasion de délires qui déformaient la réalité. Plus d'un an après la fin de la guerre, nous en eûmes la preuve.

b) La suite: la conférence de Rio de juin 1992

Au début du mois de juin 1992, la conférence de Rio sur l'environnement, fut l'occasion pour les télévisions de diriger de nouveau leurs caméras vers le Golfe, afin de constater les dégâts de la “marée noire du siècle”. Ce fut alors l'occasion de mesurer quelles étaient les véritables conséquences et la véritable ampleur de la marée noire. Cependant, même après plus d'un an, les télévisions n'étaient pas capables d'informer convenablement leurs téléspectateurs sur ce qu'elles avaient nommé “la plus grande catastrophe écologique du siècle”. Voici, pour illustrer nos propos, les compte-rendus de deux reportages sur la marée noire, diffusés dans les journaux télévisés de FR3 et de TF1⁶⁰:

Le reportage de FR3 commença par des images d'enfants se baignant dans les eaux du Golfe. Le commentateur mettait en doute le “désastre écologique du siècle”. Des explications s'ajoutaient aux images: une partie du pétrole, assez volatil, s'était évaporé, et le reste avait été poussé vers le sud. La marée noire n'avait donc laissé aucune trace de son passage, des images de pêcheurs ramenant du poisson le prouvaient. L'interview d'une scientifique koweïtienne chargée de surveiller le degré de pollution de l'eau, conclut le reportage avec optimisme, puisque la jeune femme confirmait l'optimisme des journalistes : il n'y avait plus de pollution dans le Golfe.

Deux jours après, la chaîne TF1, toujours dans le cadre de la Conférence de Rio, diffusa elle aussi un reportage sur la marée noire du Golfe. Ce reportage fut exactement le contraire de celui présenté par FR3 l'avant-veille. On y voyait des images de plages mazoutées, et l'interview d'un homme politique koweïtien confirmant que la pollution des eaux continuait, servait à appuyer l'affirmation selon laquelle la marée noire

⁵⁸ “La Persuasion de masse”, op. cit., p 80

⁵⁹ Journal du 28 janvier, Antenne 2, 20h, Henri Sannier

⁶⁰ Dates respectives des journaux télévisés: le 7 juin 1992 pour FR3, 19/20, et le 9 juin 1992, 13h, pour TF1.

Chapitre II : l'actualité de la guerre en images

était bien la catastrophe écologique du siècle. D'ailleurs, la dernière phrase du commentateur fit bien remarquer : *"il faudra encore trente ou quarante ans pour que cela se résolve"*.

Cet exemple illustre la manière dont les télévisions informèrent leurs téléspectateurs sur la marée noire : l'une des deux chaînes sus-citées informait sur de fausses bases des téléspectateurs qui n'iraient jamais vérifier la véracité des commentaires et des images.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

CHAPITRE III

L'INFORMATION SUR LE GOLFE A LA TELEVISION, UN DANGER POUR LA COMMUNICATION ?

A) La face cachée de l'image : les références occidentales

La presse, dans chaque pays, travaille en réalité pour son opinion publique, même si elle affirme le contraire.

“Le ton de la presse occidentale fut dans l'ensemble très guerrier, très proche des positions des différents gouvernements -ce qui n'a rien d'étonnant en cas de guerre-, utilisant des mots, des images, des références qui n'étaient pas toujours très respectueux de "l'autre", y compris pour CNN qui, tout en se voulant un "média" universel, était en tout point un média américain. D'ailleurs, ce nationalisme évident de chaque presse n'était ignoré que par la presse elle-même, comme en ont témoigné, à contrario, les opinions publiques arabes. Il y a eu un engagement de la presse, même si ce fut un engagement inavoué, rappelant la spécificité de la relation d'un peuple et de sa presse à chaque guerre. La comparaison des journaux télévisés anglais, allemand, espagnol et français sur la guerre du Golfe, visibles dans l'excellente émission "Continental" de FR3, montrait tout ce qui séparait, non seulement les traditions d'information de ces pays, mais aussi le rapport à l'évènement, à la guerre... Les mêmes évènements pour des pays appartenant à la même coalition, partageant les mêmes valeurs, et construisant ensemble une Europe qu'ils veulent commune, n'avaient pas la même résonance. Étonnante leçon de relativisme qui laisse supposer l'hétérogénéité de perception à Istanbul, Amman, Tunis et Le Caire. La théorie occidentale de l'information est indissociable d'un certain nombre de valeurs qui lui sont spécifiques: liberté et égalité des individus; liberté d'expression; modèle laïc de la société; existence d'un pouvoir et d'un contre-pouvoir; élections libres et pluralistes; légalité et droits de l'opposition politique (...) L'information est donc inséparable d'un modèle politique et de la rationalité du citoyen. Mais l'information occidentale renvoie aussi à une rationalité du temps: (...) l'immédiateté qui est au cœur de l'information est la quintessence du temps occidental. (...) Ce temps compté en unités brèves est inséparable du reste de la rationalité occidentale: voir pour agir.”¹

¹ _ cf. Dominique WOLTON, op. cit. pp. 101, 134, 162-163-164.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

1- France : La Seconde Guerre Mondiale

a) Rappels

Les pays occidentaux n'ont pas connu de guerre sur leur territoire depuis la seconde guerre mondiale. En France, la population a vécu durant quarante-cinq ans avec pour seule crainte le déclenchement d'une troisième guerre mondiale, nucléaire celle-là. Depuis 1945, seule la guerre d'Algérie a perturbé le sentiment sécuritaire des français, surtout à la fin de la guerre, alors que les attentats redoublaient d'intensité à Paris.

b) Le "second Munich"

Or, lors de la guerre du Golfe, des hommes politiques et des journalistes comparèrent la situation diplomatique à un "second Munich": il ne fallait pas accepter les conditions de Saddam Hussein, comme on avait accepté celles de Hitler avant le déclenchement de la guerre, en 1939. Le président irakien étant comparé à Hitler, il paraissait évident pour certains de ne pas réitérer les erreurs commises cinquante ans plus tôt. D'où l'apparition de ces références historiques, qui représentent encore aujourd'hui en Occident – et à juste titre - le summum de la barbarie. Cependant, une question demeure importante: pourquoi avoir fait ce parallèle entre la situation en 1990 dans la région du Golfe arabo-persique, et la situation en Europe, en 1938 ?

Les déclarations du premier secrétaire du Parti Socialiste français, Pierre Mauroy, étant sans-cesse diffusées à la télévision, l'utilité de donner des explications aux téléspectateurs ne vint pas à l'esprit des journalistes, pour qui un bon discours vaut mieux qu'un tas d'explications. Pierre Mauroy dénonça donc les pacifistes par ce nom: "*ce sont des munichoïses*". Retransmis à satiété par les médias après chaque manifestation, on en arriva dans la presse et dans l'ensemble des médias, à qualifier les pacifistes (ou simplement ceux qui souhaitaient privilégier le dialogue) de "munichoïses", à appeler cela "l'esprit munichoïse". Et brusquement, toute la mémoire d'un pays revint: il fallait "mourir pour Koweït" (comme on allait "mourir pour Dantzig"), afin de ne pas accepter un "second Munich". A force de diffuser ce type de message, sans retenue ni analyse comparative, nos médias participaient -sans doute inconsciemment - à la mise à l'index de ceux qui "ne voulaient pas mourir pour les émirs" (slogan des pacifistes). La télévision alla même jusqu'à diffuser des reportages sur les manifestations pacifistes dans le monde, en mélangeant les pays et les motifs des uns et des autres.

Ainsi, les "pacifistes" français étaient-ils souvent précédés ou suivis des manifestants du FIS algérien, ou des palestiniens de Jordanie brandissant des portraits de Saddam Hussein dans les rues d'Amman. Henri Sannier, sur Antenne 2, fit d'ailleurs cette réflexion, après la diffusion d'images de manifestants en Algérie:

*"Ailleurs, ce sont les pacifistes, qui donnent de la voix"*²

Amalgame redoutable, qui entretenait la confusion dans les esprits, en laissant imaginer une certaine "collaboration" de fait entre tous ces manifestants.

c) Le "bunker"

Dans la nuit du 12 au 13 février, deux bombardiers F117 larguèrent deux bombes sur ce que le commandement militaire américain appela "un centre de commandement et de contrôle militaire", à Amiriya, à l'Ouest de Bagdad. Mais il s'avéra bien vite que c'était en fait un abri pour civils. Les télévisions du monde entier diffusèrent des images atroces de cadavres calcinés, entassés et collés les uns aux autres, images abondamment diffusées sur les écrans de la télévision irakienne, et relayées sur nos écrans.

Nous n'insisterons pas sur la polémique qui s'en est suivie : l'utilisation par des civils d'un abri militaire, selon les américains, ou bombardement délibéré de cet abri pour civils par l'aviation coalisée, version irakienne. Ce sur quoi nous désirons insister, est le terme employé par les médias, pour désigner l'abri en question: c'était un bunker. Référence aux bunkers allemands de la seconde guerre mondiale et plus particulièrement à celui d'Adolf Hitler ? Nous ne saurons jamais qui a eu l'idée d'employer un terme allemand pour parler de cet abri, mais toujours est-il que si c'est un hasard, il est gros !

² _ Voir les journaux télévisés d'Antenne 2 des 17 et 18 janvier 1991, à 20h.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

d) La guerre : les “alliés” du 6 juin 1944

Pour en terminer avec les références à la seconde guerre mondiale, suivons de plus près les commentaires faits sur les préparatifs militaires et la guerre elle-même :

- Il y eut d'abord le retour de la 82ème Division aéroportée américaine, “*celle-là même qui a sauté sur Sainte-Mère l'Église*” le 6 juin 1944.
- Puis les reportages sur les “marines” s'entraînant à débarquer sur les plages d'Oman, “*les mêmes images que celles du débarquement du 6 juin 1944*”, ou encore, les images de la division blindée britannique “*celle-là même qui a battu les troupes du maréchal Rommel à El-Alamein*”.

Et toutes ces références au 6 juin 1944, jour où débarquèrent les alliés sur les plages de Normandie, pour libérer l'Europe du joug nazi. On parla de “la plus grande Armada déployée depuis le Débarquement”, comme si les enjeux étaient les mêmes, la situation la même, les conséquences les mêmes. Ce dernier exemple nous incite à nous demander comment les journalistes ont pu se laisser embarquer dans ce spectacle de la guerre, où l'on fit sans-cesse référence à des événements incomparables, afin de mobiliser les opinions autour de thèmes mobilisateurs comme “plus jamais Munich”. On peut s'étonner, 1 an après la guerre du Golfe, de constater qu'aucune référence ne fut faite en France sur la crise de Suez en 1956, ou sur la guerre d'Algérie (1954-1961), crises plus proches de celle du Golfe, que de la seconde guerre mondiale. Pourtant, les journalistes présents à Paris dans les studios, étaient prévenus sur le fait que la référence à la Seconde Guerre Mondiale n'avait aucun sens :

“Tout cela nous fait penser à la Seconde Guerre Mondiale. Ce n'est pas du tout ça, on vient de le voir par ces images”³

Peut-être faut-il y voir là ce que l'amiral Antoine Sanguinetti appelle une “action psychologique à base de vocabulaire choisi” :

“Tout cela relève d'une action psychologique à base de vocabulaire choisi, que l'armée française a utilisé à outrance en Algérie. Souvenez-vous, en Algérie, il n'y a pas eu de guerre: après avoir été au début une opération de maintien de l'ordre, on l'a rebaptisée entreprise de pacification, mais ça n'a jamais été une guerre. Et cette façon de cacher les réalités derrière des mots choisis, ce qu'on appelle des “mots-leurres”, n'était pas une nouveauté. De 1939 à 1945, les résistants avaient été des terroristes, et la torture des “interrogatoires musclés”, nécessaires pour stopper leurs assassinats.”⁴

2 - États-Unis: la guerre du Vietnam

a) Déclarations de George Bush

Dès le début de la crise, le président américain, qui avait pris la décision d'engager son pays dans une véritable guerre, la première de ce genre depuis la guerre du Vietnam, prit dès le début un maximum de précautions auprès de l'opinion publique américaine pour que cette guerre ne soit pas, comme il le dit lui-même un “second Vietnam”. Cette référence à la guerre du Vietnam avait un double objectif:

1. Rassurer les américains sur le fait que, cette fois, l'administration américaine avait pesé le pour et le contre, avait mûrement réfléchi aux conséquences d'un engagement militaire.
2. Ne pas réitérer les erreurs du Vietnam quant-au droit des journalistes à filmer les combats et les horreurs de la guerre, afin de ne pas démoraliser “l'arrière”, d'où la création des “pools” de journalistes, contrôlés par l'armée.

³ Général Forget, au journal d'Antenne 2 du 19 janvier à 20h.

⁴ Antoine SANGUINETTI, “Les militaires et le contrôle de l'information”, in “GUERRES ET TÉLÉVISION”, Actes du colloque de Valence 1991, pp.79-80.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

“J'ai l'espoir, a déclaré M. George Bush, que lorsque tout cela sera fini, nous aurons une fois pour toute réglé son affaire au prétendu syndrome vietnamien.”⁵

Pour le président américain, le plus important dès le départ, fut donc de rassurer la population que les États-Unis ne “s'embourberaient” pas en Irak, comme cela s'était passé au Vietnam. Mais pour avoir l'adhésion d'un maximum d'américains, il lui fallait aussi diffuser le message vengeur qu'on l'entendit faire assez souvent: “nous vengerons nos soldats morts au Vietnam”.

b) Le relais des médias

La télévision nous diffusa alors des reportages sur les vétérans du Vietnam se retrouvant devant le mémorial aux morts de la guerre du Vietnam, et se remémorant leur défaite. Tous participèrent à cette oeuvre de remémoration de la guerre perdue par la plus grande puissance de la planète. En Arabie Saoudite, les soldats interrogés, qui ne souhaitaient pas tous la guerre, faisaient souvent référence à cette défaite, espérant, à l'occasion d'une guerre contre l'Irak, venger les leurs, morts au Vietnam. Les vétérans de cette guerre étaient nombreux en Arabie Saoudite, qui espéraient une revanche... Cependant, il n'était plus question, pour eux, d'accepter que les journalistes se promènent sur le front, et aient le droit de tout filmer:

“Lors de la Guerre du Golfe, le souvenir qui a pesé pour les Américains, a été celui du Vietnam, puisque les militaires US ont pu considérer qu'ils avaient perdu la guerre du Vietnam par la faute des journalistes.”⁶

c) Une guerre différente

Cependant, ceux qui comparaient ces deux conflits, images à l'appui, oubliaient de préciser qu'il n'y avait rien de commun entre les deux situations, sauf le fait que les États-Unis y soient les premiers engagés.

Dans le cas de la guerre du Golfe, il s'agissait, rappelons-le, de libérer, avec l'accord de l'ONU, un pays envahi et annexé par un autre. Dans le cas du Vietnam, il s'agissait surtout pour les américains de lutter contre la fondation d'un Vietnam unifié sous la direction du Parti Communiste Vietnamien; nous étions alors en pleine guerre froide, et les motivations des belligérants n'étaient pas du tout les mêmes.

Contextes, causes et enjeux étaient donc incomparables.

Alors, pourquoi cette référence constante au Vietnam, alors qu'il n'y a aucun point commun entre les deux cas ?

d) Guerre du Golfe : effacer le “syndrome du Vietnam” ?

Tout, dans le déroulement de la guerre du Golfe, laisse à penser que le but principal de George Bush et de son entourage, fut de convaincre son opinion que ce ne serait pas un “remake” de la guerre du Vietnam, mais qu'ici la guerre serait mieux préparée, avec une victoire certaine. D'où la profusion d'images sur une guerre propre (aucune référence à l'utilisation de napalm, alors qu'il y en eut: Cf. le journal d'Antenne 2 du 22 février, à 20h), une guerre sans morts (ni d'un côté, ni de l'autre), une guerre courte (la phase terrestre des combats ne dura “que” 100 heures, c'est George Bush lui-même qui demanda qu'elle ne se prolonge pas plus longtemps, au grand mécontentement du général Schwarzkopf). A la fin de la guerre, tout était rentré dans l'ordre pour les américains, qui avaient depuis 1975 la défaite du Vietnam sur le cœur.

Est-ce par hasard, si l'on vit un hélicoptère déposer sur le toit de l'ambassade américaine de Koweït-City des soldats d'un corps d'élite de l'armée US ?

“(…) Il fallait fournir aux caméras des images fortes et victorieuses afin d'en effacer de plus anciennes: d'autres hélicoptères, à Saïgon, évacuant à la hâte de la terrasse de l'ambassade américaine les derniers ressortissants au milieu du fracas de la défaite du Vietnam.”⁷

⁵ John BERGER, “La surdité comme arme”, in “Le Monde Diplomatique, médias, mensonges et démocraties”, Manières de voir n  14, Février 1992.

⁶ Marc FERRO, “L'information en uniforme, propagande, désinformation, censure et manipulation”, op. cit., p. 52

⁷ Ignacio RAMONET, “Les énigmes du sphinx cathodique”, in “Le Monde Diplomatique, médias, mensonges et démocraties”, Manières de voir n  14, Février 1992.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

On apprit par la suite, que ces images étaient une mise en scène, puisque l'ambassade avait en fait été occupée et inspectée deux jours plus tôt. C'était là une belle démonstration de la puissance de l'image, puisque la télévision nous présenta ce document comme étant un symbole, celui d'une double victoire. Cette victoire américaine et les images qui l'accompagnaient, permirent aux américains de retrouver leur fierté, comme le déclara peu de temps après M. Clayton Yeutter, secrétaire général du parti républicain des Etats-Unis :

“On dirait que presque tout le fardeau du Vietnam a été enlevé des épaules de chacun. Les américains ont retrouvé leur fierté”⁸

3 - Israël : la Shoah

a) L'holocauste et les arabes : rappel historique

Depuis 1945 et la fondation de l'état d'Israël, les habitants de l'état hébreu vivent constamment avec en mémoire l'holocauste, la tentative nazie d'exterminer le peuple juif. Cet épisode marquant de l'histoire du peuple juif fait désormais partie de l'histoire collective de l'état hébreu : les cérémonies de commémoration de la Shoah comptent désormais autant que celles concernant la fondation d'Israël, ou certaines fêtes religieuses. Cette mémoire collective, devenue celle d'un pays, Israël, est aujourd'hui mélangée à un épisode plus contemporain de l'état hébreu : le conflit qui l'oppose aux états arabes et au peuple palestinien. Dès 1948, dès la fondation de l'état d'Israël (15 mai), les pays membres de la Ligue Arabe tentèrent d'envahir le nouvel état. Trois ans après la fin d'un cauchemar qui avait coûté la vie à plus de six millions des leurs, les juifs d'Israël eurent le sentiment que la tentative d'extermination à leur encontre, commencée dès 1938 en Allemagne, continuait en Israël-Palestine, mais dirigée cette fois par les Arabes.

Dans la conscience d'un peuple martyr, il ne faisait pas de doute que les Arabes avaient pris le relais des nazis. Durant les autres guerres qui opposèrent Israël aux états arabes, la propagande israélienne⁹ insista sur ce parallèle, en n'omettant pas les liens entretenus par certains arabes reconnus avec l'armée allemande ou le pouvoir nazi durant la seconde guerre mondiale (le grand mufti de Jérusalem Hadj Amine el-Husseini rencontrant Adolf Hitler en 1942, ou Anouar El-Sadate soupçonné d'avoir entretenu des rapports avec l'armée allemande en Égypte). Pour de nombreux israéliens, les arabes ont pris le relais des nazis. Les guerres israélo-arabes en sont le meilleur exemple, et le terrorisme palestinien, souvent accompagné de discours antisémites n'a fait que confirmer cette idée.

b) Golfe: réminiscence des gaz de la “solution finale” nazie

La guerre du Golfe a de nouveau entretenu cette idée, en raison des discours guerriers de Saddam Hussein et des découvertes faites progressivement sur son arsenal militaire offensif :

- Au mois de mars 1990, les douaniers britanniques saisirent des “Krytons” électriques à usage militaire: *« Ces pièces pouvaient servir d'éléments de détonateur pour l'explosion d'armes nucléaires »*¹⁰
- On avait aussi découvert, toujours en Grande-Bretagne, des tubes pouvant être des pièces d'un “super canon géant”, sans doute destinées à fabriquer un canon capable de bombarder Israël.
- Enfin, le 2 avril, Saddam Hussein prononça devant les principaux officiers de son armée un discours qui fut retransmis dans le monde entier : *“Si Israël tente quoi que ce soit contre l'Irak, nous ferons en sorte que le feu ravage la moitié de ce pays... Ceux qui nous menacent par la bombe atomique, nous les exterminerons par l'arme chimique”*¹¹

⁸ Ignacio RAMONET, “Les énigmes du sphinx cathodique”, in “Le Monde Diplomatique, médias, mensonges et démocraties“, Manières de voir n° 14, Février 1992.

⁹ Le terme de “propagande” n'est pas employé ici péjorativement, mais il est la simple définition que l'on donne à l'information en temps de guerre. Pour plus de renseignements, voir Annexe.

¹⁰ cf. Pierre SALINGER - Eric LAURENT, “Guerre du Golfe, le dossier secret“, Olivier Orban, Paris, décembre 1991, p. 25

¹¹ Idem, p. 29.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

Ce discours fut pour les juifs d'Israël, la preuve que l'holocauste n'était pas terminé, du moins est-ce de cette manière que l'interpréta le chef du gouvernement de l'époque, M. Itzakh Shamir, suivi en cela par les médias israéliens. L'allusion faite par Saddam Hussein sur l'utilisation de gaz sur Israël en cas de guerre, fut un choc pour l'ensemble des pays responsables directement ou indirectement de l'holocauste :

"L'association opérée ou suggérée entre les gaz de combat qui menaceraient les ressortissants d'un État, Israël, et l'holocauste relève d'une symbolique inhérente à un sentiment de culpabilité propre à la conscience européenne."¹²

c) L'image : le choc des préparatifs

Cette culpabilité européenne vis-à-vis du peuple juif, se fit ainsi ressentir jusque dans nos médias, et les interviews d'Ovadia Soffer, ambassadeur d'Israël en France, et de ministres israéliens tels Avi Pazner ou David Lévy, ne manquaient pas de le rappeler à chaque instant. La télévision et les journaux de la presse écrite montrèrent alors des images des israéliens se préparant à la guerre : essais des masques à gaz, conseils d'utilisation donnés à la télévision israélienne, entraînement des réservistes à la guerre chimique, aussi bien dans les rues de Tel-Aviv que dans les hôpitaux, où chacun apprenait les premiers gestes salvateurs en cas de bombardement chimique. Ces images ne pouvaient qu'accroître la tension et l'angoisse des téléspectateurs du monde entier, d'autant plus qu'elles nous furent diffusées bien avant le début de la guerre. Dans tous les reportages sur ce thème, les journalistes ne pouvaient éviter de rappeler à la mémoire des téléspectateurs les souvenirs des chambres à gaz.

Ainsi, au journal de 20h du 19 janvier, sur Antenne 2, il y eut un reportage sur Israël, bombardée la nuit par les scuds irakiens depuis la nuit du 18. Le nom du reportage ne pouvait pas tromper: *"ISRAEL : TRAUMATISME"*. Dans ce reportage, des images de la télévision israélienne expliquant le fonctionnement et la mise en place des masques. Puis l'équipe d'Antenne 2 interviewa deux psychologues israéliens.

Voici les propos du premier :

"Dans notre mémoire collective, le danger du gaz est lié à un autre souvenir, qui rappelle la Seconde Guerre Mondiale,... c'est l'extermination par le gaz."

Le gaz devenait à lui seul le symbole d'une lutte justifiée contre Saddam Hussein, d'autant plus que le président irakien n'avait pas hésité à faire usage de cette arme contre les populations kurdes de son pays, à Halabja en 1988. Cependant, les médias avaient oublié de préciser qu'en 1988, la communauté internationale s'était "émue" à cette nouvelle, mais n'avait rien tenté pour arrêter Saddam Hussein, certains hommes politiques américains de l'époque allant même jusqu'à affirmer que les iraniens étaient responsables de l'usage de gaz chimiques (Donald Rumsfeld). De même, avaient-ils omis d'informer que toutes les puissances militaires occidentales - Israël comprise - en possédaient en quantités non négligeables. De leur côté, les autorités israéliennes, dont la crainte d'une guerre chimique était justifiée, étant donnés les propos tenus par Saddam Hussein quelques mois plus tôt, n'hésitèrent pas à incriminer les pays d'Europe, fournisseurs attirés de l'Irak en armes non conventionnelles.

L'Allemagne fut la première à être montrée du doigt, en raison de son avancée technologique dans ce domaine, et de son aide apportée dans ce domaine à l'état irakien : *"Allemands, ce n'est pas votre guerre, mais c'est votre gaz"*¹³, tels étaient les propos tenus par des manifestations israéliennes lors d'une manifestation contre les armes occidentales.

La télévision alla alors enquêter, et il en ressortit qu'effectivement, certaines entreprises allemandes avaient fourni à l'Irak les moyens de produire en grandes quantités des armes chimiques.

De nouveau, la télévision servit de relais - certes discret - à une information sélective et de type propagandiste, car elle ne fit que répéter, sans plus de curiosité, ce que certains voulaient que l'on sache.

En se tournant dans une direction toute indiquée par les premiers concernés, nos médias ne sont pas allés chercher plus loin, notamment en direction des États-Unis. En effet, ce n'est que deux ans après le début de la crise, que l'on apprit que l'administration Bush avait fourni des armes à l'Irak, et ce, jusqu'à la veille de l'invasion du Koweït :

¹² Michel CAMAU, "l'ennemi retrouvé ?", in "CRISE DU GOLFE, LA "LOGIQUE" DES CHERCHEURS ", op. cit., p. 168.

¹³ Journal du 23/1 A2 20h.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

“Au printemps 1989, des experts avaient alerté l'administration américaine sur le programme nucléaire irakien, sans succès: l'alliance entre les deux pays était trop solide.(...) Les preuves de collusion sont innombrables et, depuis quelques semaines, un nouveau scandale ébranle Washington, on le nomme déjà “Irakgate. Deux ans au moins avant le 2 août 1990, l'Irak avait commencé à détourner l'aide alimentaire américaine pour acheter des armes, et M. George Bush et ses conseillers auraient tout fait (avant la crise du Koweït) pour le cacher à l'opinion et au congrès.”¹⁴

B) Une information à sens unique

1 - Le déséquilibre Nord/Sud de l'information

a) Rappel sur la situation du marché de l'information

Le relais de l'information, en cette fin de vingtième siècle, se fait par téléphone, télex et satellite. La radio et la télévision sont aujourd'hui les premiers moyens d'information de nombreuses populations, même les plus démunies: dans les “favellas” d'Amérique du Sud comme dans les bidonvilles des pays développés, la radio à piles et la télévision font partie des premiers “meubles” achetés avec la première paie. Le spectacle de l'image que donne la télévision rend cet outil encore plus attrayant que la radio, et c'est pourquoi la télévision devient quasiment un outil indispensable, même dans les foyers les plus démunis. Ainsi, la télévision devient par là-même l'unique moyen de s'informer pour beaucoup. Or, l'information à la télévision exige bien plus de moyens matériels et financiers que des émissions classiques, ne serait-ce qu'en ce qui concerne les sources d'information :

“Les trois plus puissantes agences de presse, Reuter (Grande-Bretagne), Associated Press (Etats-Unis) et Agence France Presse (France), exercent un quasi monopole - de fait - sur l'information à l'échelle planétaire. La collecte de l'information coûte de plus en plus cher, et seuls ces géants ont les moyens de leurs ambitions.”¹⁵

Puis, après avoir obtenu les sources d'information, il faut des images, raison d'exister de la télévision. Or, là aussi, il faut des moyens techniques et financiers, que bon nombre de pays pauvres ne possèdent pas. Il reste alors pour les particuliers à regarder les chaînes étrangères, celles des pays développés, qui offrent des programmes de loisir et d'information bien plus étendus que ceux du pays d'origine. L'antenne parabolique fait partie de ces “outils” permettant de capter les chaînes étrangères, notamment dans les pays du Maghreb, peu distants de l'Europe, où l'usage de la langue française permet de comprendre ce qu'il se dit à la télévision française :

“Deux nouveaux outils de communication: le magnétoscope et l'antenne parabolique ont contribué puissamment à la pénétration des programmes télévisuels européens (et américains) dans les trois pays du Maghreb. Une caractéristique décisive dans l'importance de l'antenne parabolique comme facteur d'amplification de la diffusion de programmes étrangers en Algérie, est son usage communautaire.(...) Ces installations ne se dénombrent plus seulement, en 1991 sur les toits des “châteaux” d'Alger et d'Oran, elles conquièrent désormais les toits des immeubles des banlieues des grandes métropoles comme des villes moyennes de l'intérieur.(...) Il n'existe pas de chiffres précis et fiables sur l'actuel parc d'antennes paraboliques en usage dans le pays mais à titre

¹⁴ Alain GRESH, “M.Bush, la bombe et le dictateur de Bagdad”, in “Le Monde Diplomatique “, juillet 1992, p. 23.

¹⁵ Alain WOODROW , “Information-Manipulation “, op. cit.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

*indicatif, l'on parlait, en 1991, de 7000 équipements individuels et 50 000 collectifs. Le réseau d'abonnés d'un système collectif va en moyenne de 100 à 300 prises.*¹⁶

La conséquence de la réception de l'information européenne au Maghreb est double :

- les algériens étendent le champ de leurs connaissances à un autre pays que le leur, ce qui n'est pas encore le cas en France.
- mais ils écoutent les commentaires des journalistes occidentaux, et regardent les images qui sont diffusées sur leurs écrans; or, images et commentaires sont représentatifs d'une culture et d'un mode de pensée propre au pays diffuseur. C'est à ce moment que l'on peut parler de "choc des cultures":

*"La généralisation des techniques de transmission fera de plus en plus apparaître, en facilitant sa circulation, tout ce qui sépare l'information dans les différentes cultures. Pour le moment, le seul modèle réellement construit est donc le modèle occidental; il s'est lentement imposé au monde après, notamment, une lutte acharnée contre le modèle communiste."*¹⁷

b) complexité de la télévision: le choc des cultures

*"(...) Il n'y a pas d'information universelle, mais un point de vue sur les événements en fonction des cultures, point de vue lui-même dépendant des conditions culturelles de réception et de décodage. Si, à la limite, il peut y avoir une information universelle dans sa production et sa diffusion, elle n'existe pas dans sa réception, car interviennent là les conditions culturelles de la communication."*¹⁸

En effet, les satellites et les antennes paraboliques abolissant la distance, la culture occidentale pénètre inexorablement dans les foyers des pays des autres continents. Or, donc ces pays, le rapport à l'image n'est pas du tout le même, bien souvent, qu'en Occident, de même que la télévision à l'américaine est parfois très mal perçue en France, en raison des types de messages qu'elle véhicule. Rappelons que dans les sociétés musulmanes, la représentation humaine est traitée de façon spécifique, et que le rapport à l'image est donc différent de celui de l'Occident. D'ailleurs, l'interdiction des antennes paraboliques était suggérée par le leader du Front Islamique du Salut en Algérie, Abassi Madani, dans son programme, en 1990-1991: il les comparait à des monstres diffusant des programmes diaboliques, pornographiques, etc. Bien qu'étant l'avis d'un extrémiste religieux, cela représente une partie du rejet par une opinion des images occidentales et de ses techniques. Pour bien comprendre les raisons de ce rejet et des critiques qui furent faites à la télévision occidentale, voyons quelques chiffres éloquentes, et les analyses qui les accompagnent.

¹⁶ Belkacem MOSTEFAOUI, "La télévision au Maghreb", in "MÉDIASPOUVOIRS, LES MÉDIAS DANS LA GUERRE", op. cit., pp. 28-29.

¹⁷ Dominique Wolton, "WAR GAME", op. cit., pp.159-160.

¹⁸ idem, p. 161.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

c) Le déséquilibre de l'information : chiffres

“L'information internationale est entre les mains des pays développés, et elle circule, en sens unique, du Nord vers le Sud. Les médias occidentaux en sont à la fois responsables et tributaires. Un exemple parlant: 40% des riverains de la Méditerranée, y compris tous les pays maghrébins, sont des familiers du “Soap” américain “Dallas”, mais 1% seulement des émissions originaires des pays de la rive sud sont vues par les téléspectateurs de la rive nord. Autre exemple de cette hégémonie occidentale -principalement américaine- sur le tiers-monde : la couverture médiatique de la guerre du Golfe. Le monopole exercé par les médias occidentaux, notamment la chaîne câblée CNN, a été vécu par les pays arabes comme un véritable impérialisme. Ils y ont vu une guerre de propagande se greffer sur la guerre tout court.”¹⁹

Ajoutons à cette citation de Dominique Wolton quelques chiffres sur le parc d'antennes paraboliques en Algérie : “... on parlait, en 1991, de 7000 équipements individuels et 50 000 collectifs. Le réseau d'abonnés d'un système collectif va en moyenne de 100 à 300 prises.²⁰ Entre le 8 et le 20 décembre 1989, l'institut de sondages français SECODIP International, en coopération avec le bureau d'études et de communication algérien Médiacom, a réalisé une enquête multimédias sur 1095 personnes, « échantillon représentatif » de la population du Grand Alger. Sur l'audience des chaînes de télévision en Algérie, il ressort que les téléspectateurs réguliers des chaînes françaises Antenne 2, La Cinq et M6 représentaient 13,2% de l'ensemble des téléspectateurs sondés, et que 10,7% regardaient la télévision française tous les jours ou presque²¹. En comparaison du nombre de français regardant les programmes de la télévision algérienne, voire simplement de pays européens, le chiffre est évocateur, quant-à la connaissance que les habitants du Maghreb peuvent avoir des médias européens.

d) Guerre du Golfe et médias: un “impérialisme” occidental ?

“Vue de la rive sud de la Méditerranée, la guerre du Golfe prend l'allure du prélude au divorce entre l'Occident et le monde arabe... Ces fameux médias (occidentaux) qui faisaient notre envie et notre admiration sont pris la main dans le sac en flagrant délit de propagande. Les soldats de la guerre psychologique ont pris trop vite des vessies pour des lanternes, leurs désirs pour des réalités... Dans la guerre du Golfe, ce ne sont pas seulement l'information et la technologie de l'Occident qui ont échoué, mais c'est surtout la crédibilité de ses fameuses valeurs”. (Moncef Marzouki, président de la Ligue tunisienne des droits de l'homme)²²

La télévision occidentale, par son omniprésence arrive au résultat paradoxal suivant : “Inséparable d'une certaine conception libératrice du citoyen, elle est en passe de devenir le symbole de la domination”²³
En effet, dans bon nombre de pays , l'information telle qu'elle est transmise par les occidentaux, est assimilée à un impérialisme économique, dans lequel les technologies de pointe tiennent une place importante.

“Devenue pour l'Occident une valeur dominante largement exportée grâce à l'incroyable maillage des techniques de communication que l'Ouest a bâti en moins de trente ans, elle est identifiée à l'impérialisme.”²⁴

¹⁹ Dominique Wolton, WAR GAME , op. cit., pp. 40-41.

²⁰ Belkacem MOSTEFAOUI, “La télévision au Maghreb”, in “MÉDIASPOUVOIRS, LES MÉDIAS DANS LA GUERRE”, op. cit., p. 29

²¹ Belkacem MOSTEFAOUI, “La télévision au Maghreb”, in “MÉDIASPOUVOIRS, LES MÉDIAS DANS LA GUERRE”, op. cit., p. 30. N.B. : Les algériens captent et regardent aussi les programmes des chaînes italiennes et espagnoles.

²² Elio COMARIN, “Guerre du Golfe: “davidisme” et “goliathisme” ou la logique de deux nationalismes parallèles”, in “MÉDIASPOUVOIRS, LES MÉDIAS DANS LA GUERRE “, op. cit., pp. 168-169.

²³ Dominique Wolton, “WAR GAME “, op. cit., pp. 61-62.

²⁴ idem, pp. 61-62.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

De même, la presse en général, et la télévision en particulier - car elle fonctionne avant tout sur l'émotion et les sentiments - n'étaient pas d'une grande impartialité, et ne cachaient pas, même si elles le niaient, leur engagement dans le camp de la coalition. L'analyse des commentaires, telles que nous l'avons faite, notamment au chapitre I, sur Saddam Hussein et les "masses arabes" (images sélectives, commentaires stéréotypiques et anecdotiques), le démontre aisément. Or, rappelons que la télévision n'a pas pour vocation originelle d'être un médium de masse engagé, comme le sont ouvertement certains quotidiens de la presse écrite.

"Comme le remarque Abdelhamid Abassa, universitaire algérien, dans le magazine Télérama du 2 au 8 février, qui étudie l'impact des "paraboles" sur la société algérienne : "quand l'info arrive de source irakienne, les présentateurs font mille réserves, à juste titre. Mais tout ce qui vient des E.U. semble pouvoir être cru sur parole."²⁵

Or, comme nous l'avons déjà fait remarquer, l'armée américaine n'hésita pas à utiliser les médias -et notamment les télévisions- pour désinformer l'adversaire et ne pas démoraliser "l'arrière". Ce fait ne fut relevé par la télévision française bien après le début des combats, lorsque l'essentiel de la désinformation-propagande avait été retenu par les téléspectateurs et l'adversaire de la coalition.

2- L'effet CNN : une influence sur les médias occidentaux

"Si les armes de communication ont pris le pas dans cette guerre, qui a été une guerre orbitale et téléguidée, c'est parce que l'importance du combat s'était déplacée vers l'information vis-à-vis de l'ennemi -je pense au brouillage des émissions ennemies, au téléguidage et au leurrage des adversaires qui n'étaient même plus capables de bouger - mais aussi des opinions publiques qui ont été paralysées sciemment par une grande agence de presse unique, "Pentagone-CNN."²⁶

a) Historique de Cable News Network

En guise de présentation de CNN, il nous faut revenir à la naissance de la chaîne américaine, le 1er juin 1980. CNN (Cable News Network) est une chaîne américaine privée, consacrée uniquement à l'information 24 heures sur 24. A ses débuts, son fondateur, le milliardaire Ted Turner, fut la risée des journalistes américains. Pourtant, en l'espace de dix ans, la chaîne passa de 1,7 millions d'abonnés à plus de 55 millions, dont les quatre-cinquièmes aux Etats-Unis : *"(La chaîne est) reçue dans 65% des foyers câblés américains, 91 pays et 250 000 chambres d'hôtel à travers le monde."²⁷* Selon Ted Turner, la consécration de la chaîne est venue de la guerre du Golfe, durant laquelle, avec ses 200 journalistes mobilisés, dont 49 à Bagdad²⁸, CNN a largement dépassé les autres chaînes de télévision occidentales mobilisées dans la région. Et effectivement, ce fut la guerre du Golfe, qui permit à la chaîne d'information de se faire connaître: aujourd'hui, tous les téléspectateurs du monde entier connaissent le logo de CNN, qui apparaissait sur les écrans avec le mot "live": direct. Car CNN, c'est aussi et surtout l'information en direct, 24 heures sur 24, et c'est pour cela, que les (anciens et nouveaux) chefs d'états et diplomates de la plupart des pays de la planète sont branchés sur CNN, abonnés ou non: Michael Gorbatchev, Yasser Arafat, Fidel Castro, Henri Kissinger, George Bush, Türgüt Ozal, Saddam Hussein etc., en sont de fidèles téléspectateurs.

²⁵ Télérama n° 2147

²⁶ Paul Virilio, interview accordée au journal "Le Monde" du mardi 28 janvier 1992.

²⁷ "L'Express", 14/9/1990

²⁸ Cf. l'ouvrage de Robert Wiener, producteur de CNN pour l'Europe, "EN DIRECT DE BAGDAD", Éditions Robert Laffont, Paris 1992.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

Cependant, malgré son formidable succès, la chaîne d'information fut souvent décriée durant la guerre du Golfe, surtout par les journaux de la presse écrite, et ce, parce qu'elle diffusa durant plus de sept mois, une regard américain sur l'actualité.

b) Une chaîne américaine

Avant de décrire la manière qu'a CNN (comme beaucoup de télévisions américaines) d'informer, rappelons tout d'abord un détail important: les images de CNN, qui fut la chaîne de référence en raison des moyens qu'elle avait déployée, furent utilisées par toutes les télévisions du monde, et diffusées, par conséquent, dans la plupart des foyers de la planète possédant la télévision. Or, CNN est une chaîne de télévision américaine, ce qui fait dire à Alain Wieder, responsables des magazines sur Antenne 2 :

“Les ondes sont ainsi monopolisées par la chaîne du pays le plus impliqué dans le conflit, dont la présence militaire est la plus forte. Cela me choque.”²⁹

Comme nous l'avons écrit précédemment, chaque pays informe selon sa spécificité culturelle. Ici, CNN reproduit une vision américaine du monde, telle qu'elle est perçue par la majorité des américains: méconnaissance du monde et de ses problèmes, tant que cela ne concerne pas directement le territoire, les intérêts vitaux et les ressortissants des États-Unis d'Amérique³⁰. L'information à la télévision américaine est souvent dépourvue de contexte et d'analyse propre au pays ou à la région où se déroulent les événements commentés, ce que certains nomment, en parlant des médias américains: "l'américano-centrisme"³¹.

“Ce que l'on nous propose comme modèle de télévision n'est qu'un médium dépourvu de contenu, dont le niveau intellectuel est maintenu, à dessein, au ras de terre, et que l'on nous débite sur un sempiternel ton infantile. Il s'agit, en fait, d'une insulte permanente à l'intelligence du téléspectateur.”³²

Dans la revue *Médiaspouvoirs*, voici ce qu'écrit Mouny BERRAH, dans un article intitulé “Mettre en scène la réalité”:

“Le téléspectateur est souvent incapable de déceler la frontière entre la réalité et la fiction. Cela ne choque pas le téléspectateur américain. Élevé dans l'esprit du “voir c'est croire”, règle d'or du cinéma hollywoodien, l'image a d'abord pour lui une réalité matérielle. Les concepts de distanciation, de crédibilité perdent de leur validité et deviennent inopérants. Fiction et réalité se confondent.”

c) une chaîne mondiale

CNN est devenue une drogue pour certains journalistes. Dans les locaux des rédactions de la télévision française, des écrans de télévision sont disposés dans les bureaux, et CNN fait partie des chaînes de référence pour les journalistes. Beaucoup estiment que la chaîne de Ted Turner constitue un progrès en soi pour le téléspectateur.

En diffusant les images et les commentaires des journalistes de CNN, en direct, durant les premiers jours de la guerre, les télévisions mondiales en général et françaises en particulier, diffusèrent une version américanisée au style hollywoodien des événements³³ :

²⁹ Alain WIEDER, in *Télérama* n° 2141, p. 17

³⁰ Pour plus de détails sur l'information américaine durant la guerre du Golfe, voir l'analyse de Serge Halimi in la “Revue d'Études Palestiniennes” n°41, op. cit, p. 59.

³¹ Cf. “Le Monde, Radio-Télévision” du 30 juin 1990.

³² Dom FORESTA, “la norme américaine”, in “Le Monde Diplomatique: Médias, mensonges et démocraties”, Manières de voir n°14

³³ Voir le journal télévisé du 18 janvier 1991 sur Antenne 2.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

“Michèle Cotta, directrice de l'information de TF1, avoue avoir utilisé soixante et une minutes d'images CNN, le premier jour de la guerre.(...) Les téléspectateurs n'ont ainsi droit qu'à une version univoque des événements.”³⁴

Durant la nuit du 17 au 18 janvier, première nuit des bombardements aériens, toutes les chaînes françaises se branchèrent sur CNN, seule chaîne de télévision autorisée à demeurer à Bagdad. Même sans images, mais uniquement avec le son et des photos en médaillon représentant des portraits de John Holliman, Bernard Shaw et Peter Arnett en médaillon, la chaîne CNN diffusa dans le monde entier les propos des trois journalistes. En voici un extrait, tiré de l'ouvrage du “patron” de CNN en Irak durant la période de la guerre, Robert Wiener: “En direct de Bagdad ”³⁵: La scène se situe dans la chambre d'hôtel des journalistes, à Bagdad, dans la nuit du 17 au 18 janvier.

Bernard Shaw : “Peter Arnett, approche. (...) Décrivons à nos téléspectateurs ce que nous voyons... Le ciel au-dessus de Bagdad, est illuminé... nous voyons des éclairs de lumière très intense d'un bout à l'autre du ciel... Peter...”

Peter Arnett : “Eh bien, les batteries antiaériennes tirent en direction du ciel. Nous n'avons pas entendu de bombes exploser au sol, mais il y a des éclairs terribles dans le ciel, enfin, on dirait des éclairs, Bernie.”

Bernard Shaw : “C'est extraordinaire. Les lumières sont toujours allumées. Les rues du centre de Bagdad sont encore éclairées... C'est comme si des étoiles explosaient dans le ciel noir... Peter.”(...)

Robert Wiener : “Le ciel est à présent plein d'éclairs, une version presque perverse du 4 juillet...”

Cela dura ainsi durant des heures : “Nous avons été en direct pendant presque dix-sept heures d'affilée”, s'étonnait Robert Wiener. Le reste du témoignage de Robert Wiener est rempli de réflexions presque irréalistes, tant elles dénotent d'avec le contexte de la guerre... en direct : “Ensemble, ils transmettaient parfaitement la peur, les éléments concrets et la fascination de la guerre. On a dû griller tout le monde... La planète entière vit et entendit CNN “. Durant une nuit entière, l'information - voire l'événement -, c'était CNN. CNN, selon ses journalistes de la chaîne, “entraîna dans l'Histoire ”. Pour d'autres journalistes de la chaîne américaine, CNN avait FAIT l'Histoire :

“Tu n'en croirais pas tes yeux. Le téléphone sonne continuellement. Nous avons fait l'histoire!”

Peter Arnett décrit ainsi sa réaction dans son livre :

“La portée des propos d'Eason m'échappa presque complètement et je ne pris que plus tard la mesure de l'impact que nous avons créé. Avec les Gars de Bagdad comme fer de lance, notre couverture captivante du début de la guerre du Golfe fit le tour du monde. En Grande-Bretagne, Allemagne, France, Israël, Brésil, Suède, notamment, les stations de télévision renoncèrent à leurs programmes habituels et reprirent CNN. Il en fut de même aux États-Unis. Dans tout le pays, les stations associées renoncèrent à la couverture fournie par leur réseau, et diffusèrent CNN. (...)Le mémo de Paul Amos, vice-président de la chaîne, résuma la situation: “Pour la première fois de l'histoire, CNN a battu les trois grands réseaux de télévision, sur une période de vingt-quatre heures, dans le domaine que CNN s'est assigné.”

³⁴ Olivier TOSKER, “Audiovisuel: l'offensive de l'information en continu”, in “MÉDIASPOUVOIRS, LES MÉDIAS DANS LA GUERRE “, op. cit., p. 163

³⁵ Cf. l'ouvrage de Robert Wiener, “EN DIRECT DE BAGDAD “, op. cit., p 363 et suivantes.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

Par ces divers propos cités, les journalistes de CNN dévoilaient une autre des facettes de l'information télévisuelle d'aujourd'hui dans les pays occidentaux : l'information devient un simple produit commercial. Les règles en sont simples : plus l'information offre des images de sang, de drame, d'émotion et de suspens, mieux elle se vend...

3- Une seule information : "l'information en uniforme" ?

a) Définition

Le terme d'"information en uniforme" employé ici sert de titre à un ouvrage de l'historien Marc Ferro, ouvrage sorti en 1991, peu de temps après la fin de la guerre du Golfe.³⁶ Voici une définition que donne l'auteur sur cette formule qui pourrait prêter à confusion (mais cela n'est pas fait pour ?):

"Simultanément, on constate une uniformisation des informations diffusées par la télévision; et c'est en ce sens qu'on peut parler d'une "information en uniforme": les gamins de Tokyo et de Rio De Janeiro voient les mêmes images, sur les mêmes problèmes que les citoyens de Londres ou de Paris."³⁷

b) les mêmes images partout : explications

L'information occidentale, qui prend aujourd'hui une dimension planétaire, est la même partout, car les agences d'information sont peu nombreuses, et il n'existe en fait qu'une "banque d'images":

"Quant aux banques d'images, en fait il n'en existe qu'une principale: Exchange Vidéo News (EVN). C'est un réseau international qui permet aux télévisions du monde d'échanger leurs reportages. Il fonctionne comme une banque de données et transmet quelque 10 000 sujets par an aux 39 chaînes qui en sont membres (et aux 55 membres associés). En Europe, ce système est géré et financé par l'Union européenne de radiodiffusion (UER), un organisme siégeant à Genève, avec un budget de 150 millions de francs. En France, toutes les chaînes sont membres et affectent, chacune, un ou plusieurs journalistes au fonctionnement de l'EVN: ils téléphonent à Genève quatre fois par jour pour participer à la "bourse aux images" à 3 h 30 et à 5 h 30 (s'il existe un journal du matin), puis à 11h et à 16 h 30. Tout se joue sur l'offre et la demande. Pour être retenu, un sujet proposé doit être commandé par au moins cinq clients. Les images sont transmises soit par satellite, soit par voie hertzienne, et arrivent brutes de commentaire, pour être montées et commentées par les journalistes de la chaîne."³⁸

Ceci explique pourquoi les journaux télévisés du monde entier se ressemblent : les mêmes images se retrouvent non seulement sur nos six chaînes, mais sur les petits écrans des télévisions du monde entier³⁹. De plus, le jeu de la concurrence entre les chaînes de télévision d'un même pays, voire de plusieurs pays, implique que chacun tente de diffuser les mêmes types de reportages et surtout les mêmes "scoops". Le but: faire entrer le nom du présentateur-vedette ou de la chaîne dans l'Histoire: ce fut le cas lors de la guerre du Golfe, avec le présentateur de TF1, Patrick Poivre-d'Arvor, lorsqu'il obtint une interview de Saddam Hussein "en exclusivité"; l'interview fut même diffusée aux États-Unis, grande fierté de TF1.

³⁶ Marc FERRO, "L'information en uniforme, Propagande, désinformation, censure et manipulation" "Collection "Documents et essais", Editions Ramsay, Paris, 1991

³⁷ idem, p. 7

³⁸ Alain WOODROW, " Information-Manipulation ", op. cit., pp. 41-42

³⁹ Voir Annexe

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

c) les dangers: la répercussion d'une même information sur l'ensemble de la planète

Tous les téléspectateurs de la planète ont vu et revu les images de CNN, car seule cette chaîne fut autorisée à demeurer à Bagdad au début de la guerre. Et ainsi pour toutes les images ou interviews ayant l'air de "scoops", d'"exclusivités": la chaîne qui avait accompli la performance avait le privilège d'être connue sur l'ensemble de la planète. D'où un danger: les risques de répercussion des rumeurs et erreurs commises par les journalistes et techniciens de la chaîne universellement diffusée.

Ainsi, de Rio à Pékin, de Reykjavik à Pretoria, la marée noire du Golfe était montrée comme étant une catastrophe sans précédent, puisque les images du cormoran étaient les mêmes, et que les commentaires de CNN étaient bien souvent traduits, sans analyse ni précautions. Cela fut amplifié en raison des faibles moyens des chaînes de certains pays: le plus simple, pour certaines d'entre-elles, était en effet de diffuser, sans les "filtrer" les images et commentaires de CNN !

C) Le paysage audiovisuel français bouleversé : la sur-information comme facteur de dramatisation ?

1 - Études quantitatives : le bouleversement des programmes à la télévision française

a) FR3: temps consacré à l'information sur la guerre du Golfe durant les journaux du soir, du 1er janvier 1990 au 30 juin 1991 (Analyse et courbes faites à partir des "conducteurs" du 19/20).

Le "conducteur" d'un journal télévisé est l'ordonnancement par écrit des sujets présentés lors du journal télévisé. Il existe les "traits-conducteurs", ceux rédigés avant le journal télévisé, et les conducteurs sortant après le fin du journal, sur lesquels seront précisés les changements opérés durant le journal, comme une information de dernière minute ou un sujet plus long que prévu. Dans le cadre de notre étude sur les conducteurs du "19/20" de FR3, nous avons pris les conducteurs corrigés des journaux de 19h35, c'est-à-dire ceux concernant l'actualité internationale et nationale. Les diagrammes en bâtons effectués représentent les journaux télévisés du 1er janvier 1991 au 30 juin 1991.

En ordonnées:

- le temps du journal en minutes (niveau supérieur),
- le temps consacré à l'information sur le "Golfe", en minutes (niveau médium),
- en jaune: le temps consacré à l'information sur le "Golfe" par rapport à la durée totale du journal, en pourcentage (niveau inférieur).

En abscisses: Les dates des journaux télévisés.

Rappelons, avant la lecture des diagrammes, qu'en règle générale, un journal du "19/20" de FR3, dure de 25 à 30 minutes. De plus, il manque quelques données dans notre étude; les dates manquantes correspondent à des conducteurs manquants (après le mois de mars) ou des conducteurs non corrigés et bouleversés en direct par l'actualité (journal du 20 janvier 1991).

L'analyse des diagrammes nous permet de constater de nombreuses données instructives:

1. Durant toute la période de la guerre, la plupart des journaux conservèrent l'antenne plus longtemps qu'à l'habitude, alors que le temps normalement consacré à l'actualité étant de 25 minutes. Ici, nous pouvons voir que cette durée fut souvent plus longue, allant au delà de 30 minutes, jusqu'à plus d'une heure, voire une heure et demie pour certains, amplifiant le caractère exceptionnel et dramatique de l'information.
2. Le journal du 16 janvier démontre que la télévision tenta de devancer l'actualité; en effet, ce journal dura 55 minutes, et fut entièrement consacré, non à la crise, mais à la guerre du Golfe. Or, à la date

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

du 16, il ne s'est rien passé dans le Golfe, sinon que l'ultimatum de l'ONU venait d'expirer le 15. Le 16, il n'y avait pas de guerre, pas d'images ni d'évènements nouveaux. Pourtant, sur toutes les chaînes de télévision, il y eut des journaux "spécial guerre du Golfe", comme si les rédactions attendaient le déclenchement de la guerre ... en direct. Ces journaux furent l'occasion de faire le tour des capitales. pour toutes les rédactions, mais sans rien à annoncer de nouveau par rapport à la veille ou l'avant-veille. Les télévisions, en ouvrant leurs journaux du soir sur la "Guerre dans le Golfe" alors que celle-ci n'avait pas encore commencé, devançaient l'évènement, et le créaient parfois; En effet, ces journaux du 16 au soir, montrèrent aux téléspectateurs des images -toujours les mêmes depuis des semaines- de soldats et d'avions à l'entraînement, simulant une véritable guerre. Les journalistes y allèrent une nouvelle fois de leurs scénarios "pour une guerre annoncée", avec les commentaires de spécialistes de la guerre, alors qu'il n'y avait toujours pas de guerre. Le 16 janvier, la guerre n'avait pas commencé dans le Golfe, alors qu'elle avait déjà lieu sur nos écrans de télévision, sur toutes les chaînes, rappelons-le.

3. Ce fut à partir de la Conférence de Genève, appelée "entrevue de la dernière chance", le 9 janvier, que les journaux consacrèrent plus de 50% de leur temps à la crise et la guerre du Golfe. Les 16, 17, 18 janvier, les journaux furent exclusivement consacrés au Golfe, durant parfois plus d'une heure. Il était alors vraiment difficile de penser qu'il se passait autre-chose sur la planète. Il fallut attendre le 5 mars pour que les journaux retrouvent une forme habituelle. Or, c'est à partir de cette période, que l'exode des kurdes commença.
4. Après la guerre, les conséquences de la guerre, notamment pour les Kurdes et les Chiites, n'intéressaient plus la télévision, qui reprenait un rythme normal.

En juin, les journaux télévisés consacrèrent plus de temps à ce que certains considéraient comme étant une des conséquences de la guerre du Golfe: la "révolte des jeunes "Beurs" des banlieues."

Ces constats peuvent être faits sur les autres chaînes françaises comme TF1, A2, ou La Cinq, qui avaient cependant bien plus de moyens que FR3, ce qui laisse présager le pire... Durant cette période, l'essentiel de l'actualité était donc consacré au Golfe, avec un maximum de "directs" et d'images de la guerre ou de violence.

La durée exceptionnelle des journaux télévisés, le fait que ces journaux soient presque exclusivement consacrés à la guerre du Golfe (le reste du temps étant le plus souvent consacré ... à la météo), et ceci plusieurs fois par jour, ne pouvait qu'accroître la tension, l'angoisse et l'émotion des téléspectateurs, rivés face à leur écran de télévision, par peur de rater une nouvelle d'une grande importance.

Aux journaux télévisés "classiques" bouleversés dans leur forme, s'ajoutaient des émissions "spéciale-Golfe" le soir, et des "journaux spéciaux" dans la journée, plusieurs fois par jour, à des horaires habituellement consacrés à des feuilletons ou dessins-animés.

Cette quantité d'informations, diffusées "prêtes à consommer", bien souvent sans aucun recul, ne laissait plus de temps à la réflexion: seule l'émotion et le sentiment d'assister "en direct" à un moment de l'Histoire - avec un "H" majuscule- comptait désormais, aussi bien pour les journalistes que pour les téléspectateurs.

b) "Émissions Spéciales", toutes chaînes confondues

(Source : Médiaspouvoirs⁴⁰).

Les émissions "spécial Golfe" ne furent pas uniquement des émissions spéciales au sens de documents d'investigation, ce terme définit tous les "flashes" spéciaux, interruptions de programmes et émissions programmées à l'avance, sur le thème de la guerre du Golfe. L'aspect dramatique de la guerre et de ses possibles conséquences -qui, rappelons-le, n'ont jamais été analysées avec retenue, car la guerre en elle-même primait le reste- fut amplifié par les émissions spéciales et les "flashes" d'information, qui coupaient tous les jours les émissions habituelles et retardaient les programmes.

Les tableaux 2 à 5 montrent l'"hyper médiatisation" de la guerre, ce qui laisse deviner les conséquences de ce trop plein d'information : un risque de lassitude de la part des téléspectateurs, mais aussi un risque de banalisation de la guerre.

⁴⁰ "MÉDIASPOUVOIRS, LES MÉDIAS DANS LA GUERRE", op. cit.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

Ces tableaux montrent aussi que ces émissions "spécial Golfe" avait pour but de montrer essentiellement des images sur le déroulement de la guerre, puisque dès le dimanche 20 janvier, le nombre d'émissions diminue par rapport aux jours précédents (pas de renouvellement des images de la guerre), puis augmente de nouveau le 23 février, lors de l'approche de l'offensive terrestre.

De même en ce qui concerne la durée totale des émissions "spéciales Golfe" diffusées par l'ensemble des six chaînes françaises : du 19 janvier au 23 février, cette durée totale n'excède jamais les 20 minutes, alors que durant les premiers jours de la guerre, et le jour de l'offensive terrestre, la durée dépassait les 20 minutes.

Ce furent les chaînes privées TF1 et La Cinq, qui bouleversèrent le plus leurs programmes en vue de diffuser le maximum d'images de la guerre, comme le démontrent les tableaux 4 et 5. Ce sont ces chaînes de télévision qui furent le plus critiquées après la guerre par les journalistes de la presse écrite, en raison de la mise en scène qu'elles firent de cette guerre.

Ces deux chaînes firent de la guerre le point central de l'actualité durant plus de deux mois, au risque de faire de leurs journaux et magazines d'information de véritables caricatures de l'information.

Dans la journée du 17 janvier, TF1 a consacré 48 minutes d'antenne à de l'information en continu sur le Golfe, alors que l'on peut estimer à 160 minutes maximum le temps consacré à l'information dans un jour "normal"⁴¹

Tous les programmes des trois principales chaînes françaises (TF1, Antenne 2, La Cinq) furent bouleversés durant deux mois, par ces "émissions spéciales", alors qu'à certains moments, les interruptions de programmes n'étaient pas justifiées. Des émissions programmées furent interrompues dans l'unique but d'entretenir le suspens et de fidéliser ainsi les téléspectateurs à leur écran de télévision.

Le quotidien *Le Figaro*, dans ses pages consacrées aux programmes de télévision, avertissait ses lecteurs des changements potentiels des programmes⁴²:

"Des antennes sous le choc: quels aspects vont prendre les programmes ? De nombreuses émissions vont disparaître pour laisser place à l'actualité. Il y aura forcément des trous de cinq à dix minutes qu'il faudra combler. J'ai donc fait sélectionner toute une série de clips musicaux français soigneusement choisis pour qu'ils puissent être diffusés dans un tel contexte... Le "Bébête-show" est pour l'instant sur la sellette."
(Étienne Mougeotte, directeur des programmes de TF1)

"Sur FR3, Jacques Chancel a fait passer, à l'instar de ses confrères, la consigne: être prêt à tout moment à bouleverser la grille pour faire place à l'actualité."

Voici des chiffres fournis par *Médiaspouvoirs*, sur la "soif" d'information des téléspectateurs et l'influence sur le "baromètre" mesurant cette audience : l'audimat⁴³:

"Mesurée en termes quantitatifs, (la) soif de nouvelles est éclatante. Le baromètre Médiamétrie a enregistré une moyenne de 11,5% d'audience télé pour la tranche 7 h/9 h, le matin du 17 janvier. Contre 3,8% seulement, en moyenne sur les six mois précédents."

⁴¹ Chiffres cités in l'ouvrage de Dominique WOLTON, "War Game", op. cit., p. 226.

⁴² *Le Figaro* du jeudi 17 janvier 1991, p 20

⁴³ Olivier TOSKER, "Audiovisuel: l'offensive de l'information en continu", in "MÉDIASPOUVOIRS, LES MÉDIAS DANS LA GUERRE", p 164

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

c) Coûts de la “guerre télévisée” :

Les dépenses que la guerre a engendrées au sein des chaînes de télévision françaises, sont considérables. Le coût du direct, le nombre impressionnant de journalistes envoyés dans les capitales arabes ou des principales puissances occidentales, les dépenses faites pour les nouveaux décors des plateaux et des salles spécialement réservées à la l'information sur la guerre: tout cela s'est accumulé au fil des mois, engageant les rédactions des chaînes à accomplir un travail justifiant ces dépenses, travail consistant avant tout à obtenir un maximum de téléspectateurs, à faire grimper l'audimat. Voici quelques chiffres sur le coût de la guerre pour certaines chaînes de télévision françaises⁴⁴:

TF1 :

- 35 personnes dans le Golfe
- Au total, plus de 80 journalistes et techniciens directement impliqués.
- Dans les studios de Paris, de nombreux journalistes et techniciens sont sur “le pied de guerre” 24 heures sur 24, et n'ont pas quitter les locaux de la chaîne durant plusieurs jours.
- Les consultants militaires sont payés 5000 francs par mois.
- Dépenses: plus de 1 million de francs par jour.

La Cinq :

- Dépenses: deux à deux millions et demi de francs par semaine.

A2-FR3 :

- 38 envoyés spéciaux dans le Golfe pour les deux chaînes confondues.
- Dépenses A2: 600 000 francs par jour
- Dépenses FR3: 250 000 francs par jour.

Ces dépenses furent consacrées essentiellement à la technique utile à la retransmission “en direct” de la guerre, ainsi qu'à la conception des plateaux spéciaux, aux décors nouveaux, à la fabrication de logos et génériques spéciaux, et surtout la location exceptionnelle des canaux satellitaires, afin de diffuser des images en direct des pays arabes, aux heures de grande écoute, c'est-à-dire, à 20 heures, lors des journaux télévisés les plus suivis. Les liaisons multiples opérées dans une journée par TF1, coûtèrent à la chaîne au début des hostilités plus d'un demi-million par jour.

Avec du recul, on peut aujourd'hui se demander ce que ces bouleversements ont apporté aux téléspectateurs, sinon une lassitude, une méfiance et un désintérêt croissant pour les informations diffusées à la télévision. Les dépenses faramineuses effectuées par les rédactions de télévision afin de retransmettre une guerre dont on ne voyait que des images censurées ou des reportages sans grand intérêt pour la compréhension de l'évènement, transformèrent les journaux d'information en véritables spectacles dans lesquels la “star” était la guerre.

⁴⁴ Ces chiffres sont tirés d'un article de Bernard Heitz, in *Télérama* n° 2143 du 6 février 1991, p. 57.

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

2 - Changements dans la forme: le spectacle du “scoop”

Voici le commentaire entendu lors d'un reportage sur les médias, diffusé au journal d'Antenne 2 le 21 janvier 1991, à 20 heures :

“Dès le début, les écrans ont été envahis par des génériques clinquants, comme s'il s'agissait d'annoncer le film du dimanche soir : images de synthèse en trois dimensions, véritables décors pour une dramaturgie militaire. A l'évènement exceptionnel, la télé a répondu par l'exception : pas de pubs sur les écrans, on n'avait pas vu cela depuis l'assassinat de John Kennedy, il y a 27 ans.”

Il s'agissait là de la description de la télévision américaine, et non du cas des chaînes françaises⁴⁵.

a) Journaux spéciaux (flashes)

Premier changement dans la forme des programmes de la télévision française, les journaux spéciaux. Comme le montrent les diagrammes ci-dessus, ces “flashes” et émissions “Spécial-Golfe” furent nombreux durant les deux premières semaines de la guerre, excluant de l'information quotidienne tout autre évènement d'actualité. Dès qu'un missile Scud irakien était signalé, l'émission qui passait à ce moment à la télévision était coupée par un “flash spécial d'information”, durant lequel toutes les rumeurs et informations non vérifiées étaient diffusés sans retenue. De même, il arriva bien souvent que les envoyés spéciaux à Tel-Aviv ou Dahrán, principales cibles des Scuds, n'aient rien à dire... et le disent.

Les flashes “spéciaux”, d'ordinaire exceptionnels, devenaient pratiquement quotidiens, faisant passer la plus petite information sur la guerre, ou la moindre phrase d'un leader politique arabe, pour le “scoop” du siècle, l'évènement à ne pas manquer.

Tout était amplifié, et la réalité devenait à elle seule un spectacle, en passant par la télévision, véritable prisme déformant.

“Sur les écrans de TF1, Patrick Poivre d'Arvor et Michèle Cotta se relaient pendant trente-trois heures d'affilée, déchiffrant les dépêches d'agence en direct. Télévisions et radios sont sous perfusion. CNN, pillé à tout va, devient la référence obligée, le critère de la réussite journalistique.”⁴⁶

b) Génériques spéciaux

Ajoutés à cela, les génériques des journaux du soir, étaient fabriqués pour la guerre: les journaux de 20h de TF1, A2, ou La Cinq, comme le 19/20 de FR3, s'ouvraient sur des génériques différents des génériques habituels, faisant bien comprendre avant même le début du journal, que l'actualité, c'était le Golfe et rien que le Golfe. Pas de place pour le reste, il fallait justifier les dépenses faites pour cette “guerre en direct”, et seuls des journaux “d'actualité” consacrés uniquement à la guerre, pouvaient le permettre.

Les génériques spéciaux étaient des montages d'images représentant des blindés en mouvements, des soldats, des avions, toutes ces images défilant à grande vitesse, comme pour une bande-annonce du dernier film d'aventure ou de guerre sorti tout droit des studios d'Hollywood.

Accompagnant ces images, et s'y superposant, le titre du journal, incrusté sur l'ensemble de l'écran: “GUERRE DANS LE GOLFE”, ou “LA GUERRE DU GOLFE”, à l'exemple de la chaîne américaine d'information CNN, qui avait titré la première ses journaux par le “WAR IN THE GOLF” que tous les téléspectateurs du monde ont encore en mémoire.

Sur TF1, le symbole était encore plus fort : le titre était écrit de couleur rouge-sang et orange-feu, avec un “f” en forme de sabre arabe. Ce logo restait ensuite durant tout le journal, en incrusté, derrière le présentateur.

⁴⁵ Voir l'analyse par Serge Halimi de la télévision américaine durant la guerre du Golfe, in la Revue d'Étude Palestienne n° 41, op. cit., p. 59.

⁴⁶ Olivier TOSKER, “Audiovisuel: l'offensive de l'information en continu”, in MÉDIASPOUVOIR, LES MÉDIAS DANS LA GUERRE, op. cit., p 163

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

c) Plateaux et salles spéciales

Durant la guerre, et même la crise, des salles spéciales réservées à la présentation de la situation militaire, étaient en place :

- La salle des cartes et des dioramas: sur A2, François Cornet et le général Forget ou le colonel Meyer y faisaient le point sur la situation militaire, à partir de maquettes de blindés et avions, dispersés sur un immense diorama représentant l'Irak et le Koweït.
- La salle audio-vidéo: écrans de télévisions branchés sur différentes chaînes étrangères, ceci afin d'être les premiers à diffuser une information, le plus vite possible.

Cela impliquait que le présentateur ou le journaliste se trouvant dans la salle, répétait ce qui était dit sur la chaîne suivie, sans vérifier la véracité des propos du journaliste étranger: Michel Mompontet, d'A2, regardait CNN et d'autres chaînes du monde occidental durant tout le journal, et prenait des notes. Lorsque le présentateur lui demandait ce qu'il se passait, Michel Mompontet faisait un résumé de ce qu'il avait vu ou entendu, et répétait bien souvent ce que d'autres avaient dit avant lui. D'où le sentiment qu'eurent certains envoyés spéciaux dans le Golfe, de ne servir à rien, sinon à confirmer ce que leur disaient les présentateurs de Paris.

Dans ces salles, des décors spéciaux avaient été fabriqués pour l'occasion: d'immenses photos d'avions "alliés" dans le ciel, ou des photos de soldats dans le désert, en tenue N.B.C. (Nucléaire-Bactériologique-Chimique).

d) Plus d'invités

Toujours dans le cadre du spectacle, les journaux télévisés devenaient une tribune pour qui désirait donner son opinion sur le Golfe. Ainsi, TF1 invita l'ambassadeur irakien à Paris si souvent, que même le gouvernement français commença à émettre un avis défavorable.

Toujours sur TF1, lors d'un journal spécial, mêlant tout les points décrits ci-dessus (générique spécial, plateaux spéciaux, invités), le spectacle fut garanti : les ambassadeurs du Koweït et d'Arabie Saoudite se trouvaient sur l'un des plateaux spéciaux (aux décors "spécial-guerre"), et sur un autre plateau, sans doute à un étage supérieur ou dans une salle concomitante, se trouvait l'ambassadeur d'Israël à Paris.

Bien souvent, ces invités ne servaient qu'à confirmer ce que disait le présentateur, ou à exprimer un point de vue politique qui n'apprenait rien aux téléspectateurs, sinon que la guerre allait être meurtrière, ou qu'Israël allait riposter aux attaques irakiennes, ce qui n'eut jamais lieu, mais cela n'avait pas d'importance: ce qui comptait avant tout, c'était le spectacle occasionné par la guerre, d'où le désintérêt total de certains présentateurs à ce que pouvaient déclarer certaines personnalités politiques arabes ou françaises.

e) Les présentateurs

Le premier rôle des journalistes envoyés spéciaux leur a été retiré par leurs collègues restés au studio, connus du public, parfois célèbres.

"C'est le présentateur qui, habituellement, distille l'actualité. Pendant le mois de drôle de guerre, il a d'abord demandé à l'envoyé spécial s'il y avait du nouveau, ce qu'il avait vu et entendu. Puis, avec la multiplication des envoyés spéciaux, le rythme de l'émission s'est accéléré. Le présentateur n'a plus demandé à l'envoyé spécial ce qu'il avait pu apprendre, mais s'il pouvait répondre à la lancinante question: "Quand l'offensive terrestre va-t-elle démarrer ?" ou toute autre question à laquelle il n'était pas en mesure de répondre. Alors, on l'a congédié brièvement (car il faut garder le rythme). Les gens des studios ont été, finalement, les maîtres de l'heure, à tous les sens du mot. La guerre n'a plus été symbolisée par les soldats, par les envoyés spéciaux, ni même par les systèmes d'armes. La guerre, c'était eux, les vrais médiateurs, jonglant avec les capitales, octroyant la parole aux ministres ou aux experts."⁴⁷

⁴⁷ Cf. "La persuasion de masse", op. cit., p. 75

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

Les présentateurs amplifiaient les événements, même les plus anodins (des manifestations pacifistes ou un discours démagogique) par leur façon de s'adresser aux téléspectateurs: "Regardez attentivement", "Écoutez bien", "...en direct, pour vous...". Le présentateur Henri Sannier, sur Antenne 2, présentait l'actualité dans le Golfe avec émotion: tout, dans son attitude, ses gestes, ses paroles et le ton employé, montrait son excitation à l'idée de présenter ce qu'il annonçait comme étant un "moment historique". Leur responsabilité dans la dramatisation et l'exagération de certains événements, ne fut pas négligeable: c'était eux, qui faisaient l'actualité, et non plus les militaires, qui ne montraient rien de leur guerre. C'étaient les présentateurs qui amplifiaient, par leurs propos, les manifestations d'Alger, Amman ou Le Caire, en les faisant passer pour des "manifestations de soutien à Saddam Hussein", alors qu'il s'agissait la plupart du temps de manifestations condamnant les occidentaux, et Israël; une analyse plus poussée de la situation dans le Monde Arabe, l'aurait démontré, et aurait permis de ne pas dramatiser.

Les présentateurs qui dirigeaient des émissions spéciales, eurent eux aussi leur part de responsabilité dans la diabolisation de Saddam Hussein et la propagation de rumeurs. Michèle Cotta et Gérard Carreyrou, sur TF1, par exemple, ne supportaient pas que les invités arabes à leurs émissions ne se cantonnent pas dans le rôle qu'ils leur avaient attribué dès le début de l'émission. Abassi Madani, ancien ambassadeur de la Ligue Arabe à Paris, fut accusé par Michèle Cotta, de ne pas vouloir dire "aux millions de téléspectateurs" qui le regardaient, "si Saddam Hussein allait, oui ou non, utiliser l'arme chimique" contre Israël et les forces coalisées. Ne pouvant répondre à cette question, il fut simplement accusé de "ne pas vouloir y répondre", et mis à l'écart durant le reste de l'émission.

"La transition progressive se fait du correspondant de guerre qui a suivi les luttes de décolonisation, (...), vers le présentateur de télévision dont la notoriété est attachée à son caractère médiatique et non à son expérience du terrain. L'homme du média l'a emporté sur l'homme du message. Bien plus, le message est conditionné par l'homme: en moyenne, Patrick Poivre d'Arvor, présentateur du journal de la première chaîne, parle sept minutes sur une émission de vingt-six minutes. La star est devenue le journaliste, pas l'information."⁴⁸

3 - Raisons internes au dysfonctionnement de l'information

a) Historique: la création des télévisions privées et ses conséquences

L'existence de chaînes privées fut l'un des moteurs à tous les débordements constatés aujourd'hui.

En 1985, trois nouvelles chaînes privées furent créées, sur les canaux 4, 5 et 6 de la télévision française. Chaînes privées, elles avaient dès le départ un mode de fonctionnement différent des chaînes publiques appartenant à l'État, puisque la rentabilité était le moteur leur permettant de fonctionner, d'où - sur les chaînes 5 et 6 - une profusion de publicités et de jeux télévisés faisant la promotion publicitaire de certaines marques, jeux d'un niveau culturel assez bas. Les informations, notamment sur La Cinq, suivaient le rythme américain : faire de la réalité un spectacle. On en arriva parfois à ne plus distinguer la réalité de la fiction, les images vraies des montages.

En 1987, ce fut la première chaîne qui fut privatisée, chaîne la plus suivie par les téléspectateurs. Elle aussi tomba alors sous le coup de la loi des chaînes privées: pour faire un bon chiffre d'affaire, il faut de l'audience. Pour faire un maximum d'audience, et dépasser les autres chaînes, il fallait donc attirer ce qui était devenu un client, et non un simple téléspectateur. La loi de la concurrence privilégie désormais la qualité, et pour battre les concurrents, il faut mettre du spectacle capable d'attirer l'attention du "client" dans tous les domaines que traite la télévision, même - et surtout ? - l'information.

Aujourd'hui, toutes les chaînes de télévision, même les chaînes publiques, suivent ce modèle, pour ne pas être dépassées.

⁴⁸ f. "La persuasion de masse", op. cit., p. 100

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

“L'information n'est plus un but en soi mais entre dans une stratégie de marketing. (...) Bien social, l'information ne saurait être accaparée par les pouvoirs de l'argent. Devenue bien de consommation, elle tombe aussitôt sous la coupe de la publicité. Première conséquence: la concurrence. (...) La course à l'audience banalise le travail du journaliste et le transforme en marchand de spectacle. “Le journaliste n'a plus de mission au sens noble du mot, se lamente (...) Hervé Claude (Antenne 2). Il exerce un métier qui consiste à vendre de l'info sur un marché de plus en plus compétitif”. (...) La dictature est plus insidieuse dans les démocraties libérales : elle est économique. La communication est réduite au rang de “marchandise”. (...) Cette logique commerciale, qui gagne tout le champ médiatique, y compris le secteur publique, pousse inéluctablement vers la recherche du sensationnel à tout prix, pour capter, puis retenir, l'attention du plus grand nombre.”⁴⁹

La nouvelle loi de la télévision, dans le domaine de l'information, est désormais celle du “scoop” et du sensationnel, qui attire le téléspectateur-client bien plus qu'une actualité sans images-choc et catastrophes.

b) La loi du “scoop” et du spectaculaire:

Dès les premiers jours de la guerre du Golfe, les images fournies principalement par la chaîne CNN furent l'occasion d'attirer le téléspectateur. Le but premier était de donner un maximum d'informations, vraies ou fausses, le plus vite possible, avant le concurrent, afin, comme l'écrit Dominique Wolton, de⁵⁰ “maintenir l'attention et la tension des citoyens-spectateurs, pour éviter qu'ils ne partent chez le concurrent”.

Dans cette logique de la concurrence, l'information en elle-même faisait place à l'émotion, ou bien c'était l'information, transformée, sélectionnée, qui donnait de l'émotion, amplifiée par les commentaires ou les titres accrocheurs. C'est dans cette logique de la concurrence, et non par souci d'informer avec pédagogie, que les flashes spéciaux et les émissions “spécial-Golfe” furent si nombreuses: il fallait retenir le téléspectateur, même au risque de créer soi-même l'actualité par la propagation de rumeurs ou la diffusion d'images “choc”.

“Il existe, d'ores et déjà deux domaines où l'information, écrite, mais surtout télévisée, risque d'être déformée, donc falsifiée. Tout d'abord, son traitement. La façon de présenter une information ouvre la porte à toutes les manipulations. Cela est particulièrement vrai de l'audiovisuel, où la rapidité prime sur tout le reste. Il faut faire vite, être le premier, lancer un maximum de sujets dans un minimum de temps. Aujourd'hui, la technologie a supprimé l'écart entre l'évènement et l'information. L'information va aussi vite que l'évènement, quand elle ne le précède pas ! (...) On choisit donc des images choc, assorties de “petites phrases”, qui encapsulent, en résumé, de longs discours.”⁵¹

c) La télévision: un produit commercial, où l'on mélange spectacle, loisirs et information

La conséquence à un tel fonctionnement de l'information à la télévision, est que tout évènement politique, diplomatique, militaire, social, ou même un fait divers, est vendu comme un produit, et bénéficie, comme tout produit, d'une publicité afin d'être vendu. L'information se vend désormais comme une lessive, à la différence prêt que l'on n'est pas obligé d'acheter la lessive présentée, alors que l'information délivrée à la télévision, est devenue l'information principale, voire unique, pour de nombreux français.

Si la télévision fait de l'information un spectacle dans le seul but de faire monter l'audimat, le jeu de la concurrence aidant, l'information ainsi diffusée n'aura bientôt plus de rapport avec la réalité. Les militaires l'ont compris durant la guerre du Golfe, lorsqu'ils ont annoncé à une télévision qu'il allait y avoir un débarquement sur les plages du Koweït, alors que cela était faux: l'“information” était en fait destinée à Saddam Hussein, qui regardait sans doute CNN.

⁴⁹ Alain WOODROW, “Information-Manipulation”, op. cit., pp. 129-130 et 143.

⁵⁰ Dominique WOLTON, “WAR GAME”, op. cit., p. 31

⁵¹ Alain WOODROW, “Information-Manipulation”, op. cit., p. 129

Chapitre III : l'information sur la guerre du Golfe à la télévision, un danger pour la communication ?

Cependant, cette "information-désinformation" fut reprise par toutes les télévisions du monde. L'opinion d'Everett Dennis, spécialiste américain des médias, fut présentée au journal du 21 janvier, sur Antenne 2, à 20h:

"Si la guerre a commencé en plein milieu d'un journal télévisé, cela fait partie d'un plan. Ce n'est sans doute pas la raison principale du choix de l'heure, les objectifs militaires ont sûrement été déterminants. Mais l'administration actuelle, et celle du président Bush, comme les autres, veut pouvoir peser sur l'opinion aussi efficacement que possible."

Conclusion

Sources écrites – Sources audiovisuelles - Bibliographie

SOURCES ECRITES ET AUDIOVISUELLES ET ORIENTATIONS BIBLIOGRAPHIQUES

➤ Sources écrites

❖ Sources imprimées

Articles, revues spécialisées, rapports, presse écrite (quotidiens, numéros spéciaux, hebdomadaires et mensuels).

- *Le Monde Diplomatique - Manières de voir*,
 - "Proche-Orient: une guerre de cent ans", n°14, mars 1991
 - "Médias, mensonges et démocratie", n°11, Février 1992
- *Le Monde Diplomatique* :
 - "Parti pris belliciste dans le Golfe", pp 18 à 21, numéro 442, janvier 1991.
 - "Golfe : Vaincre sans convaincre", pp 4 à 14, numéro 444, mars 1991.
 - "Médias, sociétés et démocraties", pp 11 à 18, numéro 446, mai 1991.
 - "Quel ordre régional au Proche-Orient ?", pp 19 à 21, numéro 446, mai 1991.
 - "Quel nouvel ordre au Proche-Orient ?" pp 7 à 11, numéro 449, août 1991
 - "La grande manipulation", p 2, numéro 456, mars 1992.
 - "Proche-Orient", pp 18 à 20, numéro 456, mars 1992.
 - "Les dessous de la guerre du Golfe", pp 14-15, numéro 457, avril 1992.
 - "Les habits neufs de la domination néo-coloniale", pp 16-17, numéro 457, avril 1992.
- *Le Monde - Dossiers et Documents*
 - "L'Histoire au jour le jour", Tome V: 1986-1991.
 - "Le retour des nations", numéro spécial du Monde, mars 1992.
 - "Proche-Orient: de la guerre à la paix ?", numéro spécial, novembre 1991.
- Articles de l'hebdomadaire de télévision *Télérama*
 - N° 2120, 29/8 1991.
 - « Golfe : la télé sur le pied de guerre », p. 8 et suivantes, n° 2123, 19/9 1991,.
 - « L'info sur le pied de guerre », n° 2139, 9/1 1991
 - « Golfe: le choc de deux cultures », n° 2140, 19/1 1991.
 - « spécial Guerre du Golfe et télévision », n° 2141, 26/1 1991.
 - « Golfe: la guerre psychologique: intox, mode d'emploi », n° 2143, 9/2 1991.
 - « Le monde arabe en 10 questions », n° 2144, 16/2 1991.
 - « Golfe et télévision: à chaque pays sa vérité », numéro 2147, 9/3 1991.
 - « Golfe: Leurres de vérité », par Paul Virilio n° 2192, 15/1 1992.
 - « Golfe: Faut-il brûler les journalistes ? », par Alain Rémond, n° 2192, 15/1 1992.
- *Médiaspouvoirs*, "Les médias dans la guerre", revue trimestrielle, No 23, juillet août septembre 1991.
- *Politique internationale*, numéro 51, éditée par Politique Internationale S.A., printemps 1991.
- *Esprit*, numéro 165, octobre 1990.
- *Revue d'Études Palestiniennes*, "la guerre dans les médias américains" numéro 41, Automne 1991. Revue publiée par l'Institut des études palestiniennes, Washington, USA.
- *Mots* : les langages du politique : images arabes en langue française, numéro coordonné par Lamria Chetouani et Maurice Tournier, Presses de la fondation nationale des Sciences politiques, numéro 30, mars 1992.
- *Hommes et migrations*, "Après la guerre", Revue Mensuelle, numéro 1145, juillet 1991.
- *L'autre journal* :
 - "le monde à l'envers", numéro 8, janvier 1991.
 - "La guerre. Quelles guerres ?", numéro 9, février 1991.
- *L'envers des médias*, "Les médias et la guerre du Golfe", compte-rendu du colloque du 16 avril 199, bulletin édité par le Collectif de réflexion et d'information sur les médias, septembre-octobre 1991, numéro 6, (numéro spécial).

Sources écrites – Sources audiovisuelles - Bibliographie

- *Sciences et avenir*, "L'Irak peut-il fabriquer la bombe ?", numéro 527, janvier 1991, p. 22 et suivantes.
- *Les dossiers de l'Histoire* : "Israël... les Arabes", Paris, Bimestriel n° 75.
- *Public-info*: revue de presse en 20 volumes sur "Crise et Guerre du Golfe", B.P.I.(Bibliothèque Public d'Information du centre Beaubourg), 1992.
- *L'évènement du Jeudi*, numéro 325, semaine du 24 au 30 janvier 1991, Paris.
- Publication du quotidien *Le Monde* : "Golfe: la guerre", numéro spécial, février 1991.
- Rapports 1991 et 1992 d'*Amnesty International*.

❖ Colloques et conférences

- Actes du colloque de Valence 1991 (du 5 au 7 Avril), *Guerres et télévisions*, publié par le Centre de Recherche et d'Action culturelle, Collection "25 images / seconde".
- Colloque international, *Les relations France-Maghreb, un an après la crise du Golfe*, organisé par l'Association pour le Développement des Relations Arabo-Françaises (A.D.R.A.F.), tenu le 25 novembre 1991 à Paris (Sénat).
- *De l'image de la guerre à la guerre des images*, Colloque tenu dans le cadre du 15^{ème} Festival International du Film Amateur de Kélibia (Tunisie), du 23 juillet au 3 août 1991.
- *La guerre du Golfe, un an après*, rencontre-débat autour du livre de Michel Jobert, *Journal du Golfe*, organisée dans le cadre des "Séances de l'Institut du Monde Arabe (I.M.A.)", le 13 février 1992 à Paris.
- *Le monde arabe à travers les médias français*, rencontre-débat organisée dans le cadre des "Séances de l'Institut du Monde Arabe (I.M.A.)", le 6 février 1992 à Paris.

➤ Sources audiovisuelles

❖ Sources audiovisuelles publiques

- "*La guerre dans le Golfe*" : compilation des premières minutes de 22 journaux télévisés (Europe - USA - Moyen-Orient) du 17 janvier 1991. Conception: Isabelle Bréda et Jean-Claude Beaudoin.
C.L.E.M.I.: Centre de Liaison de l'Enseignement et des Moyens d'Information (Traduction écrite sur manuel des journaux télévisés de 22 chaînes de télévision:USA (CNN,ABC), Danemark, Italie, Allemagne, Grande-Bretagne, Portugal, Chili, Pologne, Japon, Arabie Saoudite, Koweït en exil, Iran, Algérie, Turquie, Jordanie, France (TF1, A2, FR3, La 5),Belgique, Égypte.)

❖ Sources audiovisuelles privées

- Journaux télévisés : 15 cassettes vidéo comportant les enregistrements des Journaux télévisés d'Antenne 2, du 8 janvier 1991 au 6 mars 1991.
- Série d'émissions intitulées "*Propaganda*" diffusées au mois de juin 1989 sur F.R.3.
- Emissions spéciales :
 - *Envoyé spécial*, (émission du 10 janvier 1991, Antenne 2) : scénario pour une guerre annoncée.
 - *Saddam Hussein, nouveau Nasser, nouvel Hitler*, TF1, 28/01/91.
 - *Télématin*, spécial Golfe, Antenne 2, 16/01/91.
 - *Bouillon de culture*, Antenne 2, 19/01/91 : le Coran.
 - *Ex libris*, 07/03/91, T.F.1.
 - *Traverses*, 22/01/92, FR3, Golfe : Autopsie d'un conflit.
 - *30 ans de censure en France*, 17/04/91, M.6.
 - *Flashes spéciaux* (nuit du 17/01 au 18/01/91 : T.F.1, A2, la Cinq, enregistrements partiels).
 - C.N.N. , 21/01/91, sur M.6.
 - C.N.N, 24/01/91, sur M6 (à partir de 0h).

Sources écrites – Sources audiovisuelles - Bibliographie

➤ **Orientation bibliographique**

❖ **Ouvrages généraux sur la crise et la guerre du Golfe**

- MICHEL JOBERT, *Journal du Golfe*, (août 1990-août 1991), éditions Albin Michel, Paris 1991.
- Sous la direction de ROBERT BADUEL, *Crise du Golfe, la "logique" des chercheurs*, *Revue du monde musulman et de la Méditerranée* (numéro hors-série), Éditions EDISUD, Aix-en-Provence, mars 1991.
- Sous la présidence de PIERRE DABEZIES, *Stratégiques, "La guerre du Golfe"* (numéro 51-52), 3e/4e trimestres 1991 - Fondation pour les Etudes de Défense Nationale, Paris.
- BOB WOODWARD, *Chefs de guerre*, Calmann-Lévy, Paris 1991.
- PIERRE SALINGER ET ERIC LAURENT, *Guerre du Golfe, le dossier secret*, Éditions Olivier Orban, collection Presses-Pocket, Paris décembre 1991.
- DOMINIQUE JAMET, *La partie de Golfe : La guerre des deux mondes*, collection "Coups de gueule", Éditions Régine Deforges, Paris 1991.
- ALAIN GRESH ET DOMINIQUE VIDAL, *Golfe: Clefs pour une guerre annoncée*, Le Monde Éditions, collection La mémoire du monde, Paris, 1991.
- CLAUDE LE BORGNE, *Un discret massacre : l'Orient, la guerre et après*, Editions François Bourin, Paris, 1992.

❖ **Ouvrages sur les médias et la guerre du Golfe.**

- DOMINIQUE WOLTON, *War Game : L'information et la guerre*, Éditions Flammarion, Paris 1991
- ALAIN WOODROW, *Information-Manipulation*, Éditions du félin, Paris, deuxième édition juillet 1991.
- Sous la direction de GERARD CHALIAND, *La persuasion de masse. Guerre psychologique, guerre médiatique*, Editions Robert Laffont, Paris 1992.
- MARC FERRO, *L'information en uniforme. Propagande, désinformation, censure et manipulation*, Éditions Ramsay, Collection "Documents et essais", Paris 1991.

❖ **Témoignage**

ROBERT WIENER, *En direct de Bagdad. Le patron de CNN en Irak raconte*, Éditions Robert Laffont, Paris, 1992.

❖ **Ouvrages spécialisés sur la télévision**

- GEORGES PASTRE, *Le français télé...visé*, Éditions Belfond, Paris, septembre 1986.
- ARMAND MATTELART ET JEAN-MARIE PIEMME, *Télévision : enjeux sans frontières. Industries culturelles et politique de la communication*, Presses Universitaires de Grenoble, 1980.
- PATRICK ET PHILIPPE CHASTENET, *Les divas de l'information, voyage en classe médiatique*, Éditions Belfond, Collection Le pré aux clercs, 1986.

❖ **Ouvrages sur l'Irak**

- ALAA TAHIR, *Irak : aux origines du régime militaire*, Éditions L'Harmattan, Paris, 1989
- CLAUDE ANGELLI et STEPHANIE MESNIER, *Notre allié Saddam*, Éditions Olivier Orban, Paris 1992.
- SAMIR AL KHALIL, *Irak, la machine infernale, politique de l'Irak moderne*, Éditions Jean-Claude Lattès, 1991.

❖ **Ouvrages généraux sur le monde arabe**

- ALBERTO B. MARIANTONI et FRED OBERSON, *Le non-dit du conflit israélo-arabe: les clés cachées du problème*, Éditions Pygmalion, collection Tribune Libre, Paris, 1992.
- HENRY LAURENS, *Le royaume impossible, la France et la genèse du monde arabe*, Éditions Armand Colin, Paris 1990.
- HENRY LAURENS, *Le Grand jeu, Orient arabe et rivalités internationales depuis 1945*, Éditions Armand Colin, Paris 1990.

Annexe

PLAN DÉTAILLÉ

I - CONTEXTES DE LA CRISE DU GOLFE A TRAVERS LA TELEVISION

A) Contexte géopolitique et diplomatique de la Crise à la télévision

- 1- Le Droit International.
 - a) Historique.
 - b) b) Le droit international : un simple prétexte ?
 - c) c) Un manque étrange de curiosité de la part des journalistes.
 - d) d) Pas de curiosité : tentatives d'explications.
- 2- Le Machreck : une région où tout est lié ?
 - a) Le lien établi par Saddam Hussein.
 - b) b) Polémique diplomatique et traitement du problème par les médias.
 - c) c) Le conflit israélo-palestinien dans le cadre de l'information sur la crise du Golfe.
 - d) d) Le "lien" : incitation à l'investigation.
- 3- L'actualité en direct à la télévision, empêche-t-elle l'analyse du contexte ?
 - a) Passé-présent : l'instantanéité du direct, source de l'irréel ?
 - b) b) Perversion du direct : la non investigation.
 - c) c) Dangers du direct : la propagation des rumeurs implique des risques plus grands de manipulation
 - d) d) Perversion du direct : occultations.
 - e) e) Dramatisation et émotion : le direct comme amplificateur.

B) Les Arabes : contexte socio-culturel

- 1- Les "masses arabes": images et stéréotypes.
 - a) Des journalistes peu curieux des réalités quotidiennes des populations arabes.
 - b) b) Climat de tension à la télévision : une perception fausse et imagée du monde arabe
 - c) c) Une perception imagée du monde arabe : stéréotypes et peurs.
- 2- Islamisme et terrorisme.
 - a) L'islamisme.
 - b) b) Le terrorisme proche-oriental.
 - c) c) Guerre du Golfe : la confusion médiatique.
 - d) d) Amalgames
- 3- Portraits de Saddam Hussein à la télévision : résurgence d'une propagande ?
 - a) Saddam Hussein, le Président.
 - b) b) 1990 : Saddam Hussein, le "dictateur" et le "boucher de Bagdad" : des images antérieures à la Crise du Golfe.
 - c) c) Analyse de la désinformation à la télévision par un sociologue, M. Pierre Fougeyrollas.
 - d) d) Saddam Hussein, "l'Intransigeant".
 - e) e) Saddam Hussein, le "nouvel Hitler".
 - f) f) Saddam Hussein, le "musulman fanatique."

C) Contexte politico-médiatique: la télévision, "messenger" de la guerre ?

- 1- "La quatrième armée du monde" ?
 - a) Une rumeur provenant des États-Unis, et jamais vérifiée.
 - b) b) Les médias, transmetteurs des messages politiques ?
 - c) c) La magie de la télévision : images et chiffres à l'appui.
 - d) d) L'utilisation par Saddam Hussein des armes chimiques : hypothèses et suppositions présentées comme informations (analyse de l'émission "Envoyé Spécial" du 10 janvier, sur Antenne 2)
- 2- Pénuries et insécurité
 - a) Psychose guerrière et télévision.
 - b) b) Des citoyens qui s'arment.
 - c) c) Des citoyens qui stockent des biens de première nécessité.
- 3- Une couverture sélective de l'information ?
 - a) Éviter de parler de ce qui dérange : (le vrai visage de l'Arabie Saoudite / George Bush en prières.)
 - b) b) Stéréotypes en images.

II - L'ACTUALITE DE LA GUERRE DU GOLFE EN IMAGES

A) Images brutes : la "victoire inconditionnelle " après 48 heures de guerre

- 1- L'euphorie des journalistes durant les premiers jours de la guerre télévisée
 - a) Explications.

Annexe

- b) b) Guerre chirurgicale : contradictions dans les images et les commentaires.
 - c) c) Une information faite de rumeurs, de confusions, d'erreurs et d'hypothèses.
 - d) d) La télévision, arme de guerre ?
- 2- Les nouvelles réalités de la guerre apparaissent après une semaine
- a) a) La riposte irakienne : une guerre plus longue que prévu.
 - b) b) Bombardements chirurgicaux : nouvelles réalités.
 - c) c) Premières questions sur les motivations américaines :
 - Détruire la puissance militaire de l'Irak ?
 - Le contrôle du pétrole ?
 - d) d) Censure, erreurs et désinformation : nouvelles réalités.
- 3- Remises en cause de la télévision: les consultants corrigent et relativisent
- a) a) Pourquoi ce besoin ?
 - b) b) Qui sont-ils ?
 - c) c) L'apport : relativisation des chiffres et des faits

B) Télévision : pas d'informations sans images ?

- 1- Une actualité sans suite : la démocratie au Koweït.
- 2- Irak: deux ans après
- a) a) Saddam Hussein : pourquoi est-il encore au pouvoir ?
 - b) b) Répression interne
- 3- Les tentatives arabes de règlement du conflit
- a) a) Absence à la télévision
 - b) b) Un monopole occidental sur les questions arabes ?
 - c) c) Occultation à la télévision des possibilités de règlement inter-arabes.
 - d) d) Questionnements sur l'empressement américain

C) Questionnements sur l'image: constats sur le fonctionnement de la télévision, et exemple de manipulation

- 1- Fonctionnement de la télévision : événements et non-événements en images
- a) a) Explications.
 - b) b) Évènement principal : une guerre censurée.
 - c) c) Non-événements : combler le vide de l'actualité par de l'émotionnel ?
- 2- L'investigation journalistique réapparaît en l'absence d'évènement spectaculaire.
- a) a) Arabie Saoudite : l'image permet une étude sociologique
 - b) b) Le problème israélo-palestinien
- 3- Dysfonctionnement de la télévision et manipulation : la "marée noire du siècle"
- a) a) Fausses images, commentaires imagés et exagérations
 - b) b) La suite : la Conférence de Rio de juin 1992

III - L'INFORMATION SUR LE GOLFE A LA TELEVISION, UN DANGER POUR LA COMMUNICATION ?

A) La face cachée de l'image: des références occidentales pour expliquer le Monde Arabe

- 1- France: la Seconde Guerre Mondiale
- a) a) Rappels.
 - b) b) Un "Second Munich".
 - c) c) Le "Bunker".
 - d) d) La guerre : les "alliés" du 6 juin 1944
- 2- Etats-Unis : la guerre du Vietnam
- a) a) Déclarations de George Bush
 - b) b) Le relais des médias
 - c) c) Une guerre différente
 - d) d) Guerre du Golfe : effacer le "syndrome du Vietnam" ?
- 3- Israël : la Shoah
- a) a) L'holocauste et les arabes : rappel historique.
 - b) b) Golfe : réminiscence des gaz de la "solution finale" nazie.
 - c) c) L'image : le choc des préparatifs

B) L'information à sens unique

- 1- Le déséquilibre Nord/Sud de l'information
- a) a) Rappel sur la situation du marché de l'information
 - b) b) Complexité de la télévision : le choc des cultures
 - c) c) Le déséquilibre de l'information : chiffres
 - d) d) Guerre du Golfe et médias : un "impérialisme" occidental ?
- 2- L'effet C.N.N.

Annexe

- a) Historique de "Cable News Network "
 - b) Une chaîne américaine
 - c) Une chaîne mondiale
- 3- Une seule information : l'information en "uniforme" ?
- a) Définition
 - b) Les mêmes images partout : explications
 - c) Les dangers : la répercussion d'une même information sur l'ensemble de la planète
- C) Le Paysage Audiovisuel Français bouleversé : la sur-information comme facteur de dramatisation ?**
- 1-Etudes quantitatives : le bouleversement des programmes à la télévision française
- a) FR3 : temps consacré à l'information sur la guerre du Golfe durant les journaux du soir du 1er janvier 1990 au 30 juin 1991(diagrammes)
 - b) " Emissions Spéciales" : toutes chaînes confondues
 - c) Coûts de la guerre "télévisée"
- 2- Changements dans la forme : le spectacle du "scoop"
- a) Journaux spéciaux (flashes).
 - b) Génériques spéciaux.
 - c) Plateaux et salles spéciales.
 - d) Plus d'invités
 - e) Les présentateurs
- 3- Raisons internes au dysfonctionnement de l'information
- a) Historique : la création des télévisions privées et ses conséquences
 - b) La loi du "scoop" et de spectaculaire
 - c) La télévision : un produit commercial où l'on mélange spectacle, loisirs et information